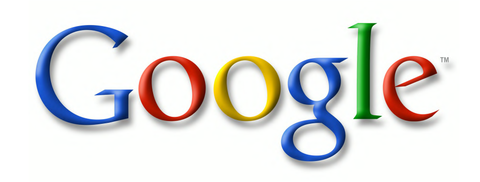





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1878.


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1878.

ESSAI
SUR LA VIE
DU GRAND-CONDÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,
RUE DE SORBONNE, N° 4.



LE GRAND CONDÉ.

ESSAI

SUR LA VIE

DU GRAND-CONDÉ,

PAR LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

CI-DEVANT PRINCE DE CONDÉ,

SON QUATRIÈME DESCENDANT.

A travers mille feux, je vois CONDÉ paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son Maître.
VOLTAIRE.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de Sommaires, et des Portraits du GRAND-CONDÉ et DE LOUIS XIV.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1806.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

TOUTES les fois qu'on lit la Vie ou les Mémoires d'un Grand-Homme ou d'un Homme célèbre, on desire le voir jusque dans son négligé, dans l'intérieur de sa maison, au milieu de sa Famille, de ses domestiques; on aime à juger l'*Homme* par les plus petits détails.

SI l'on écrit l'Histoire d'un Héros, il ne suffit point de faire le récit des Batailles, des Combats et des Victoires qui l'ont illustré, parce que le Lecteur ne vôit alors que des actes de bravoure, de hardiesse et des preuves de talens militaires; mais il ne voit point l'*Homme*.

Si l'on écrit celle d'un Auteur célèbre, il ne suffit point de rendre compte de ses Ouvrages, de les analyser, d'exprimer les motif, qui les lui ont fait composer, ni l'opinion publique qui en a déterminé le succès; encore une fois, on veut voir l'*Homme*, et pour ainsi dire converser avec lui.

Mais, c'est une fatalité attachée, en quelque sorte, aux Hommes célèbres, de n'avoir point d'Historiens contemporains; et cependant, c'est au moment de leur mort, et dans le temps où les preuves historiques sont existantes, où l'on peut constater la vérité des faits et leur authenticité, par les Amis et les Connaissances du Défunt, et par les matériaux que peuvent fournir tous ceux qui ont eu des relations ou des liaisons avec lui; c'est alors, disons-nous, qu'il conviendrait le plus de fixer invariablement les bases de leur Vie et de leur Histoire.

Mais ce n'est qu'au bout d'un laps de temps plus ou moins considérable qu'on s'en occupe, c'est-à-dire, lorsque tous les Témoins et toutes les preuves ont disparu; c'est en compilant alors les différens Ouvrages qui ont pu faire mention de celui dont on compose l'Histoire, qu'on en rassemble les Matériaux, souvent erronés, et presque toujours imparfaits.

La seule Histoire du Grand-Condé qu'on puisse lire avec plaisir, est celle de M. *Désormeaux*, Membre de l'Académie des Belles-Lettres, et Historiographe de cette Maison, qui n'a paru complette qu'en 1768, c'est-à-dire, plus de 80 ans après le décès de ce Prince.

Voltaire a eu trois Historiens contemporains; et de trois Ouvrages, on ne pourrait en composer un passable, parce que l'un n'est que littéraire, l'autre, que Philosophique, et

le troisième ne laisse qu'à desirer. Cependant *Voltaire* était l'Homme qui pouvait le plus exciter la curiosité, sous tous les rapports de sa vie publique et privée; c'est le sentiment naturel qu'inspire la Lecture de ses Ouvrages, et l'on voudrait, en lisant sa Vie, pouvoir en quelque sorte s'identifier avec lui, et le suivre comme son ombre, parce que rien n'est indifférent dans tout ce qui intéresse un Homme extraordinaire.

PERSONNE, après sa mort, n'était plus à même que sa Nièce de donner des éclaircissemens positifs sur tout ce qui pouvait intéresser sa mémoire. Elle avait passé la plus grande partie de sa vie près de lui; elle avait de l'esprit, et ne pouvait pas douter de l'empressement qu'aurait le Public de connaître, avec exactitude et précision, la Vie entière d'un Homme qui, pendant plus de 60 ans, avait fixé sur lui les regards et l'admiration de l'Europe entière

elle aurait pu laisser des Mèmoires, ou tout au moins des Matériaux; elle ne l'a pas fait, ou si elle l'a fait, la Famille n'a pas voulu les communiquer; car nous avons su par quelques-uns des Petits-Neveux de *Voltaire*, avec qui nous étions liés, que la Famille mécontente n'avait rien voulu communiquer à l'Éditeur général de ses Œuvres, imprimées à Kelh.

A l'égard du *Grand-Condé*, deux Histoires de sa Vie seulement ont paru, l'une par *Coste*, qu'on ne lit plus, et l'autre par *Désormeaux*.

Il en existait encore deux manuscrites, l'une par l'*Huilier*, fréquemment citée dans celle de *Désormeaux*, mais elle n'a pas été imprimée; la seconde, également citée par cet Historien sans désignation d'Auteur, et que nous avons tout lieu de soupçonner, est celle que nous offrons en ce moment au Public.

On avait fort engagé le *Grand-Condé*, de son vivant, à composer ses Mémoires, et le Prince de *Conti* son Neveu s'était même offert de lui servir de Secrétaire; mais la modestie de *Condé* s'y refusa constamment, et c'est un reproche honorable que la Postérité peut lui faire avec justice.

Un de ses Descendans n'a pas craint, muni de tous les Titres et de tous les monumens de la Maison, d'entreprendre ce travail aussi délicat qu'intéressant; mais la même modestie qui empêcha le *Grand-Condé* d'écrire ses Mémoires, empêcha pareillement son Arrière-Petit-Fils de publier l'*Essai* que nous donnons.

A son défaut, nous nous sommes d'autant plus volontiers décidés à le faire, que nous avons regardé cet Ouvrage, comme un des monumens précieux de l'Histoire à laquelle il appartenait; et

trop heureux d'en avoir pu sauver le Manuscrit, nous avons cru devoir en prévenir la perte par sa publicité. D'un autre côté, nous avons considéré cet Ouvrage comme le *Manuel* de tous les Militaires. Les Généraux, en le lisant, seront à même de comparer leurs opérations avec celles du *Grand-Condé*. Les Officiers y apprendront l'Art de la Guerre, et les ressources dont on peut faire usage dans les circonstances difficiles; ils y verront, sur-tout, à quel point la discipline sévère peut influer sur les succès; tous les autres Lecteurs y trouveront, l'Homme le plus courageux dans les revers, le plus modeste dans les succès; et le plus étonnant comme le plus admirable dans tous les Evénemens de sa Vie.

CETTE Histoire, à laquelle se lie une partie de celle du Siècle de *Louis XIV*, présente en raccourci le danger des *Minorités* dans un État. Ici l'on voit

une Reine faible, un Ministre trop puissant et trop souple, une Noblesse peu constante, un Parlement trop entreprenant, un Peuple trop mobile, et susceptible de toutes les impressions. On voit enfin, la France entière divisée en Partis, en Factions, toujours à deux doigts de sa ruine et de sa perte; et tel sera toujours le sort d'un Gouvernement dirigé par la faiblesse sans principes, ou par l'autorité sans bornes; au lieu qu'un Gouvernement soutenu par des Lois sages, et dirigé par une Autorité qui ne soit ni populaire ni despotique, n'aura jamais à craindre ni les convulsions de l'Anarchie ni les manœuvres des Factions, ni les suites de la Rebellion; punir et récompenser à propos, doivent constituer l'Art de Gouverner.

L'on verra peut-être avec surprise, en lisant cette Histoire, le contraste frappant de la Rebellion du *Grand-Condé*

contre *Louis XIV*, et de l'attachement soumis et respectueux de ce Prince pour son Souverain. Mais il faut observer que *Condé* ne fut que l'ennemi du Gouvernement, et jamais celui du Roi. Ce Prince détesta successivement *Richelieu* et *Mazarin*; et c'est dans le parallèle de ces deux Ministres, tracé par un Auteur contemporain, qu'on trouvera les motifs de l'aversion qu'il ne cessa jamais d'avoir contre eux.

« Le Cardinal *Mazarin*, dit l'Abbé
» de *Saint-Pierre* (1), mourut à Vin-
» cennes, le 9 Mars 1661, à cinquante-
» huit ans passés. Le Cardinal de *Riche-*
» *lieu* vécut à peu près le même âge;
» tous deux gouvernèrent la France suc-
» cessivement comme Ministres géné-
» raux, avec la même autorité que les
» *Grands-Visirs* gouvernent chez les

(1) Annales Politiques, tome I, page 154, Edit. de Londres, 1752.

» Turcs, et la gouvernèrent à peu près
» chacun dix-huit ans. Tous deux fort
» ambitieux; *Mazarin*, timide, plus
» rusé, plus fin, plus souple, plus in-
» constant; *Richelieu*, plus courageux,
» plus colère, plus habile, plus roide,
» plus constant.

» *Mazarin*, avec un génie plus
» borné pour les affaires, connaissait
» mieux le faible des hommes, et savait
» mieux les amuser d'espérances. *Ri-*
» *chelieu*, avec un génie plus étendu,
» connaissait mieux les affaires, et gou-
» vernait autant en inspirant de la
» crainte aux uns, qu'en donnant de
» l'espérance aux autres.

» *Mazarin* était plus adroit discou-
» reur, et plus fait pour plaire à une
» femme. *Richelieu* était bien plus
» propre pour gagner la confiance d'un
homme, et pour persuader, encore

» plus par des effets que par des pa-
» roles.....

» Ces deux Ministres préférèrent
» malheureusement pour eux et mal-
» heureusement pour nous, la distinc-
» tion vulgaire qu'apportent les richesses
» et les dignités, à la distinction pré-
» cieuse, la seule estimée des sages, qui
» consiste à laisser par leurs grands bien-
» faits à la Nation, leur nom en béné-
» diction à la Postérité. »

Le *Grand-Condé* ne pouvait supporter la conduite astucieuse de *Mazarin*, sacrifiant l'Etat à son intérêt personnel; il méprisait la bassesse de sa conduite, et voïait à regret celle qu'il faisait tenir à la Reine dans l'Administration du Gouvernement : de son côté, *Mazarin* voïait avec peine un premier Prince du Sang présider aux Conseils, rompre le Ministre en visière, s'opposer à ses déprédations ; *Mazarin* abusa de la con-

fiance de la Reine pour écarter le Prince, et le Prince se servit de son nom, de son rang et de son crédit pour éloigner un Ministre, objet de l'exécration publique. Le *Grand-Condé* fit la guerre à *Mazarin*, jamais au Roi; toujours prêt à se soumettre, ce Prince n'y mit jamais d'autre condition que l'expulsion du Ministre.

Mazarin une fois mort, tout rentra dans l'ordre, le Prince devint à l'instant le Parent le plus respectueux, le plus tendrement attaché à son Souverain, à ses devoirs, et le Sujet le plus soumis. De ce moment, il rendit à l'Etat tous les services que sa valeur et son génie exigeaient d'un Prince fidèle, et *Condé*, jusqu'au tombeau, ne varia jamais dans sa conduite.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous publions, a parfaitement su distinguer toutes ces nuances, et a fait un travail

digne du Grand-Homme dont il voulait nous retracer l'Histoire; mais il n'appartenait qu'à l'un des Descendans du Héros de l'entreprendre, et de le faire avec la dignité convenable au sujet.

Qu'il nous soit permis maintenant de donner notre opinion sur cet Ouvrage. L'Auteur, dont la modestie et la timidité ne lui ont jamais permis de mettre ses talens en évidence, mais qui aimait et la Littérature et les Savans, en a donné la plus grande preuve dans son *Essai* sur la Vie de son Quadrisaïeul. Quant aux Faits Historiques, il était à la source, et possédait dans ses Archives toutes les preuves qui pouvaient en constater l'authenticité. Quant au style, l'Auteur a su joindre la noblesse à la simplicité, la concision à la clarté, l'élégance à l'urbanité, l'énergie à la vérité : Quant aux réflexions qu'il y a parsemées, elles sont à-la-fois historiques, politiques, morales et religieuses, et toutes

aussi lumineuses que solides; on y trouve toujours un jugement sain, et un Auteur pénétré de l'importance du sujet qu'il traite.

Mais si quelque chose peut encore ajouter au mérite de l'Ouvrage, c'est la sévère impartialité de l'Auteur. Le devoir de l'Historien était de dire la vérité; celui d'un Arrière-Petit-Fils, était de respecter son Aïeul jusques dans ses erreurs ou dans ses fautes; mais l'Auteur a tout accordé à la vérité, sans oublier ce qu'il devait au respect; il n'a pas cru devoir dissimuler les torts *de Condé;* mais il a tâché de les atténuer, et de préparer le Public à l'indulgence, sauf à s'en dédommager sur l'éloge du mérite et des vertus qui caractérisaient son Héros.

Nous ne doutons point, d'après cela, que le Public ne voïe avec satisfaction un Ouvrage qui n'honore pas moins l'Auteur que le Héros. Mais on pourra, peut-être, élever quelques doutes sur

l'authenticité du Manuscrit, et supposer qu'on ne l'attribue à l'un des Descendans du *Grand-Condé*, que pour exciter l'intérêt ou la curiosité du Public.

POUR prévenir tout doute, ou toute objection à cet égard, nous pouvons assurer qu'il existe entre les mains de la même personne, deux Manuscrits de cet Ouvrage, l'un *autographe*, entièrement écrit de la main de l'Auteur (1) ; l'autre copié sur celui-ci, avec les corrections de sa propre main. L'on peut ajouter encore que la même personne possède aussi des Correspondances du même Auteur, signées de lui, et apostillées de la main de *Louis XV*. Ainsi nul doute sur l'authenticité du Manuscrit.

A juger d'après la Minute originale, cet Ouvrage paraît avoir été composé

(1) Les personnes qui desirent voir ce Manuscrit, pourront s'adresser à M. *Léopold Collin*.

depuis environ quarante ans, et nous présumons, avec beaucoup de vraisemblance, que ce Manuscrit est celui cité plusieurs fois sans désignation d'Auteur, dans l'Histoire du *Grand-Condé*, par *Désormeaux*, parce que tous les autres Manuscrits n'y sont cités qu'avec les noms de leurs Auteurs.

Nous ne nous sommes permis d'altérer en rien cet Ouvrage intéressant; nous nous sommes bornés seulement à retrancher deux ou trois phrases au plus, parce qu'elles nous ont paru superflues; nous avons, de même, rectifié quelques expressions, en très-petit nombre, parce qu'elles nous paraissaient impropres ou vicieuses, ou parce que l'Auteur avait noté lui-même en marge le changement *à faire*. D'ailleurs, il nous a paru qu'il avait corrigé long-temps, et avec le plus grand soin son Ouvrage; ce qui nous a dispensés d'y faire d'autres corrections.

INTRODUCTION.

Du mariage de *Charles* DE BOURBON, Duc 1515.
de Vendôme, Prince du Sang, avec Françoise
d'Alençon, naquit à Vendôme, le 7 mai 1530, 1530.
Louis *de Bourbon*, premier Prince *de Condé*,
frère puiné d'Antoine *de Bourbon*, Roi de
Navarre, issu de la même alliance, Prince
moins digne d'avoir donné le jour à HENRI IV,
que ne l'eût été Louis de Bourbon, que l'ordre
de la nature fit son cadet, et que ses grandes
qualités placent dans celui des Événemens bien
avant son Aîné. Ce Prince épousa en 1551, 1551.
Eléonore *de Roye*, dont il eut le 29 décembre 1552.
1552 Henri I, Prince *de Condé*.

A l'avènement de François II au Trône, trois 1559.
factions divisaient la Cour, celle des Princes
du Sang, Antoine et Louis *de Bourbon*, celle
des Guise, et celle des *Montmorency*. La Reine
Catherine *de Médicis* se déclare pour les
Guise. Le Prince *de Condé*, mécontent depuis long-temps de ne pas avoir dans les
affaires la part qu'il croïait due à sa naissance,
indigné de la préférence que la Reine donne à

des étrangers, se livre à l'impulsion de son génie vif et entreprenant, se lie avec *Coligny* et *d'Andelot*, partisans déclarés du Calvinisme que le Prince professait aussi; première source des troubles de la France dans les règnes suivans, et des égaremens des Princes de la Maison de Condé, à qui il ne manquait, peut-être, que d'être moins grands, pour se conduire avec plus de modération.

1560. De-là, la Conjuration *d'Amboise*, pour s'emparer de la personne du Roi, se délivrer du joug des *Guise*, arracher un Edit pour la liberté de conscience, et mettre toute l'autorité dans les mains du Prince *de Condé*; le secret est trahi; le Prince, l'ame de la conjuration, en attend l'effet à la Cour; il est arrêté sur des soupçons, sans pouvoir être convaincu; il se justifie en plein Conseil avec la plus grande éloquence, on le remet en liberté : son génie ardent et ambitieux le décide à former une nouvelle conjuration moins fameuse que la première, avec aussi peu de succès, et dont il ne fut pas plus convaincu.

François II le mande aux États-Généraux d'Orléans, ainsi que le Roi de Navarre, en leur promettant toute sûreté. A peine y arri-

vent-ils, qu'ils sont arrêtés, et le Prince *de Condé* mis en prison. On nomme des Commissaires pour instruire son procès; il refuse de leur répondre, et demande à être jugé, selon son droit, par la cour des Pairs. Sans avoir égard à sa juste réclamation, on prononce son Arrêt de mort; le Roi tombe malade et meurt. Alors les affaires du Prince *de Condé* changent de face; il ne dût la vie et la liberté qu'à la politique de la Reine régente, qui ne voulait pas anéantir un Parti, dans la crainte de donner trop de puissance à l'autre. En conséquence, elle réconcilie, en apparence, les Princes du Sang et les *Guise*; mais ils gardent dans le fond de leur cœur cette sanglante haine, qu'une contrainte momentanée ne fit bientôt éclater qu'avec plus de rage et d'acharnement. Le Connétable *de Montmorency*, par les intrigues de la Reine-mère, s'unit au Duc *de Guise* et au Maréchal *de Saint-André*. Le 1561.
Roi de Navarre, par des vues d'intérêt, embrasse le parti Catholique, et laisse, par cette conduite, le Prince de *Condé* seul chef du parti Huguenot. La Reine, effraïée de la puis- 1562.
sance de ce même Parti qu'elle venait d'élever, voulant toujours balancer les factions l'une par l'autre, sollicite le Prince *de Condé* de venir tirer le Roi des mains du Triumvirat. Le

Prince sut faire valoir un moïen si spécieux ; son adresse et son ambition lui forment en peu de temps une Armée ; il s'empare d'Orléans, plusieurs villes considérables se déclarent en sa faveur, il livre le Hâvre aux Anglais pour
1563. acheter leur secours. Le roi de Navarre meurt à Rouen, pris et saccagé par les Catholiques. Les deux Partis font venir des troupes allemandes ; les Armées combattent à Dreux, le Prince *de Condé* est pris, le Duc de *Guise* le traite avec la plus grande générosité ; ils couchent dans le même lit, traitement en usage alors ; la paix se fait, et ne fut pas de longue durée. Éléonore *de Roye*, Princesse *de Condé*,
1564. meurt le 23 juillet. Le Prince épousa dans la
1567. suite, en secondes noces, Françoise *d'Orléans-Rothelin*. La seconde guerre civile se déclare. Le Prince *de Condé* entreprend d'enlever le Roi à Meaux ; maître de sa personne, il le devenait du Gouvernement : ce projet n'a point de succès. Bataille de Saint-Denis, dont l'événement fut fort douteux, quoique l'Armée opposée au Prince *de Condé* fût trois fois plus forte que la sienne. Seconde paix, avantageuse pour les Calvinistes. La Reine, pour en assurer la durée, veut faire arrêter le Prince *de Condé*, qu'elle regardait, avec raison, comme le Chef de la Faction. Cette entreprise manque

par la retraite du Prince à la Rochelle, et devient le signal d'une troisième guerre civile. 1569.
Les Huguenots, soutenus par les Allemands et les Anglais, reprennent les armes. Bataille de Jarnac; le Prince *de Condé*, après avoir combattu long-temps avec deux blessures, affaibli par la quantité de sang qu'il perdait, descend de cheval au pied d'un arbre. On le désarme pour le panser; il venait de se rendre à ses ennemis..... En cet état, un monstre, nommé *Montesquiou*, ose l'assassiner d'un coup de pistolet. Le génie et la valeur de ce Prince méritaient sans doute une mort moins funeste. On ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait fait qu'un usage condamnable des grands talens qu'il avait reçus de la nature; mais ne peut-on pas en accuser, avec raison, le malheur des temps plus que son cœur? Un Prince du Sang de France est trop intimement lié par son existence et son intérêt personnel à la majesté du Trône, pour pouvoir être jamais soupçonné de chercher à l'ébranler (1); mais il peut se tromper dans les moyens qu'il se croit forcé de prendre pour en soutenir ou

(1) Le duc d'Orléans a donné en 1789 la preuve du contraire, et a fini par l'échafaud, qui devait être son partage. (*Note de l'Éditeur.*)

relever l'éclat, et les erreurs des Grands font quelquefois le malheur public.

HENRI I, deuxième Prince *de Condé*, devient à dix-sept ans le chef de sa branche ; il ne succède point au titre de Chef du parti *Huguenot* qui passa à son cousin-germain et à son aîné le Prince *de Béarn* (depuis, HENRI IV). Il paraît que la plus étroite amitié unissait ces deux Princes. Ils arrivèrent ensemble à la Cour
1572. le 17 août ; on délibère s'ils ne seront point compris, peu de jours après, dans l'affreux massacre de la *Saint-Barthélemy :* on ne les en excepte qu'en les forçant à opter entre la Religion catholique ou la mort. Le Prince *de Condé*, malgré son âge tendre, paraît d'abord inflexible ; il cède cependant, ainsi que le prince *de Béarn* : ces conversions arrachées ne durèrent pas long-temps. La même année, le Prince *de Condé* épouse Marie *de Clèves*, qui mourut sans postérité quelques années
1574. après. Aussitôt après la mort de Charles IX, le Prince *de Condé* reprend la religion de ses pères, et le Prince *de Béarn* ne tarde pas à
1585. suivre son exemple : ils sont excommuniés par le pape *Sixte V*. Le Parlement de Paris fit les plus grandes remontrances à ce sujet ; il y eut même un avis pour faire brûler la Bulle par la main du bourreau. Les deux Princes en appe-

lèrent à un concile. Le Prince *de Condé* se 1586.
remarie avec Charlotte *de la Trémoille*. Ba- 1587.
taille de Coutras : le prince *de Condé* s'y conduit en bon cadet de Henri IV, ainsi qu'il le lui avait promis avant la bataille. Ce Prince
meurt à Saint-Jean-d'Angely, le 5 mars, lais- 1588.
sant sa femme enceinte ; elle accoucha le premier septembre de la même année de Henri II, troisième Prince *de Condé*. Cette Princesse fut vivement soupçonnée d'avoir empoisonné son mari, mais il n'en existe aucune preuve ; il y a même un arrêt du Parlement qui la justifie pleinement. On s'est plu à répandre de faux bruits sur la légitimité de la naissance de Henri II, Prince *de Condé*, en publiant qu'il était né treize mois après la mort de son père. Toutes les histoires dignes de foi s'accordent sur les époques que je viens de citer ; et les recherches du père *Griffet*, imprimées il y a quelques années, ne laissent aucun doute sur l'atrocité d'une pareille calomnie.

La vie de *Henri I*, aussi courte que celle du Prince *Louis*, fut moins semée d'événemens ; moins ambitieux que son père, sa religion, plus que son penchant, le fit tomber dans les mêmes erreurs. Son extrême valeur, ses grandes qualités eussent été plus connues et plus célébrées par l'Histoire, si la vérité, son

seul guide, ne la forçait pas de nous montrer toujours ce Prince dans les événemens et dans les dangers, à côté du prince *de Béarn ;* mais s'il est moins brillant de n'occuper que la seconde place, il est toujours beau de ne perdre quelqu'éclat qu'à l'ombre des vertus et des lauriers de HENRI IV.

HENRI II, troisième Prince *de Condé*,
1609. épousa Charlotte-Marguerite *de Montmorency*. La même année, l'amour de *Henri IV* pour cette Princesse, force le Prince à se retirer avec elle à Bruxelles ; il revient à la Cour après la mort de ce monarque, et s'en retire
1613. une seconde fois par mécontentement ; il y fut ramené la même année par le traité de Sainte-Menehould, qui accordait aux mécontens à
1615. peu près ce qu'ils voulaient. Deux ans après, les débats entre la Cour et le Parlement, et la trop grande puissance du Maréchal d'Ancre, le déterminent à se retirer encore de la Cour. Les Protestans se déclarent pour lui ; il publie un manifeste ; la guerre civile s'appaise par une
1616. paix trompeuse. Le Prince revient à la Cour ; il est arrêté au milieu du Louvre par *Themines. Luynes*, favori de *Louis XIII*, lui procure sa liberté pour s'en faire un appui : ce Prince, depuis lors, n'entra plus dans aucun parti contre le Roi.



LOUIS XIV.

ESSAI

SUR

LA VIE DU GRAND-CONDÉ.

LIVRE PREMIER.

Louis de Bourbon, deuxième du nom, Duc *d'Enghien*, puis Prince *de Condé*, connu sous le nom de *Grand-Condé*, naquit à Paris le 7 septembre 1621. La célébrité de sa vie fait regretter que l'Histoire n'ait pas recueilli avec plus de soin les traits de sa première enfance. Tout est intéressant dans la vie des Héros ; dans cet âge tendre, dont la faiblesse paraît le seul partage, quelquefois un sourire, un geste, un mot, un mouvement de colère ou de joie, selon l'objet qui l'excite, annoncent un germe d'énergie qui croît avec la force, se développe avec les organes, et qu'on se rappelle avec

1621. Naissance du Grand-Condé.

intérêt, quand l'âge de raison et les circonstances font paraître le Héros dans tout son jour.

Le Duc *d'Enghien* fut élevé à Bourges où le Prince *de Condé* faisait, alors, sa résidence ordinaire et présidait lui-même à son éducation. Le jeune Prince faisait ses études au collège des Jésuites de cette ville, sans y demeurer; la seule distinction qu'il eut en classe, était une chaise, entourée d'une balustrade. La facilité qu'il avait pour apprendre, et ses progrès dans tous les genres, décelèrent bientôt un esprit au dessus du commun : à huit ans il savait le latin; à onze, il composa un traité de rhétorique, et soutint des thèses en philosophie avec le plus grand succès : il allait passer quelques mois de l'été au château de Montrond, qui appartenait au Prince son père, et pour mieux juger de l'instruction de son fils, il lui avait ordonné de ne lui écrire qu'en latin. Il paraît, par quelques-unes de ses lettres, que le goût du jeune Prince pour la chasse, se manifesta dans les premiers momens avec cette chaleur qui, dans la suite, caractérisa toutes ses actions, et qui devait produire un jour tant de troubles et tant d'exploits. Le Prince *de Condé*, craignant que cette passion ne détournât son fils de ses études, lui ordonna de réformer ses

Son éducation.

Ces lettres sont à la fin de l'ouvrage.

chiens. Le Duc *d'Enghien* alors âgé de quatorze ans, obéit dès le lendemain, et il avoue même à son père, dans une réponse pleine de respect et de tendresse, qu'il s'était livré à cet amusement avec trop d'ardeur. Le jeune Prince aimait beaucoup le séjour de Montrond; mais son père bien plus occupé de soigner son éducation que de flatter ses goûts, abrégeait souvent le temps qu'il lui permettait de passer à sa campagne. Le Duc *d'Enghien*, dans une de ses lettres latines, datée de Bourges, du commencement d'octobre, se plaint avec autant de douceur que de franchise, de l'ordre précis qui l'avait rappelé si promptement à la ville. « Le beau temps, dit-il, *et adolescentis au-*
» *tumni jucunda temperies*, l'invitaient à
» faire un plus long séjour dans un lieu où il
» n'avait jamais éprouvé un moment d'ennui;
» mais il ajoute, que les ordres de son père
» seront pour lui, toute sa vie, la chose du
» monde la plus sacrée, etc. »

Le Prince *de Condé* fit venir son fils en Bourgogne, pendant le siége de Dôle dont il fut chargé, siége qu'il reçut ordre de lever sur la nouvelle de l'entrée des Espagnols en France par la Picardie. Le Duc *d'Enghien* écrivait de Dijon à son père : « Si mes desirs

» étaient accomplis, je serais au Camp pour » vous y servir, soulager vos douleurs (1), et » prendre part à vos peines..... Je lis avec » contentement les héroïques actions de nos » Rois dans l'histoire; en voyant de si beaux » exemples, je me sens une *sainte* ambition » de les imiter..... mais ce m'est assez, pour » maintenant, d'être enfant de desir et de n'a- » voir d'autre volonté que la vôtre. »

Le Duc *d'Enghien* entra dans le monde à la naissance de Louis XIV et de son siècle; il y fut accueilli avec cet intérêt qu'inspire toujours un jeune homme aimable, d'une figure noble et d'un rang élevé; mais ce qui le frappa le plus à la Cour, fut en même temps ce qui le choqua davantage. Il fut révolté, dès le premier moment, de l'étonnante puissance de *Richelieu*, de l'éclat qui l'environnait et du faste inoui que ce Ministre arrogant osait affecter presque sous les yeux de son Maître: il fallait presque toujours au Duc *d'Enghien* un ordre de son père pour le décider à aller chez le Cardinal, et c'était à dix-sept ans, la plus grande preuve qu'il pût donner de son obéissance. La Princesse sa mère sentit qu'il pouvait

(1) Ce Prince était alors attaqué de la gravelle.

être dangereux pour son fils d'être sans cesse occupé d'un despotisme qui révoltait autant son ame jeune et fière. Elle tâcha de le distraire de ce qui se passait à la Cour, en rassemblant chez elle la société la plus illustre et la mieux choisie; elle le conduisit à l'hôtel de Rambouillet, où se rassemblaient alors la plus haute noblesse des deux sexes et les gens de Lettres les plus éclairés. Le jeune Prince y parut avec le plus grand succès, et le goût des sciences et des arts fut son premier pas vers la gloire, comme il devait être un jour le terme et la récompense de ses travaux.

Dès 1639, le prince *de Condé* envoya son fils commander en Bourgogne. Il s'y acquit l'estime et la confiance de tous les Ordres, et son père lui permit de faire sa première campagne sous les ordres du Maréchal *de la Meilleraye*. Il se distingua par sa valeur au siége d'Arras. Ce fut au retour de cette campagne, que le Prince *de Condé*, dont les intérêts étaient extrêmement liés alors avec ceux du Cardinal, lui fit épouser le 11 février 1641, Claire-Clémence *de Maillé-Brézé*, nièce de ce Ministre. Ce jeune prince fit des prodiges de valeur aux siéges de Collioure, de Perpignan et de Salces. En revenant, il passa par Lyon, et négligea

1640. Première campagne du Grand-Condé.

1641. Mariage du Grand-Condé.

de voir l'Archevêque de cette ville, frère du Cardinal. Le Ministre impérieux s'en plaint au Prince *de Condé* qui fait repartir son fils sur-le-champ, uniquement pour aller réparer ce qui avait tant déplu au Cardinal. Le Ministre était implacable et tout puissant, le Prince idolâtrait son fils : la nature parla dans cette occasion, et la dignité se tut.

RICHELIEU meurt; les deux Princes réclament sur-le-champ les droits de leur naissance, et font assurer aux Princes du Sang, sur les Cardinaux, une préséance que le feu Car-
1643. dinal avait usurpée. Louis XIII déclara le Prince *de Condé*, chef des Conseils, et donne au Duc *d'Enghien* le commandement de l'armée qui devait couvrir la Champagne et la Picardie. Les ennemis paraissent d'abord menacer cette dernière province; mais bientôt ils se décident à se porter sur la Champagne, dont les places, en mauvais état, semblaient leur promettre des succès plus faciles, et mettent le siège devant Rocroi. Le Duc *d'Enghien* apprend à Joigny cette nouvelle et en même-temps la mort du Roi. Ses amis, ou plutôt ses ennemis, lui conseillent d'abandonner la défense de la frontière, et de marcher à Paris avec son Armée, pour se rendre l'arbitre de la Régence. Le jeune Prince

Le Grand-Condé obtient le commandement de l'Armée de Champagne et de Picardie.

Siége de Rocroi.

rejette ce conseil perfide et vole au secours de Rocroi. Il avait prévu le projet des ennemis, et s'était fait précéder par *Gassion*, qu'il avait chargé de jeter du secours dans la place, ce qui avait réussi. Le Duc *d'Enghien* ne s'était ouvert qu'à ce seul officier général, du projet qu'il avait de livrer bataille aux ennemis, et l'avait chargé d'en reconnaître la possibilité. Brûlant d'acquérir de la gloire, il n'avait point mis dans sa confidence le Maréchal *de l'Hôpital* qu'il savait bien qu'on ne lui avait donné que pour modérer son ardeur. Sa bouillante audace craignait peut-être un peu trop les conseils de la prudence; mais tout ce qui pouvait enchaîner sa valeur lui paraissait une honteuse timidité. *Gassion*, après avoir rempli son objet, était revenu au devant du Prince, et lui avait rendu compte de tous les obstacles que la nature du pays opposait à son projet : des bois épais, des marais, des défilés, servaient de rempart à l'Armée Espagnole, et semblaient assurer la prise de Rocroi, dont tous les dehors étaient déjà emportés. Aux approches de l'Armée Française, le Duc *d'Enghien*, à qui les difficultés ne paraissaient que des moyens d'augmenter sa gloire, assemble un Conseil de guerre, rend compte de la position des ennemis, ne dissi-

mule point les obstacles, et déclare les motifs qui le décident à tout entreprendre pour les surmonter : l'audace et l'éloquence ont un empire certain sur les Français. Tout ce qui l'écoute se sent enflammé du desir de combattre : le Maréchal *de l'Hôpital* lui-même se laisse entraîner à l'avis général ; mais il se flattait en secret que les Espagnols, en défendant le défilé, empêcheraient l'action de devenir générale. Dom *Francisco de Mello* avait sans doute de plus grandes vues : il est vraisemblable que, comptant sur la supériorité de ses forces et de sa position, il ne voulait pas seulement arrêter l'Armée Française, mais que son projet était de la détruire, et que c'est pour cela qu'il ne défendit pas le défilé qui, devenant la seule retraite du Duc *d'Enghien*, s'il eût été vaincu, assurait alors la perte entière de son Armée.

Le 17 mai, l'Armée Française arrive à Bossut, et le Duc *d'Enghien* fait ses dispositions pour entreprendre le lendemain le passage du défilé. Le 18, à la pointe du jour, l'Armée s'en approche ; on fait fouiller un bois, on ne trouve aucune résistance ; on arrive au défilé, personne ne se présente. Le Maréchal *de l'Hopital* sentit alors que le mouvement auquel il avait consenti allait avoir de plus grandes con-

séquences qu'il n'avait imaginé ; il fit alors tout ce qu'il put pour déterminer le Duc *d'Enghien* à ne pas aller plus loin ; mais le jeune Prince lui ayant répondu d'un ton de maître qu'il se chargeait de l'événement, le Maréchal ne répliqua plus, et fut se mettre à la tête de l'aîle gauche, ayant sous lui *la Ferté-Sennecterre.* Le Duc s'était chargé de l'aîle droite avec *Gassion ; d'Espénan* commandait l'Infanterie, et *Sirot* la réserve. Le passage du défilé fut très-long et très-difficile, quoique les ennemis n'y missent point d'opposition. La marche de l'Artillerie, et même celle de l'Infanterie furent très-retardées par la nature du pays et la difficulté des chemins. Malgré les dispositions savantes du Duc *d'Enghien*, qui manœuvrait en avant avec sa Cavalerie, pour couvrir le passage du reste de son armée, il était perdu, si le Général Espagnol l'avait attaqué dans ce moment ; mais la fortune de la France, et les destinées d'un Héros, décidèrent autrement de cette fameuse journée. Le Duc *d'Enghien* appuïa sa droite à des bois, sa gauche à un marais, et se mit en bataille en présence des Espagnols, dont il n'était séparé que par un vallon. L'artillerie commence à gronder, mais le jour s'avance et les deux Généraux ne veulent

pas commettre au hasard de la nuit leur réputation, leur gloire et le grand intérêt qui leur est confié. Dans ce moment, le zèle indiscret de *la Ferté-Sennecterre* pensa perdre l'armée du Duc d'Enghien, et peut-être le Royaume. Cet Officier-général forme, de son chef, le projet de jeter du secours dans Rocroy, sans en avoir reçu l'ordre ; il ébranle sa cavalerie, la fait suivre par quelques bataillons, passe le marais, et abandonne ainsi le reste de son aîle. *Mello* s'avance pour profiter de cette faute ; le Duc *d'Enghien* voit du mouvement et en apprend la cause ; il envoie sur-le-champ ordre à *la Ferté* de revenir, et remédie comme il peut à son imprudence, en faisant remplir, par des troupes de la seconde ligne, le vide de la première. *Mello* s'arrête, et par ce retard, donne à *la Ferté* le temps de revenir prendre sa place. Une faute qu'on ne pouvait pas prévoir avait exposé la France au plus grand des revers; une faute qu'on ne pouvait pas espérer la préserve de ce malheur, et lui prépare le plus grand des succès. A quoi, d'après cela, tient le sort des Empires? Tout rentre dans l'ordre, la nuit arrive, et ramène ce calme qui, dans de pareilles occasions, ne repose que les ames fortes ; des feux s'allument de

toute part ; le Duc s'arrête à celui de Picardie, pour y passer la nuit, enveloppé dans son manteau. Les dispositions du Général, les fatigues de la veille, l'événement du lendemain, le desir de se signaler occupent la multitude, les chefs et les soldats. Le Duc *d'Enghien* a donné ses ordres, et dort profondément. On le réveille au point du jour, il monte à cheval, il parcourt les rangs, il parle aux soldats avec cette éloquence mâle que le moment inspire aux grandes ames : on remarquait sur sa tête ce panache blanc consacré par le plus illustre des BOURBONS à montrer le chemin de l'honneur et de la victoire. L'air, les yeux, la contenance du Duc *d'Enghien*, ajoutait encore à cette parure si révérée des Français, et si digne à tous égards de celui qui la portait. Aussitôt on entend de toutes parts ces cris d'ardeur et de confiance, qui mêlent, on ne sait comment, les effets de la sensibilité, du courage, de l'intérêt et du bonheur, qui font couler ces larmes délicieuses, étrangères à la faiblesse, dont on ne peut se rendre compte à soi-même, et qu'il faut avoir versées pour en connaître tout le charme et le prix. Le Duc *d'Enghien*, en homme de guerre, commence par faire attaquer un bois farci de mousquetaires, qui flan- Bataille de ROCROI.

quait le vallon à traverser pour arriver aux ennemis. Fondre sur eux et les battre fut l'affaire d'un instant. Maître du bois, il charge aussitôt *Gassion* de prendre en flanc le Duc *d'Albukerque* et la Cavalerie Espagnole, et l'attaque lui-même de front. Cette Cavalerie est mise en déroute, et le Duc *d'Enghien* tombe aussitôt sur l'Infanterie allemande, wallone et italienne, dont il fait un carnage affreux. La victoire se déclarait pour les Français par-tout où était le Duc; mais il n'en était pas de même du côté du Maréchal *de l'Hopital* : *Mello* l'avait repoussé vigoureusement, et profitant de son avantage, était tombé sur l'Infanterie, l'avait taillée en pièces, s'était emparé de toute l'artillerie, et avait pénétré jusqu'à la réserve de *Sirot*, qui n'avait point encore combattu. Le Duc *d'Enghien* apprend ce désastre en poursuivant les troupes qu'il avait vaincues; il prend aussitôt un parti dont *le Grand-Condé* seul pouvait être capable : il rassemble la Cavalerie de son aîle, passe par derrière toute la ligne d'Infanterie des Espagnols, et vient prendre à dos la Cavalerie de *Mello*, qui poursuivait les Français. Une attaque si imprévue y jette le plus grand désordre, et cette manœuvre hardie, soutenue par des prodiges de valeur, arrache

aux ennemis un succès qui semblait leur assurer la victoire.

Il restait encore à vaincre toute l'Infanterie des Espagnols ; elle était commandée par *Fuentès*, dont les infirmités n'altéraient ni le courage, ni les talens. La contenance fière de cette infanterie, au milieu d'une déroute presque générale, annonçait tout ce qu'il en coûterait pour la combattre. Le Duc apprend dans ce moment que le général *Beck* arrive avec six mille hommes pour se joindre aux Espagnols ; il détache *Gassion* avec une partie de sa cavalerie, pour retarder ce renfort, et ne perd pas un moment pour attaquer l'infanterie ennemie avant cette jonction ; mais il éprouve la résistance la plus vigoureuse. Dès que la Cavalerie française approchait, le comte *de Fuentès*, en faisant un feu très-vif, ouvrait quelques-uns de ses bataillons, et démasquait une artillerie chargée à cartouches, à laquelle il était impossible de résister. Le Duc *d'Enghien* ramena trois fois sa Cavalerie à la charge, mais toujours sans succès. Tant de difficultés ne le rebutèrent pas, mais le déterminèrent à faire usage de toutes ses ressources. Il fait avancer sa réserve ; son approche décide la victoire. Les Espagnols se voïant entourés de toutes

parts, font signe du chapeau pour demander quartier. Le Duc s'avance pour faire cesser le carnage. Les ennemis accoutumés à le voir porter la mort et la destruction parmi eux, se persuadent qu'il ordonne une nouvelle attaque, et font une décharge terrible, à laquelle le Duc *d'Enghien* n'échappa que par miracle. Les Français prenant cette erreur pour une perfidie, fondent de toutes parts sur les Espagnols, dont ils font un carnage horrible. Les vaincus se rassemblaient en foule autour du Prince pour implorer sa clémence et son autorité; mais ce ne fut qu'avec des peines incroiables qu'il parvint à faire faire quartier.

Au milieu de sa gloire, il s'occupait de rassembler son Armée, et se préparait à combattre encore le Général *Beck*, qu'il croyait fort près du champ de bataille; mais *Gassion* vint lui dire que la déroute s'était étendue jusqu'à ce corps, qui même avait abandonné, en se retirant, une partie de son artillerie. A cette nouvelle, le Duc *d'Enghien* se jette à genoux à la tête de son Armée pour rendre grâces au Dieu des batailles, de la victoire qu'il venait de remporter; il embrasse ses Généraux, même *la Ferté-Sennecterre*, et leur prodigue les éloges qu'ils méritaient, en attendant les

récompenses qu'il sollicita vivement pour eux. Dans cette fameuse journée, qui ne coûta que 2000 hommes à la France, les Espagnols en perdirent plus de 16,000, 21 pièces de canons, 300 drapeaux ou étendards, et un grand nombre d'officiers, parmi lesquels on trouva le brave comte *de Fuentès*, dont la froide valeur avait pensé nous être si funeste, expirant à côté du brancard sur lequel il se faisait porter.

Les mêmes personnes, sans doute, qui avaient donné au Duc *d'Enghien*, avant la bataille, le conseil de marcher à Paris avec son Armée, le lui renouvelèrent après le succès ; mais il ne l'écouta pas davantage ; et sans hésiter, il préféra l'honneur de servir l'État à l'ambition de le gouverner.

La destruction presqu'entière de l'Armée Espagnole laissait un champ libre à ses talens. La conquête de la Flandre maritime était, sans doute, la plus brillante qu'il pût entreprendre ; mais elle était impossible sans le secours d'une Armée navale qui manquait alors à la France. Les Espagnols avaient jeté toutes leurs forces dans les places de l'Escaut ; et, d'après leurs projets, s'étaient moins occupés de celles de la Moselle. Cette considération et celle des ma-

gasins établis en Champagne, décident le Duc *d'Enghien* à proposer le siége de *Thionville*. La Cour s'y refuse d'abord ; le Duc insiste ; elle cède, et tout se prépare pour ce grand objet.

Siége de Thionville.

Le Duc, après avoir tâché de faire prendre le change aux ennemis sur son projet, en envoïant des détachemens dans la Flandre et jusqu'aux portes de Bruxelles, se met en marche vers la Moselle, et arrive en sept jours devant *Thionville*, deux jours après son avant-garde, commandée par le marquis *d'Aumont*. La Cour avait aussi porté sur ce point quelques garnisons de Bourgogne et de Champagne, aux ordres du Marquis de *Sèvres*, qui fut tué pendant le siége. Le premier soin du Duc fut d'envoyer un détachement de l'autre côté de la Moselle pour empêcher les Espagnols de porter du secours dans la ville. *Grancey*, que le Prince chargea de cette commission, trompé par les espions, s'en acquitta mal, et laissa pénétrer un renfort de 2000 hommes. Cet événement, qui rendait nécessairement la conquête plus longue, plus coûteuse et plus difficile, affligea vivement le Duc *d'Enghien*, mais ne le fit pas changer de résolution. Il fait commencer les travaux, et, malgré les sorties fréquentes des assiégés, établit ses lignes, cons-

truit des ponts, élève des redoutes, ouvre la tranchée le 25 Juin, et démasque ses batteries le premier Juillet. Le siége se pousse vigoureusement; la place est défendue de même; les assiégeans, avec des peines incroïables, parviennent à s'établir sur le chemin couvert. On travaille à combler les fossés; on attaque deux bastions à la fois; les Français sont repoussés, ils ne se rebutent point; par-tout la présence du Duc *d'Enghien* répare ou prévient le désordre. Préparé, l'on décide le succès; mais un malheur imprévu paraît détruire toutes les espérances: la Moselle déborde, emporte les ponts et sépare tous les quartiers. Si le général *Beck*, qui campait sous Luxembourg, fût tombé sur les troupes qui étaient de l'autre côté de la Moselle, tout était perdu; mais l'audace et la hardiesse du Duc *d'Enghien* avaient rendu la défaite et la timidité le partage de ses ennemis. Le mal alors réparé, l'occasion était perdue avant qu'ils eussent songé à profiter des avantages que le hasard leur offrait: le siége avance, le feu redouble, les attaques se multiplient; les assiégés se défendent avec une valeur héroïque; mais malgré tous leurs efforts, le mineur parvient jusques sous l'intérieur de la place. On n'attend plus que l'effet destructeur

de ces feux souterrains pour monter à l'assaut; mais le Duc *d'Enghien*, pour épargner le sang, fait sommer le Gouverneur, et lui permet de visiter l'état des travaux. Convaincu de l'impossibilité de se défendre plus long-
1643. temps, il se rend le 22 août, après deux mois
Reddition de Thionville. de la résistance la plus vigoureuse.

Cette conquête rendit bientôt le Duc *d'Enghien* maître de tout le cours de la Moselle. Pendant le siége, la Princesse son épouse accoucha le 29 Juillet, à Paris, d'un Prince qui fut d'abord nommé Duc *d'Albret*, puis Duc *d'Enghien*, ensuite connu sous le nom de M. le Prince (Henri-Jules). Après avoir mis ordre à tout, le Duc remit l'Armée entre les mains du Duc *d'Angoulême*, et revint à Paris. Il y fut reçu avec ces honneurs, ces acclamations, ces applaudissemens, dont une Nation vive et sensible sait si bien embellir la gloire, sur-tout quand elle est ornée de l'éclat du rang et des grâces de la jeunesse.

Les ordres de la Cour le font repartir quinze jours après, pour mener un renfort en Allemagne à l'Armée du Maréchal *de Guébriant*, qui était alors vivement pressée par le Général *Mercy*. L'arrivée du jeune Prince y fait renaître la confiance et la joie; il pourvut à la

sûreté de l'Alsace et de la Lorraine, et repartit pour retourner à la Cour. A son retour, la Reine lui donna le gouvernement de Champagne et la ville de Stenai.

Le Duc *d'Orléans* ayant obtenu pour la campagne suivante le commandement de l'Armée des Pays-Bas, le Duc *d'Enghien* ne commanda qu'un corps très-peu nombreux dans le pays de Luxembourg. Il projette le siége de Trèves, mais il reçoit ordre de se mettre en marche pour aller joindre sur les bords du Rhin l'Armée de M. *de Turenne*, qui se voiait forcée de céder à la supériorité de celle du Général *Mercy*. Ce Général, après avoir défait le Comte *de Rantzau* à Tuttlingen, avait repris Rothwil et assiégeait déjà Fribourg. Le Duc, en arivant à Brizach, apprend que cette place a capitulé; il sentit vivement tout ce que cette perte avait de fâcheux pour la gloire des armes du Roi; mais il semblait que ce jeune Prince eût enchaîné le bonheur à sa suite; sa présence le fixait ou le ramenait par-tout. Il ne fut pas plus tôt arrivé à l'Armée de *Turenne*, qu'il s'occupa, de concert avec ce grand homme, à venger la perte de Fribourg en attaquant l'ennemi; mais des obstacles insurmontables pour tout autre que le Duc *d'Enghien*, paraissaient s'op- 1644. Combat de Fribourg.

poser à ses projets : un pays affreux, couvert de bois, de montagnes, de rochers et de ravins; un camp hérissé de redoutes, de chevaux de frise et d'abattis; en un mot, toutes les ressources de l'art emploïées savamment par un Général aussi vigilant qu'expérimenté, ne présentaient que les horreurs d'un combat, sans en laisser entrevoir les lauriers. Mais le Duc *d'Enghien*, dont le projet était de se rendre maître du Rhin en s'emparant de Philipsbourg, de Landau, de Mayence et des autres Places qui bordent ce fleuve, sentit qu'il ne pouvait y parvenir qu'après avoir vaincu l'Armée impériale. Des succès aussi décisifs que ceux qu'il se proposait, le déterminèrent à risquer la plus périlleuse de toutes les entreprises. Le Duc, que son coup-d'œil ne trompa jamais, avait remarqué que *Mercy*, comptant sur la nature du terrain, avait moins entassé de retranchemens sur son flanc gauche que sur le reste de sa position; mais il fallait passer un défilé dangereux, et faire ensuite un long détour pour l'attaquer de ce côté. Le Duc en charge *Turenne*, et se prépare à fondre en même-temps sur le front de la ligne. Il était cinq heures du soir quand il jugea que *Turenne* pouvait être arrivé à sa destination : il donne ses ordres;

aussitôt les troupes s'ébranlent, gravissent la montagne à travers les vignes, sous le feu des ennemis, arrivent aux abattis, les attaquent, les franchissent; et malgré la plus grande résistance, forcent les Bavarois à se retirer dans leur dernier retranchement. Tant d'obstacles vaincus avaient épuisé les forces du soldat, et semblaient avoir mis un terme à son audace. Il restait immobile sous le feu des ennemis; sa valeur était loin de céder la victoire; mais sa raison paraissait en douter, et ce n'était pas le moment de la réflexion. Le duc *d'Enghien* arrive avec le Maréchal *de Grammont*, s'aperçoit de l'étonnement des troupes, et n'hésite point à prendre le seul parti qui pût ramener la confiance: il met pied à terre, se met à la tête du régiment de Conti, s'approche des retranchemens, et y jette son Bâton de commandement. Cette action hardie fut le signal de la victoire. L'ardeur d'arracher aux ennemis un trophée si précieux, décide aussitôt le soldat à risquer plutôt mille morts que d'abandonner un Héros qui ne voulait commander qu'à des vainqueurs: tout s'ébranle en même-temps; on attaque, on force la ligne, et la résistance la plus vigoureuse cède enfin à l'opiniâtreté des Français et de leur Chef. Cependant, les

Bavarois se maintiennent encore dans une de leurs redoutes : la nuit approchait, et le duc *d'Enghien* n'avait point encore de nouvelles de *Turenne*. Il prend le parti de rallier son Infanterie et de faire avancer sa Cavalerie avec des difficultés incroïables jusque sur le sommet de la montagne; là, il fait sonner des fanfares par ses instrumens militaires, pour faire entendre à *Turenne* qu'il est maître de ce poste important. Ce Général avait trouvé plus d'obstacles que le Duc *d'Enghien* ne comptait, et n'avait pu agir en même-temps que lui. *Mercy*, comptant sur ses retranchemens, ses abattis et ses redoutes, avait un peu dégarni son front pour porter des troupes au devant de *Turenne*; cependant ce dernier était venu à bout de franchir tous les obstacles et de repousser les ennemis jusques dans leurs lignes, quand il entendit les fanfares du Duc *d'Enghien* sur la montagne. Instruit par là de ses succès, il veut completter la victoire, et fait un effort vigoureux pour emporter le dernier retranchement; mais il est repoussé; les ténèbres de la nuit augmentées par une pluie continuelle, forcent les Français à suspendre les attaques, dans la ferme résolution de les recommencer avant le jour. Mais le général *Mercy* qui perdait déjà

plus de 6,000 hommes, ne jugea pas à propos d'attendre le combat dans sa position; il évacue pendant la nuit le retranchement dont *Turenne* n'avait pu se rendre maître; et couvrant sa retraite d'un feu continuel qu'il entretenait de ce côté, il gagna la montagne noire, sur le sommet de laquelle il se retrancha, sa droite s'étendant jusque sous le canon de Fribourg. Ce ne fut qu'à la pointe du jour que le Duc s'aperçut de cette retraite; il voulait sur-le-champ attaquer l'arrière-garde des ennemis; mais l'extrême fatigue des troupes ne le lui permit pas, et toute la journée du 4 fut employée par le Duc à tout disposer pour completter ses succès, et par les ennemis, à ne rien négliger pour rendre ses efforts inutiles et leur position plus formidable. Elle était trop étendue pour la force de leur Armée, et le Duc ne laissa pas échapper l'avantage qu'il pouvait en tirer. La nuit se passa tranquillement : bientôt le jour paraît, l'excès de la fatigue a produit le repos, et le repos a ramené les forces et la confiance. Le Duc fait ses dispositions ; il charge *Turenne* d'attaquer la gauche des ennemis sur la montagne, avec les Veymariens, *d'Aumont*, commandant sous lui l'Infanterie, et *Rose* la Cavalerie; *l'Echelle* faisait l'avant-garde de ce

corps, avec 1,000 mousquetaires; *d'Espénan*, à la tête de l'infanterie, devait attaquer l'aile droite des ennemis qui touchait à Fribourg. Il y avait une fausse attaque dans le centre; le Maréchal *de Grammont* commandait la cavalerie que le Duc avait rangée dans la plaine, en mesure de se porter où son secours pourrait être efficace ou nécessaire. Le Duc se porta en avant avec *Turenne* pour reconnaître les ennemis de plus près, et défend à ses Généraux de rien entreprendre sans ses ordres; mais il est des hasards à la guerre que toute la prudence humaine ne saurait prévoir. *D'Espénan*, officier de réputation dans les armées, a su prendre sur lui d'attaquer, pendant l'absence du Duc, une redoute que les ennemis occupaient en avant de lui dans le vallon; les Bavarois la soutinrent; *d'Espénan* renforce ceux qu'il avait chargés de cette attaque. Le feu augmente; *l'Echelle* croyant que l'affaire est engagée, entame l'action de son côté; les deux Armées en sont aux mains sans que les Généraux en aient donné l'ordre : le Duc revint à toute bride, mais il n'y avait plus d'autre moïen de réparer la faute que de la soutenir. Déjà *l'Echelle* est tué, ses mousquetaires sont taillés en pièces; les Bavarois avancent, la valeur française commence à

s'étonner; le Duc et *Turenne* font une décharge vigoureuse à la tête des Veymariens ; mais ils sont repoussés ; la terreur se répand, et malgré les efforts de *Tournon*, de *Marsin*, de *Grammont*, tout fuit, et le Duc reste, lui vingtième, à trente pas de la barricade. Voïant que son exemple ne contenait personne, il songe à pénétrer du côté de *d'Espenan*. Un nouveau combat s'engage encore, plus sanglant que le premier; la victoire paraît se décider pour les Français ; mais *Gaspard de Mercy*, frère du Général, la balance encore par son intrépidité : il fait mettre à sa Cavalerie pied à terre, attaque les Français, et regagne le terrain qu'avait perdu l'Infanterie Bavaroise ; mais il en est bientôt chassé lui-même : il rallie les siens et revient à la charge ; le feu devient terrible et le succès incertain ; la fin du jour approche, on n'est pas moins acharné ; l'obscurité de la nuit, loin de terminer cette sanglante journée, ne fait qu'en redoubler l'horreur, et la fureur des combattans trouve l'affreux moïen de se passer du jour, en dirigeant ses coups à la lueur même qui les porte. . . . .

L'ÉPUISEMENT des forces fait enfin cesser le carnage, le Duc *d'Enghien* fait enlever les blessés, et rentre dans son camp. Si la victoire

semblait lui échapper en ce moment, il ne pouvait s'en prendre qu'à la précipitation de *d'Espénan*. Le Duc, en soutenant sa démarche, n'en avait pas senti moins vivement la faute; son ame forte et fière supportait impatiemment qu'un zèle indiscret lui coûtât un succès; mais le repentir de cet Officier-général lui parut si sincère qu'il désarma son couroux. Le bouillonnement de son génie, si j'ose m'exprimer ainsi, le rendait quelquefois violent; mais l'honnêteté de son cœur le ramenait toujours à la bonté. Un Général ordinaire se serait rebuté, sans doute, du peu de succès de cette journée; mais, au moment même où le Duc *d'Enghien* était repoussé par l'Armée Bavaroise, il formait l'audacieux projet, non-seulement de la vaincre, mais même de la détruire en lui coupant toute retraite.

Mercy qui jugeait par la rigueur des attaques qu'il avait essuyées, qu'il serait obligé de céder tôt ou tard à la valeur des Troupes Françaises et de leur Chef, ne songeait qu'à se retirer avec honneur, mais la retraite lui paraissait, avec raison, dangereuse vis-à-vis d'un Ennemi aussi entreprenant; il crut en conséquence devoir se retrancher de plus en plus dans sa position pour la rendre plus respec-

table, jusqu'au moment où il croirait pouvoir la quitter sans se compromettre.

Le Duc *d'Enghien* s'occupait du projet dont j'ai parlé, mais il fallait passer des bois et des marais à la vue de l'Ennemi, pour se porter sur le chemin de *Fillinghen*, dont l'ennemi tirait ses convois, et dont c'était la seule retraite. Trois jours se passèrent à laisser reposer l'Armée, et à préparer le mouvement dont le Duc sentait tout le danger, mais qu'il préférait à l'incertitude d'une troisième attaque de vive force. Le 9, à la pointe du jour, tout se mit en marche, le mouvement s'exécute avec le plus grand ordre; on parvient à surmonter les obstacles sans nombre que la difficulté des chemins étroits et marécageux présentait à chaque pas, et l'arrière-garde à laquelle le Duc était resté, s'ébranle, sans être inquiétée par les Ennemis.

Mercy avait jugé, en homme de guerre, le projet du Duc *d'Enghien*, et voyant qu'il n'avait pas un moment à perdre pour assurer sa retraite sur *Fillinghen*, il s'était mis en marche pour s'en rapprocher. Le Duc apprend cette nouvelle à *Landelinghen*; et jugeant que la précipitation des Bavarois ne lui permettrait pas d'arriver à temps pour les couper

dans leur retraite, il détacha sur-le-champ *Rose* avec 800 chevaux pour arrêter leur arrière-garde, et continua sa marche.

Mercy se voyant serré de près, et jugeant que le Duc, vu la nature du pays, ne pouvait pas être en mesure de soutenir ce détachement, s'arrête, se forme, et fond avec impétuosité sur le Comte *de Rose ;* celui-ci soutient cette attaque avec la plus grande vigueur ; il entretient le combat le plus long-temps qu'il peut ; mais l'inégalité des forces l'oblige de chercher son salut dans un défilé qu'il venait de passer, et par lequel il se replie sur l'Armée qui accourait à son secours. A son approche, *Mercy* cesse de poursuivre *Rose*, et ne songe plus qu'à continuer sa retraite sur *Fillinghen.* Il la fit avec tant de précipitation, qu'il abandonna son artillerie et ses bagages, et le Duc *d'Enghien* le poursuivit si vivement, que *Mercy* ne se crut pas encore en sûreté sous *Fillinghen*, et qu'il marcha toute la nuit pour ne s'arrêter qu'à vingt lieues du champ de bataille. Cette triple victoire qui, par la défaite du plus grand Capitaine de l'Europe, fit passer ce titre à son vainqueur, coûta 10,000 hommes aux ennemis, et près de 6,000 à la France..... Hélas ! pourquoi faut-il que les triomphes d'un

Héros ne puissent parvenir à nos yeux qu'à travers des flots de sang et de larmes ?

L'objet de la marche du Duc *d'Enghien* à l'Armée de *Turenne*, était de secourir *Fribourg*. Recouvrer cette place, paraissait être la suite naturelle d'un succès aussi décidé ; l'avis même des Officiers-généraux était de s'en assurer ; mais le Duc, à qui la retraite de *Mercy* laissait le choix des conquêtes, craignit d'être arrêté devant cette place tout le reste de la campagne, et pensa que la conquête de *Philipsbourg*, malgré son éloignement, serait plus utile. S'y résoudre, y marcher, l'entreprendre et réussir, ne furent pour lui qu'une même chose.

Il charge *Champlâtreux* de faire descendre de Brisach par le Rhin, dix pièces de canon, des munitions de guerre et de bouche, et un pont de bateaux ; et, après s'être emparé de quelques châteaux sur sa route, il arrive devant *Philipsbourg* le 25 août avec 5,000 hommes d'Infanterie. Avec cette poignée de monde et ses dix pièces de canon, il parvient à faire taire une artillerie de cent, à faire des ravaux immenses, à repousser des sorties, à s'emparer de *Guermesheim* et de *Spire*, par

des détachemens, à réduire enfin *Bamberg*, l'un des meilleurs Généraux de l'Europe, à capituler après onze jours de tranchée ouverte; Événement tel, que s'il ne s'était point passé presque de nos jours, il paraîtrait bien plus appartenir à la Fable qu'à l'Histoire, mais sa réalité nous prouve que la fortune se plaît à couronner les efforts de l'activité, du talent et du génie, lorsqu'ils sont dirigés par la prudence.

Le Duc *d'Enghien* campa son Armée sous *Philipsbourg*, et détacha le Vicomte *de Turenne* pour s'emparer de *Worms*, d'*Oppenheim* et de *Mayence*. Les deux premières villes se soumirent sans résistance, *Mayence* ne voulut se rendre qu'au Duc en personne; il y accourt, les portes s'ouvrent, tous les Corps de la Ville le haranguent en latin, le jeune Prince répond dans la même langue avec autant de facilité que de noblesse, et retourne à son camp. Il fait, de suite, faire le siége de *Landau* par le Marquis *d'Aumont*, qui reste sur la place; il en charge le Vicomte *de Turenne* qui venait de réduire *Creutznach*. Le Duc, qui se rendait tous les jours aux travaux du siége, se trouve à la tranchée lorsque les Ennemis

arborent le drapeau blanc, et se retire pour laisser signer la capitulation à M. *de Turenne*, en qui ce Prince reconnut toujours un digne émule, sans voir jamais un rival. La prise de *Landau* fut précédée et suivie de celle de *Manheim* et de quelques autres places; ensuite le Duc laissa le commandement de l'Armée à *Turenne*, et revint en France, où il fut reçu comme il méritait de l'être.

Le Duc *d'Enghien*, de retour à la Cour, y 1645.
jouissait de toute la considération que ses succès et ses grandes qualités ne pouvaient manquer de lui attirer. L'usage qu'il en fit, fut de servir avec chaleur tous ceux qu'il estimait; et l'on voit avec une sorte d'attendrissement ce jeune Prince descendre, malgré ses grandes occupations, jusque dans le cœur de ses amis, écouter leurs penchans, les servir quand ils étaient dignes d'eux, et souvent allier le charme de leur vie avec l'élévation de leur fortune.

Le Comte *de Chabot* aimait Mademoiselle *de Rohan* et en était aimé; leur mariage souffrait quelques difficultés, que le Duc *d'Enghien* sut applanir, en le faisant élever à la dignité de Duc et Pair. Le Chancelier *Séguier* était irrité de ce que la Marquise *de Coislin* sa fille

avait épousé M. *de Laval* à son insu. Le Duc se chargea de l'appaiser; il y parvint, et fut heureux du bonheur de ses deux amis.

Un Prince de vingt-quatre ans, qui sentait aussi vivement, pour les autres, le bonheur de satisfaire la plus douce et la plus vive des passions, ne pouvait en être exempt lui-même. Mademoiselle *du Vigean* et quelques autres l'avaient occupé quelques momens; mais les charmes de Mademoiselle *de Boutteville* allumèrent dans son cœur tous les feux de l'Amour.

Le Duc *de Châtillon*, un des plus intimes amis du Prince, était épris du même objet et voulait l'épouser; bientôt il s'aperçut de l'inclination du Duc *d'Enghien*, et fut lui confier sa passion et son projet. Le jeune Prince, touché d'un procédé si noble et si franc, n'hésita pas à lui promettre le sacrifice de son amour; il fit plus, il s'emploïa pour lui, et parvint à lui faire épouser Mademoiselle *de Boutteville*, et il respecta, jusqu'à la mort du Duc *de Châtillon*, les nœuds qu'il avait formés. Il y eut d'autant plus de mérite de sa part, qu'il sut se rendre maître de son penchant, sans pouvoir parvenir à le vaincre, comme la suite de cette histoire nous le fera voir.

Les traits que je viens de citer ne sont pas, sans doute, ceux qui ont mérité au Duc *d'Enghien* le titre de Grand qu'on lui a déféré; mais ils n'en sont pas moins intéressans. Il semble qu'en lisant la vie d'un Héros, on trouve du charme à se reposer quelquefois avec lui dans la douceur de sa vie privée. On aime à pouvoir accorder à un grand homme un sentiment plus paisible que celui de l'admiration; on s'applaudit, pour ainsi dire, qu'il n'ait pas dédaigné des vertus plus à notre portée; c'est un jour doux qui tempère l'éclat éblouissant des grandes qualités sans le ternir, et l'homme aimable fait chérir le Héros.

Malgré son ame tendre et sensible, le Duc *d'Enghien* n'en était pas moins impétueux. Sa vivacité, dans une fête donnée chez le Duc *d'Orléans*, lui fit casser avec colère le bâton d'un de ses Exempts, qui, par mégarde, l'en avait touché au visage. Cette violence pensa mettre la division entre les deux Princes; mais le Cardinal *Mazarin*, dont l'intérêt n'était pas alors de les brouiller, accommoda l'affaire, et elle n'eut aucune suite. Mais il s'en éleva entre le Duc *d'Orléans* et le Coadjuteur (1), sur la

(1) Le Cardinal *de Retz*.

préséance à l'Eglise, une autre, qui pensa devenir sanglante. Le Duc *d'Enghien* prend parti pour le Coadjuteur; le Prince *de Condé* accourt à l'Archevêché, et emploïant tour à tour les prières et les menaces, parvient à étouffer cette affaire. Le Coadjuteur, au grand mécontentement du Duc *d'Orléans*, en fut quitte pour faire quelques excuses à ce Prince, et se maintint dans sa prétention par la protection ouverte que le Duc *d'Enghien* avait accordée à sa démarche.

DANS la distribution des différens corps d'armée que la France avait alors sur pied, celui dont le Duc *d'Enghien* obtint le commandement ne fut plus que de 7 à 8000 hommes, destinés à empêcher le Duc *de Lorraine* d'agir. Par sa contenance et ses manœuvres, il arrête l'Armée de ce Prince, qui voulait soutenir *Lamotte*, assiégé par le Marquis *de Villeroy*, et le force à ne rien tenter qui pût troubler cette entreprise. La défaite *de Turenne* à *Mariendal* change la destination du Duc *d'Enghien*. Appelé par l'ordre de la Cour et le voeu de la Nation, il marche avec le corps qu'il commandait, pour se joindre aux débris de l'Armée de ce Général, et en prendre le commandement. La jonction se fait à *Spire*, les

restes de cette Armée, le secours des Hessois et celui des Suédois, formaient alors au Duc *d'Enghien* un corps d'environ 23,000 hommes. Le Comte *de Konismark* et le Baron *de Gois*, chefs des deux troupes étrangères, lui demandèrent à se retirer avec elles; le Duc eut beaucoup de peine à les retenir; enfin, ils lui promirent de ne point se retirer qu'il n'eût combattu le général *Mercy*.

Le Duc *d'Enghien* se détermina, de suite, à marcher à *Heilbronn*, place importante qui était le rempart de la Souabe, de la Bavière et de la Franconie. Le Général ennemi fait une marche qui force le Prince à changer de direction; il prend le parti de chercher à s'ouvrir le chemin jusqu'au Danube; il s'empare de *Wimphen*, passe le Necker, et se rend maître de *Rothenbourg* et de quelques autres villes et châteaux. Le comte *de Konismark*, au mépris de la parole qu'il avait donnée au Duc *d'Enghien*, renouvelle ses instances pour se retirer avec son corps; le Prince, voïant qu'il lui est impossible de le garder, lui envoie publiquement souhaiter un bon voïage. Les Suédois partent; les Hessois, bien tentés de suivre leur exemple, reçoivent ordre de leur Souverain de rester à ceux du Duc *d'Enghien*.

Le général *Mercy* s'était posté avantageusement à *Veitvaneck*; le Duc tâcha de lui faire quitter sa position; et n'y pouvant réussir, il investit *Dunkelspiel*. *Mercy* s'avance au secours de cette place; le duc *d'Enghien* en est instruit, lève ses quartiers, et marche à sa rencontre; les deux Armées se trouvent en présence au milieu d'une forêt; mais le Général *Mercy*, par la position qu'il avait prise, était inattaquable. On se canonne pendant toute la journée; le Duc décampe dans la nuit, et se présente devant *Norlingue*. *Mercy* marche aussitôt à Donawert. Le Prince, dont le projet avait toujours été d'éloigner l'ennemi d'*Heilbronn*, se prépare à se rapprocher de cette ville; mais il apprend que *Mercy* marche à lui; qu'il a déjà passé le Vermitz, et qu'il se dispose à délivrer *Norlingue*. Le Duc qui commençait à douter que le Général ennemi voulût se compromettre à tenter le sort d'un combat, apprend cette nouvelle avec joie, et gagne la plaine de *Norlingue*, où les deux Armées se trouvent en bataille. Celle des ennemis couronnait une hauteur, qui s'étendait depuis les montagnes du Vimberg, en faisait la droite, jusqu'au château d'Allerem, où elle appuïait sa gauche. Le village du même nom était un

peu en avant du centre; *Mercy* l'avait garni d'Artillerie et d'Infanterie, et s'était déjà retranché sur tout son front. A l'aspect d'une position aussi formidable, *Turenne* juge qu'il serait téméraire et dangereux de l'attaquer. Le Duc *d'Enghien*, au contraire, n'est frappé que de la possibilité qu'il trouve à remporter une victoire de plus. Il est assez extraordinaire que ces deux grands hommes, avec la même valeur, les mêmes talens, et la même estime l'un pour l'autre, aient presque toujours vu différemment dans les occasions importantes; l'un ne pensait qu'à fixer les caprices de la fortune; l'autre qu'à lui arracher ses faveurs. La prudence éclairée de l'un lui faisait toujours envisager le moïen le plus sûr; le génie ardent de l'autre le lui faisait toujours trouver dans le plus court.

Le Duc *d'Enghien*, après avoir reconnu la position, revient à son Armée avec ce visage serein, si nécessaire aux Généraux; le soldat cherche la confiance dans leurs yeux et doit toujours l'y trouver. Le Duc fait ses dispositions; il charge le Maréchal *de Grammont* de la droite, *Turenne* de la gauche, *Chabot* de la réserve, et confie à *Marsin* l'Infanterie du centre, qu'il destine à l'attaque du village, et

par où il se décide à commencer l'action. L'Artillerie des Ennemis a d'abord un grand avantage ; elle emporte des rangs entiers, ce qui détermine le Duc à ne pas perdre un instant pour faire attaquer le retranchement. Aussitôt *Marsin* s'y porte avec une vigueur à laquelle rien ne résiste ; il attaque, il pénètre, il emporte le village. *Mercy* qui sentait l'importance du poste, le fait r'attaquer sur-le-champ ; *Marsin* est blessé ; les Français sont repoussés. *La Moussaye* amène des troupes fraîches et rétablit le combat ; mais il allait être obligé de céder, quand le Duc arrive à son secours avec le reste de son Infanterie. *Mercy* renforce les siens, et le village se dispute de part et d'autre avec un acharnement qui rend long-temps le succès douteux. Au même instant le Duc reçoit une blessure légère, et *Mercy* le coup de la mort. La fureur des combattans redouble ; les Français gagnent du terrain ; mais les ennemis occupent encore l'église et une maison, sans que les efforts les plus vigoureux puissent parvenir à les en chasser. Le Duc, malgré sa blessure, se porte à sa droite pour faire attaquer *Jean de Wert* qui commandait la gauche des ennemis ; mais un ravin profond ne permettait pas d'arriver jus-

qu'à lui. Alors il vole à la gauche, où il trouve *Turenne* poussant avec vigueur la droite des Impériaux, commandée par le Général *Gléen;* mais il est repoussé par la seconde ligne des Ennemis. Le Duc s'avance à la tête des Hessois et des Veymariens pour tenter un effort décisif; mais, pendant ce temps, *Jean de Wert* avait passé le ravin pour fondre sur le Maréchal *de Grammont :* celui-ci n'avait pu résister à l'impétuosité de cette attaque, et avait été pris. *Chabot* qui était accouru avec la réserve n'avait pas été plus heureux et avait perdu la vie; enfin, c'en était fait de l'Armée Française si *Jean de Wert*, sans s'amuser à poursuivre trop loin les fuïards, avait ramené ses troupes victorieuses au secours du centre et de la droite de son Armée; mais quand il prit ce parti décisif il n'était plus temps; l'attaque du Duc *d'Enghien* avait eu le plus grand succès, l'Infanterie ennemie était taillée en pièces, *Gléen* était pris, le village emporté, et l'artillerie dont on s'était emparé ayant été retournée contre l'Infanterie Bavaroise qui soutenait encore le village du centre, l'avait obligé de l'évacuer entièrement. *Jean de Wert* trouvant les choses en cet état, ne crut pas pouvoir disputer plus long-temps la victoire; il se

retira sur le côteau d'Allerem, d'où il gagna, pendant la nuit, *Donawert*, avec tant de précipitation, que *Turenne*, détaché à sa poursuite, ne put le joindre avant qu'il eût passé le Danube.

Dans cette fameuse journée, les Ennemis perdirent environ *six mille* hommes tués ou pris, presque toute leur artillerie, et 40 drapeaux ou étendards ; elle coûta *quatre mille* hommes à la France, et beaucoup d'Officiers de marque. *Turenne* et *Grammont* furent légèrement blessés, le Duc *d'Enghien* y eut deux chevaux tués sous lui, trois de blessés, une forte contusion à la cuisse, un coup de pistolet dans le coude, et plus de vingt coups dans ses habits. Mais son courage, sa fortune et son génie triomphaient également de la douleur, de la résistance, des obstacles et des dangers. *Norlingue* et *Dunkespiel* se rendent bientôt au vainqueur. Il revient à son projet sur *Heilbronn*, y marche et l'investit ; mais l'excès de ses fatigues le fait tomber dangereusement malade ; on le transporte à *Philipsbourg* avec une escorte de mille chevaux, commandés par le Maréchal *de Grammont*, qui ne voulut s'en rapporter à personne sur la sûreté de son Général et de son ami. La maladie augmente ; on

désespère de la vie du Prince, la consternation est générale dans l'Armée et dans le peuple. La Reine et le Prince son père lui envoïèrent les plus habiles médecins du roïaume. Leur art, la bonne constitution du jeune Prince, l'heureuse destinée qui lui réservait encore tant de lauriers, le rendirent enfin à tous les voeux : il part pour Paris, et fut encore plus sensible aux larmes de joie et d'intérêt qu'il y vit répandre autour de lui, qu'aux cris d'acclamations et de reconnaissance que le peuple mêlait à son attendrissement.

Il semblait, comme nous l'avons déjà remarqué, que la prospérité de la France fut attachée à la personne du Duc *d'Enghien*. Depuis son départ de l'Armée, les troupes françaises perdirent de leur audace, et les ennemis sentant renaître la leur, reprirent courage, marchèrent en avant aux ordres de *Jean de Wert*, et forcèrent *Grammont* et *Turenne* d'abandonner presque toutes les conquêtes du Duc *d'Enghien*.

L'année d'après, le Cardinal *Mazarin* voulut 1646.
l'envoïer commander l'Armée d'Italie ; cette destination lointaine déplut au Prince *de Condé* son père, qui la fit changer, et le Prince Thomas

de Savoie fut envoïé à sa place. Le Cardinal qui méditait toujours la conquête des Pays-Bas, ne trouvait pas que les succès du duc *d'Orléans*, dans cette partie, répondissent à tout ce qu'on devait en attendre; les entours de ce Prince, et sur-tout l'Abbé *de la Rivière* qui le dominait entièrement, lui faisaient un très-grand tort, dont les opérations se ressentaient; et tel est le malheur des Princes, que la grandeur de leur existence rassemble nécessairement autour d'eux les plus grands ennemis de leur gloire, sous le masque du zèle et du dévoûment le plus trompeur; *Gaston* n'avait pas un caractère assez décidé pour s'en garantir. Le Cardinal le sentait, et fit tous ses efforts pour le dégoûter d'un commandement dont il avait envie de charger le Duc *d'Enghien;* il n'y parvint pas, et le duc *d'Orléans*, échauffé par les conseils de ses favoris, montra la volonté la plus décidée de garder le commandement de l'Armée de Flandres. Le Cardinal n'osait proposer au Duc *d'Enghien*, dont la naissance était le moindre avantage, de servir sous un Prince dont elle était le seul droit. Mais le Duc qui ne connaissait que le bien de l'État, et qui savait toujours s'emparer de la véritable gloire, offre, de lui-même,

au Ministre de marcher aux ordres du Duc *d'Orléans*; sa proposition reçue avec joie, fut acceptée avec empressement; et ce Prince donna pendant toute la campagne l'exemple de la soumission et du desir de concourir aux succès de l'Armée. Une telle conduite ne devrait être susceptible d'aucun éloge; mais la dépravation des principes est telle, qu'elle nous condamne à regarder un acte d'honnêteté comme un effort de vertu.

Le Duc *d'Enghien* eut d'abord un Corps séparé : dans le Conseil de guerre tenu à Compiègne, devant la Reine, il opina pour passer l'Escaut, et combattre l'ennemi qui couvrait Tournai; un avis aussi hardi était digne de celui qui l'ouvrait; mais il fallait être capable de l'exécuter pour en sentir tous les avantages; il ne fut en conséquence point adopté, mais le siége de *Courtrai* fut résolu. Le duc *de Lorraine* avait passé l'Escaut, il le repassa aux approches de l'Armée française. Le Duc *d'Enghien* alors rappela son premier avis, la plupart des Généraux entrent dans ses vues; il s'empare d'un château qui facilitait les subsistances, en exécutant le passage du fleuve. Tout paraissait s'y disposer; mais *Gaston*, le plus indécis de tous les hommes, change d'idée, et se détermine une

seconde fois pour le siége de *Tournai*, qu'il fit investir, en laissant le Duc *d'Enghien* pour contenir le Duc *de Lorraine*. La place fut mal attaquée, il y entra du secours, le siége tira en longueur ; le duc *d'Orléans* ne se trouvant point assez de troupes pour l'investissement, rappela le Duc *d'Enghien*, qui se joignit à lui. Le Duc *de Lorraine* s'avançait au secours de *Courtrai*, le Duc *d'Enghien* proposa de l'attaquer ; mais le Duc *d'Orléans* s'y opposa par les conseils de l'Abbé *de la Rivière*, conseils toujours suggérés par l'intrigue ou la poltronnerie ; alors les deux Armées se retranchèrent au grand étonnement du soldat français, que le Duc *d'Enghien* avait depuis long-temps accoutumé à regarder l'audace comme la certitude du succès.

Le quartier du Maréchal *de Gassion* était le plus près de l'ennemi ; le Duc *d'Enghien* exposait souvent le sien à être attaqué, en s'affaiblissant pour porter des secours à celui de M. *de Gassion*, où les alertes étaient plus fréquentes ; mais, au bout de quelques jours, il découvrit que c'était un jeu du Maréchal pour faire peur à l'Abbé *de la Rivière*, et fut très-mécontent de la hardiesse qu'eut ce Général de tenter un courage aussi éprouvé que le sien, en

montant sur le revers de la tranchée. D'autres traits de ce genre forcèrent dans la suite le Duc *d'Enghien* à lui retirer son amitié.

Le siége continuait avec assez de vigueur, mais les approches du Duc *de Lorraine* et de l'Armée Espagnole commençaient à faire douter du succès. L'Abbé *de la Rivière* osa dans ce moment proposer, en plein Conseil, de lever le siége ; mais cet avis fut si ridiculisé, que *Gassion* n'osa pas le suivre. Le Duc *de Lorraine* attaqua plusieurs fois les différens quartiers, mais sans succès ; enfin, à l'attaque du Duc *d'Enghien*, le Gouverneur demanda à capituler : le Duc conduit lui-même à *Gassion* les officiers qu'on lui avait envoïés, on leur accorde la capitulation la plus honorable ; l'Armée du Duc *de Lorraine* échappe au Duc *d'Orléans*, il se laisse tromper par ce Général qui ne fit demander une conférence que pour se donner le temps d'assurer sa retraite.

On s'attendait toujours à une diversion puissante de la part de la Hollande ; mais à la conduite lente du Stathouder, qui demandait un renfort d'Infanterie Française, on vit bientôt qu'il ne fallait pas compter sur lui. Cependant les Princes se mettent en marche, pour paraître en mesure de faire passer ce renfort à l'Armée

Hollandaise, et ne lui laisser aucun prétexte de réflexion ; ils trouvent les Espagnols rangés en bataille à l'entrée de la plaine de Bruges : on s'attend bien que le Duc *d'Enghien*, qui commandait l'avant-garde, proposa sur-le-champ de les attaquer ; et on remit au lendemain ; les ennemis décampèrent dans la nuit ; et c'est ainsi qu'on perd souvent à résoudre, un temps précieux pour agir. Le Duc *d'Enghien* se mit à leur poursuite, mais ils étaient déjà sous le canon de Bruges, et il ne put faire que quelques prisonniers. Un Officier qu'il prit lui-même, lui dit, sans le connaître, que ce qui avait déterminé les Espagnols à se retirer, avait été d'apprendre que le Duc *d'Enghien* commandait l'avant-garde. Quoique la modestie soit une des qualités du Héros, il lui fut permis de sentir alors toute sa gloire. Le renfort fut envoïé au Prince *d'Orange*, sous les ordres du Maréchal *de Grammont*, et l'on ramena l'Armée sur la Lys. Bientôt on s'empare de Berghes : le Duc *d'Enghien* propose le siége de Dunkerque ; mais le duc *d'Orléans* préfère celui de Mardick qu'il avait pris la campagne précédente, et que les Espagnols avaient repris par surprise. L'Armée arrive devant cette place le 4 août. La garnison recevait tous les

jours du secours de toute espèce du Marquis *de Caracène*, qui campait sous Dunkerque. La nuit du 12 au 13, à l'attaque du Duc *d'Enghien*, on s'était établi sur la contrescarpe, et le jeune Prince venait de sortir de la tranchée, persuadé que les ennemis se reposeraient pendant le jour; mais à peine était-il parti, qu'ils font une violente sortie, repoussent les troupes de tranchée, et ruinent les travaux de la nuit. Le Duc *d'Enghien* accourt aussitôt, rallie les troupes; et par des prodiges de valeur, ainsi que par la présence d'esprit la plus étonnante, il répare tout le mal de cette attaque. Cette affaire coûta la vie à beaucoup de personnes de marque; la compagnie des Chevaux-Légers de M. le Prince, commandée par *Bussy-Rabutin*, s'y distingua particulièrement.

Le 15 août, le quartier du Maréchal *de Gassion* fut attaqué par un détachement parti de Dunkerque. Le Duc *d'Enghien* qui se trouvait dans la tranchée d'où il ne sortait presque point, y fut blessé au visage et au bras, par l'imprudence d'un soldat français qui laissa tomber à ses pieds une grenade. Le jeune Prince fut le premier à se moquer du Gazetier qui publia qu'il avait été blessé par les ennemis, parce qu'un grand homme pour sa gloire, en pareil

cas, n'a besoin que de la vérité. Pendant le traitement de sa blessure, *Dom Fernand de Solis*, qui commandait dans Mardick, lui envoïa quatre de ses principaux Officiers pour demander à capituler : le Duc *d'Enghien* voulut les faire conduire au Duc *d'Orléans*; mais ce Prince ne voulut jamais y consentir, et se rendit près de lui; la place fut rendue, et la garnison fut faite prisonnière de guerre. *Gaston* partit alors pour la Cour, et laissa le commandement de l'Armée au Duc *d'Enghien*, que ses talens, ses succès, l'amour des soldats, le vœu de la nation et le cri de l'Europe entière appelaient depuis long-temps à cette première place que d'autres pouvaient occuper, mais que lui seul était en état de remplir.

Dans ce temps, le Duc *de Brézé*, Grand Amiral de France, et beau-père du Duc *d'Enghien*, fut tué dans un combat naval sur les côtes de la Toscane, et le cardinal *Mazarin* refusa les charges et le gouvernement de cet Amiral au Duc son gendre et au Prince de Condé qui les sollicitaient. Le mécontentement que le Duc en ressentit ne devint cependant pas l'époque, mais bien l'origine de sa rupture avec le Cardinal, dont il ne se vengea pour l'instant qu'en méritant par de nouveaux

succès les honneurs et les récompenses qu'on lui refusait alors.

Quoique la saison fut avancée, et que l'armée du Duc *d'Enghien* fut épuisée de fatigues, et réduite à dix mille hommes, il osa se déterminer à faire le siége de *Dunkerque*, conquête aussi difficile qu'importante ; mais ses projets comme ses actions portaient toujours l'empreinte de son génie. Son parti pris, il commença par s'ouvrir les chemins en franchissant plusieurs canaux défendus par les ennemis, qu'il repoussa jusqu'au corps du Marquis *de Caracène*, chargé de protéger ce païs. Il aurait même défait ce corps en entier, sans l'incident d'un pont qui se rompit ; mais il força toujours le Général Espagnol à se retirer jusqu'à Nieuport, et tomba sur son arrière-garde, à laquelle il enleva neuf drapeaux, de l'artillerie, et tous les bagages. Ce mouvement des ennemis découvrait entièrement la ville de *Furnes*, dont le Prince s'empara en deux heures. Ce poste était de la plus grande importance pour pouvoir assiéger Dunkerque. Tous les chemins de cette place lui étaient ouverts ; il assemble un Conseil de guerre. La plupart des Généraux paraissaient incliner, de préférence, pour le siége de *Menin* ; mais le

Prince dont le parti étoit pris en lui-même, sut bientôt, par la force de ses raisons, et son éloquence, ramener tout le monde à son avis. Il crut cependant ne devoir pas entamer une affaire d'une aussi grande importance, sans l'ordre de la Cour. Il y envoïe *La Moussaye*, et se prépare pendant son voïage à ne pas perdre un moment après son retour. Il dépêche en même temps le comte *de Tourville*, son premier Gentilhomme, à la Haye, pour décider les États-Généraux à se déclarer pour la France. Il s'assure aussi de quinze frégates françaises, pour bloquer le Port pendant le siége, conjointement avec la flotte de l'amiral *Tromp*, si les Hollandais se décident en faveur de la France. Le camp que le Duc se proposait d'occuper dans les dunes devant *Dunkerque*, ne lui offrant aucun moïen d'y faire vivre son Armée, il charge *Champlatreux* d'établir des fours à Berghes, et même à Calais, et se décide à former des magasins à Furnes; mais cette place n'était pas à l'abri d'un coup de main. Il n'hésite point à la fortifier, et c'est peut-être le premier Guerrier qui ait conçu l'étonnante idée de construire une Place en quelques jours, pour se procurer les moïens d'en assiéger une autre.

Le Duc trace lui-même les ouvrages, et fait travailler l'Infanterie sous ses yeux ; il charge la Cavalerie de transporter les bois nécessaires ; des détachemens rassemblent des fourrages ; des paysans les voiturent sur le bord des canaux ; des matelots les embarquent et les conduisent à Furnes. En quinze jours, cette Place, sans défense et sans provisions, se trouve en état de soutenir un siége et de faire vivre une Armée. Tant de préparatifs deviennent bientôt nécessaires ; *Tourville* a réussi, *La Moussaye* revient avec le consentement de la Cour ; les ordres étaient prêts, les dispositions étaient faites. Le lendemain *Dunkerque* est investi par terre et par mer ; le marquis *de Leede*, officier expérimenté, commandait dans la Place ; le Duc *de Lorraine* campait sur les frontières de Hollande, *Beek* et *Piccolomini* sous *Dendermonde* ; *Caracène* et *Lambois* sous *Nieuport*.

Le premier soin du Duc fut de mettre son camp hors d'insulte ; mais un sable mouvant, un vent impétueux et continuel, les pluies, les inondations, les marées qui montaient jusqu'au camp, s'opposaient sans cesse aux travaux qu'il élevait pour sa sûreté personnelle, ou qu'il voulait diriger contre la place. Les ressources de son génie et l'activité de ses sol-

dats vinrent à bout de surmonter tant d'obstacles; mais pour comble de maux, les vivres arrivaient difficilement, et les maladies qui commençaient à se mettre dans l'Armée, ne laissaient entrevoir d'autre moïen de réussir, qu'en abrégeant la durée du siége par la vivacité des attaques. Ce ne fut que la nuit du 24 au 25 septembre que le Duc put ouvrir la tranchée. Dès le lendemain, *Noirmoutier* attaqua une redoute que les assiégés occupaient en avant de leur retranchement: ils la soutiennent avec vigueur; les Français l'emportent, les ennemis s'opiniâtrent à la reprendre; mais après quatre attaques infructueuses, et qui coûtèrent beaucoup de sang, ils sont forcés de se retirer. Le Duc *d'Enghien* les pressoit vivement de tous les côtés, et chaque jour était marqué par un combat; mais aux difficultés vaincues, il en succédait de nouvelles que le sang-froid et l'expérience du marquis *de Leede* opposaient sans cesse à l'infatigable activité du Duc. Les Espagnols veulent réunir leur force pour l'attaquer dans son camp, et c'était effectivement le seul moïen de parvenir à sauver *Dunkerque*; mais la force des retranchemens dont le Duc s'était couvert, et la diversion que le Prince *d'Orange* se disposait à faire, le décide à

l'abandon de ce projet. Ils tournent alors toutes leurs vues sur *Furnes*, qu'ils comptaient emporter d'emblée; mais dès qu'ils voient que cette place exigeait un siége dans les formes, ils se trouvent encore forcés de renoncer à cette entreprise.

Le Duc *d'Enghien*, sur la nouvelle de l'approche des Espagnols, s'était fait joindre par un corps aux ordres de *la Ferte-Sennecterre*, et continuait à pousser les travaux avec vigueur. La nuit du premier octobre, il fait attaquer la contrescarpe du bastion par *Laval*, et celle des ouvrages à cornes par *Noirmoutier*. Ces deux attaques réussissent, mais *Laval* y reçoit une blessure dont il meurt peu de jours après entre les bras du Duc *d'Enghien*, à qui cette perte fut très-sensible. Les avantages des assiégeans, loin d'abattre le courage du Gouverneur, ne font que redoubler ses efforts, et semblent multiplier ses ressources; cependant les Français gagnent du terrein, les logemens s'établissent, les fossés commencent à se combler. *Piccolomini* fait une tentative sur le quartier de *Gassion*, il est repoussé vigoureusement, et le succès de l'entreprise ne paraît plus douteux.

Le Duc *d'Enghien*, qu'on a tant accusé de

répandre le sang, est le premier, comme à *Thionville*, à proposer au Gouverneur d'entrer en négociation : celui-ci envoie un Officier distingué. Le Duc parvient à le convaincre de l'inutilité d'une plus longue défense ; cependant *de Leede*, ébloui par les promesses des Espagnols, trompé par sa propre valeur, hésite encore à se rendre ; mais la force de la vérité, l'épuisement de ses ressources ; l'éloignement des Généraux Espagnols, et le desir de sauver sa garnison, le déterminèrent enfin à promettre de rendre la place, s'il n'est pas secouru dans quinze jours. Le Duc trouve ce délai trop long et le réduit à trois : ce terme étant expiré le 11 décembre, les portes de la ville furent livrées aux assiégeans, et la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. Par la capitulation, il fut stipulé que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre ; et ce fut à cette occasion, qu'éclata la brouillerie entre le Duc *d'Enghien* et le Maréchal *de Gassion*, sur ce que le Prince lui fit un reproche assez vif, mais fondé, de n'avoir pas rendu au marquis *de Leede* tous ses prisonniers, suivant l'ordre qu'il en avait donné. Ce germe de division, que le cardinal *Mazarin* cherchait depuis long-temps à faire naître dans

le cœur de *Gassion*, fut si bien cimenté par le Ministre, que ces deux guerriers, dont une estime réciproque avait formé la liaison, en vinrent bientôt à une brouillerie complète.

Dans cette même campagne, le Duc *d'Enghien*, par une manoeuvre aussi hardie que savante, parvint à ravitailler *Courtrai* à la vue de l'armée du Duc *de Lorraine* et de *Piccolomini*, qui se contentèrent de tenter une entreprise sur son arrière-garde, et qui furent vivement repoussés par le Marquis *de laFerté-Imbault* qui la commandait. Les Ennemis n'aïant pu troubler cette opération importante, se préparaient à attaquer le Duc au retour; mais sa contenance, et l'ordre qu'il sut mettre dans sa marche, leur en imposèrent au point qu'ils n'osèrent rien tenter. Une campagne aussi glorieusement terminée, redoubla l'amour de la Nation pour le Duc *d'Enghien*, et la Reine, à son retour à la Cour, affecta de le recevoir de la manière la plus flatteuse.

Un Héros n'est peut-être jamais plus heureux de sa gloire, que quand il peut la déposer dans le sein d'un père dont il est tendrement chéri. Le Duc *d'Enghien* jouissait de cette douce satisfaction, mais elle lui fut bientôt en-

levée. *Henri de* BOURBON, deuxième du nom, troisième Prince *de Condé*, mourut à Paris le 25 décembre de cette même année. Ce Prince avait toujours joué le plus grand rôle dans l'État, moins par ses talens militaires que par son rang et son influence. Il éprouva dans sa vie des vicissitudes qui furent l'effet des circonstances, bien plus que de son caractère. Il avait l'esprit juste, agréable et solide ; de la sagesse, de la capacité ; mais surtout une modération qui eut épargné bien des maux à la France, s'il avait vécu plus long-temps. Digne de son Aïeul, plus grand que son Père, effacé par son Fils, il est moins célèbre par la raison même qui lui donne plus de droit à notre estime ; il sut former un Héros qui le surpassa.

1647. A la mort de *Henri*, le Duc *d'Enghien* succède aux titres de premier Prince du sang, de Chef du Conseil de la Régence, de Grand-Maître de France, et de Gouverneur des Provinces de Bourgogne et de Berry. De ce moment il prit le nom de *M. LE PRINCE*. Son premier pas dans le Conseil, fut de prendre la défense du Comte *d'Harcourt* qu'on voulait opprimer, et du Maréchal *de la Motte* qui l'était, pour avoir été tous deux malheureux à la tête de l'Armée de Catalogne. Le Cardinal en offrit

au Prince le commandement, en lui promettant toutes les facilités qui dépendraient de lui; mais les Amis de ce dernier qui redoutaient, avec raison, la politique artificieuse du Ministre, lui conseillèrent de ne pas s'en charger. *Condé*, au contraire, trop accoutumé aux succès pour prévoir la possibilité des revers, et trop franc pour croire à la fausseté, pensa devoir accepter, et ne tarda pas à s'en repentir. En arrivant à Barcelonne, il n'y trouva ni artillerie ni argent, ni magasins, et il sentit alors, mais trop tard, qu'il avait été trompé. De suite, il redoubla de travail aveo les Intendans de l'Armée, pour tâcher de supléer à ce qui lui manquait, et parvint bientôt à se croire en état de faire un siége avec succès.

En effet, le 27 mai, il ouvre la tranchée devant *Lérida*, au son des violons: quelques Auteurs prétendent que c'était alors une espèce d'usage en Espagne; mais ce n'est point faire injures aux grands hommes que d'avouer leurs erreurs. Un peu trop de présomption égara sans doute en ce moment un jeune Prince que la fortune avait toujours favorisé jusqu'alors; et quand les succès du siége auraient été plus heureux, les violons seraient toujours de trop dans son Histoire comme dans la tranchée.

Le 17 juin, après avoir épuisé tous les moïens de réussir, la fatigue des Troupes, la nature du terrain, et la défense opiniâtre *d'André Britt*, qui commandait dans la place, décidèrent le Prince à lever le siége. Il lui en coûta pour se déterminer, et ce ne fut peut-être pas la moins belle de ses victoires, que celle qu'il remporta sur lui-même dans cette occasion. La suite de cette campagne fut moins malheureuse. M. le Prince s'empara de la ville et remporta sur les Espagnols quelques avantages qui auraient été plus complets, sans la mésintelligence qui se mit entre M. *de Broglie* et *d'Arnaud* au camp de *Belputh*.

M. le Prince, qui s'était porté à l'avant-garde, les avait chargés de lui amener l'Armée au premier ordre qu'ils en recevraient. Ils le reçurent, et ne marchèrent point, faute de pouvoir s'accorder sur le chemin qu'ils voulaient prendre. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, les contestations particulières ont souvent empêché de grands succès ou causé de grands malheurs. La campagne finie, le Prince se rendit à Barcelonne, où il apprit la maladie dangereuse du Roi et du Duc *d'Anjou*.

Dans un moment aussi intéressant pour lui, ce Prince pensa que l'apparence d'un Événe-

ment qui ne laissait plus qu'une tête entre le Trône et lui, pourrait faire attribuer son empressement à d'autres causes qu'à son attachement pour des jours aussi précieux; il ne se rendit, en conséquence, qu'à petites journées à Fontainebleau, quoique la Reine qui voulait s'en faire un appui contre la trop grande puissance du Duc *d'Orléans*, lui envoïât courrier sur courrier pour hâter son retour; mais la convalescence des deux Princes dissipa bientôt les craintes, les intrigues et les projets.

M. le Prince, de retour à la Cour, ne put s'empêcher de témoigner au Cardinal son mécontentement de la conduite qu'il avait tenue à son égard. Le Cardinal eut recours à de nouvelles protestations de dévouement et de respect, et lui laissa le choix de l'Armée qu'il voudrait commander pour la campagne suivante. Désarmé par tant de soumissions, le Prince consent à tout oublier, mais la Nation moins indulgente, ne pardonna jamais au Ministre d'avoir ainsi compromis un Prince du sang et son Armée.

Les injustices du Cardinal, et les vexations du Surintendant *Emery*, sa créature, portent bientôt le mécontentement dans tous les es- 1648. Commencement de la *Fronde*.

prits. Le Peuple gémit de l'excès des Impôts; le Parlement s'agite, les Grands murmurent; de son côté, le Cardinal assuré du Duc *d'Orléans* et de M. le Prince, dédaigne d'abord tous ces mouvemens; mais bientôt les intrigues s'augmentent, *la Fronde* se forme, le fameux Arrêt d'Union se rend; le Cardinal commence à craindre, il montre de la faiblesse, on le presse plus vivement; les têtes s'échauffent, le feu s'étend, l'incendie devient général. M. le Prince, de concert avec le Duc *d'Orléans*, fit de son mieux pour calmer les esprits et prévenir de plus grands troubles; mais le moment d'entrer en campagne arrive: il part, et se rend sur les frontières de Picardie, à la tête d'une Armée de 30,000 hommes.

Il se détermine à ouvrir la campagne par le siége d'*Ypres*, place dont les abords sont extrêmement difficiles. Après avoir donné le change à l'*Archiduc* sur son projet, *Ypres* se trouve investie le 13 mai par la manœuvre la plus savante et la marche la mieux concertée. L'*Archiduc* vient camper le 16 à portée des assiégeans; il fait quelques tentatives sur leurs quartiers; il est repoussé par-tout, et marche à *Courtrai* qu'il emporte d'emblée en plein jour. Le Cardinal, sans en prévenir M. le Prince, et

sans avoir égard à ses représentations, avait envoïé ordre à *Palluau,* qui était Gouverneur de cette Ville, de conduire une grande partie de la Garnison au siége d'*Ypres*, et cet ordre causa la perte de *Courtrai.* Cet exemple et mille autres devraient faire sentir à tous les Ministres d'Europe, que rien n'est plus dangereux, ni plus contraire au succès des Armées, que des ordres émanés de la Cour, adressés aux Troupes qui sont en guerre, sans s'être concerté avec les Généraux qui les commandent.

Après cette expédition, l'Archiduc revint au siége d'*Ypres ;* mais, loin de délivrer cette place, comme il s'en flattait, il ne fit qu'assister à sa conquête. M. le Prince s'en étant rendu maître, ne jugea pas à propos de livrer bataille à l'Archiduc qui se retranchait dans le camp de Warneton. Il tourna ses vues sur *Dixmude ;* mais les ordres de la Cour le forcent de renoncer à ce projet pour appuïer l'entreprise de *Rantzau*, sur Ostende, projet qui n'eut aucun succès. L'Armée manquait de tout, le Prince y suppléa de ses propres deniers. Celle de l'Archiduc se renforçait tous les jours, il entre en Picardie ; mais *Condé* le force à rebrousser chemin, et à se rejeter dans la Flandre-Maritime.

M. le Prince vient passer quelques jours à Paris, pour se concerter avec la Reine, et retourne en Flandre. Quatre mille Veymariens, aux ordres du Comte d'*Erlach*, devaient joindre son Armée, à qui ce renfort était très-nécessaire; mais leur jonction était difficile, vu la position de l'Armée. Le Prince s'occupe de cet objet sans perdre de vue tous ceux qu'il avait à remplir; et, par l'habileté de ses marches et de ses manœuvres, il parvient à la jonction, sans avoir cessé de couvrir *Ypres* et *Dunkerque*, que l'Ennemi paraissait menacer. L'Archiduc décampe, le Prince le suit, et le joint dans la plaine de *Lens*. L'Armée Française, composée de 14,000 hommes et de 18 pièces de canon, arriva dans cette fameuse plaine; le 19 août, au point de jour, la Ville de *Lens* s'était rendue à l'Archiduc dans la nuit, ce qui l'avait décidé à changer la position où le Prince l'avait vu la veille, et à la rendre plus favorable en appuïant sa droite à la Ville même; son centre occupait des hameaux entourés de haies et de fossés, et sa gauche une hauteur dont les abords étaient fort difficiles. Jusqu'alors M. le Prince n'avait connu d'obstacles que pour les surmonter; mais il fit voir en cette occasion, que la valeur la plus impétueuse n'était pas

son seul moyen de vaincre. L'Archiduc était aux portes de la Picardie, une défaite perdait la France; il fallait une victoire pour la sauver: combattre était donc un devoir, mais vaincre était une nécessité. Cette importante réflexion n'échappa pas à M. le Prince, et elle le décida sur-le-champ au parti qu'il prit. Loin de se compromettre en attaquant l'Ennemi, trop avantageusement posté, il ne pensa qu'à l'attirer dans la plaine; il engagea quelques escarmouches, et fit tirer du canon dans l'espérance que l'Archiduc sortirait de sa position pour tenter un succès que l'apparente timidité de ses Ennemis semblait lui promettre. Mais *Léopold* connaissait trop le caractère bouillant de M. le Prince, pour ne pas espérer que son ardeur l'emporterait enfin sur sa prudence; et, dans cette opinion, il ne voulait perdre aucun de ses avantages. Tant de circonspection désolait le Prince, mais ne le fit pas succomber. Voyant que l'Archiduc était décidé à rester dans sa position, il pensa qu'il n'y avait de moïen de l'en arracher que de quitter lui-même la sienne par une marche rétrograde. Ce mouvement n'était pas sans danger, et par cette raison, la nuit y paraissait plus propre; mais le but de M. le Prince n'était pas d'assurer sa retraite,

il voulait, au contraire, engager l'Archiduc à le poursuivre, et son objet était manqué, si l'Ennemi ne s'apercevait pas de son mouvement. Il se décida donc à se retirer en plein jour, et se mit en marche le 20 au lever de l'aurore. Cette manœuvre eut tout l'effet que le Prince en attendait. Dès que les Ennemis virent son mouvement, le Général *Beck* s'ébranle avec la Cavalerie Lorraine, pour fondre sur son Arrière-garde. M. le Prince, au comble de ses vœux, forme son Armée sur une éminence qu'il avait reconnue, donne sa gauche à commander à *Grammont*, se charge de la droite, et destine *Châtillon* avec la Gendarmerie à soutenir l'Arrière-garde : *Noirmoutier* qui la commandait était déjà repoussé par les Ennemis; mais *Châtillon*, à la tête de la Gendarmerie, fait une charge vigoureuse et les met en déroute; ils se rallient et tombent à leur tour sur les Gendarmes, qui sont forcés de céder à l'impétuosité de cette seconde charge. M. le Prince rallie les siens et cherche à leur inspirer cette audace qui ne l'abandonnait même pas dans les momens les plus critiques. Mais la terreur s'empare tout-à-coup des escadrons qu'il ramenait au combat; tout fuit, tout l'abandonne, et la France n'a plus de ressource que dans les

talens de son Général..... Mais tout va bientôt se réparer : *Condé* rejoint les siens au pied de la hauteur dont on vient de parler, il parvient à les reformer et fait tête à l'Ennemi *Beck* s'arrête pour attendre l'*Archiduc* qui, voïant ses succès, accourait avec l'Armée pour completter sa victoire. Quelques momens de silence et de repos succèdent au tumulte et à la fatigue du premier combat. M. le Prince en profite pour placer des Troupes fraîches aux endroits où il se propose de faire les plus grands efforts. Bien moins frappé de l'apparence d'une défaite, que de la possibilité de ramener la Victoire, il se décide à fondre sur l'Armée Ennemie, qu'il était parvenu par ses manœuvres, à faire descendre dans la plaine. Il rappelle à ses soldats les journées de *Rocroy*, de *Fribourg* et de *Norlingue*. Ces noms fameux, l'aspect imposant de celui qui les avait immortalisés, son éloquence mâle, sa contenance brillante et fière, rappellent en un instant la confiance, le courage et la volonté. L'espoir de vaincre est un grand pas vers la Victoire : l'Artillerie commence l'attaque avec le plus grand succès ; M. le Prince s'avance à la tête de la première ligne de la Cavalerie, *Léopold* l'attend ; on s'approche, on se mêle de part et

d'autre, on voit des prodiges de valeur; les avantages se balancent, M. le Prince est partout; deux de ses Pages sont tués à ses côtés: il voit, il ordonne, il charge, il rallie; impatient enfin de voir décider la Victoire, il fait avancer sa Réserve commandée par *d'Erlach* et se met à la tête. Ces fiers Veymariens, vainqueurs tant de fois sous ses ordres, tombent sur les Lorrains avec une telle impétuosité qu'ils les renversent, et qu'ils décident entièrement la Victoire de leur côté. L'aile gauche avait combattu avec le même succès, et les Ennemis aïant pris la même direction dans leur déroute, M. le Prince et *Grammont* se rencontrèrent auprès des leurs avec autant d'étonnement que de joie; ils courent l'un à l'autre, et s'embrassent avec les transports que l'élévation de l'ame et l'intérêt du moment rendent si vifs et si tendres. M. le Prince ne s'arrache des bras de son ami que pour courir où sa gloire l'appelait encore.

VOYANT l'Archiduc et sa Cavalerie en pleine retraite sur Douai, il donne ses ordres pour investir la ville de *Lens*, et retourner aussitôt sur le champ de bataille où l'Infanterie était encore aux mains; les Gardes-Françaises avaient enfoncé tout ce qui s'était trouvé de-

vant eux ; mais, emportés par trop d'ardeur, ils allaient être taillés en pièces, si la Gendarmerie et les Gardes de M. le Prince ne fussent pas arrivés à leur secours. Dans ce moment, toute l'Infanterie Française attaque vigoureusement celle de Lorraine ; celle-ci se défend avec courage. Le feu de l'Artillerie, la difficulté de se voir et de s'entendre, dans des momens de tumulte et dans des tourbillons de poussière et de fumée, mais plus que cela, peut être, cet instinct qui porte les hommes à se serrer dans les grands dangers, avaient fait disparaître tous les intervalles, et toute l'Infanterie Espagnole ne formait alors qu'un seul bataillon où il paraissait impossible de pénétrer.

M. le Prince charge *Desroches*, Lieutenant de ses Gardes, de tâcher de percer par quelques endroits avec sa Troupe, dans cette masse énorme dont la force et la résistance rendaient encore le succès douteux. *Desroches* s'en acquitte avec autant de valeur que d'intelligence ; il fait une charge si vigoureuse, qu'il parvient à renverser une partie de ce bataillon redoutable. Le reste de cette Infanterie se voïant entamée, abandonnée de sa Cavavalerie et de ses Généraux, jette bas les armes, demande la vie, et tombe aux pieds du vainqueur.

M. le Prince, toujours maître de lui dans les momens les plus tumultueux, fait aussitôt cesser le carnage, et se livre encore une fois, avec transport, au bonheur d'exercer sa clémence en assurant sa Victoire. Cette célèbre journée, la plus importante peut-être du règne de Louis XIV, ne coûta que 500 hommes à la France. Les Ennemis y perdirent 10,000 hommes, 800 Officiers, 120 drapeaux ou étendards, 38 pièces de canon et tous leurs bagages. Le Général *Beck* qui commandait sous l'Archiduc eut le même sort que *Fuentès* à Rocroy, et *Mercy* à Norlingue. Il semblait que le sort du grand *Condé* fût non-seulement de vaincre, mais même de détruire les plus redoutables Ennemis de la France : anéantir, en moins de deux heures, une Armée, et sauver un Empire, tel fut le triomphe de ce Héros.

Un succès aussi décisif qu'inespéré, semblait devoir entraîner la conquête des Païs-Bas ; mais l'excès de la fermentatiou intérieure du Roïaume, décida la Reine à donner ordre au Prince de terminer la campagne. Avant d'obéir, il crut cependant devoir s'emparer de *Furnes*. Il chargea le Maréchal *de Rantzau* de ce siége : celui-ci ne s'en acquittant pas à la

satisfaction de M. le Prince, il y fut lui-même et reçut à la tranchée un coup de fusil dont il n'eut qu'une forte contusion à la hanche; sa présence détermine la ville à se rendre à l'instant, et de suite il retourne à la Cour.

Des services aussi importans méritaient une marque éclatante de satisfaction. La Reine lui fit en conséquence donner, par Lettres-Patentes du mois de Décembre 1648, et aux titres les plus honorables, le païs du Clermontois, pour en jouir lui et ses successeurs, avec les droits les plus éminens et les plus solidement établis; manière de récompenser, également digne des services d'un grand Prince et de la reconnaissance d'un grand Roi.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

M. le Prince, en arrivant à Paris, y trouva la Duchesse *de Longueville*, sa sœur, qui, par les charmes de sa figure et la séduction de son esprit, captivait tous les yeux et soumettait tous les cœurs; mais, pour le malheur de la France, et par une fatalité trop extraordinaire, pour n'être pas remarquable, cette Princesse à qui la Nature avait tout accordé pour dominer les hommes, le fut toujours elle-même par des gens d'un esprit fort au-dessous du sien, et sut prendre le plus grand empire sur le grand *Condé*, le seul homme de son temps, peut-être, qui dût naturellement en prendre sur elle.

Dès que ce Prince parut dans la Capitale, il fut recherché de tous les Partis; mais son plan fut d'abord de marcher d'un pas égal entre la Cour et la Faction. Il se rendit médiateur entre la Reine et *la Fronde*, et détermina cette Princesse à négocier avec le Parlement, et à rendre cette fameuse Déclaration qui parut un moment appaiser tous les troubles.

L'AMBITION sans bornes de l'Abbé *de la Rivière* éleva, dans ce temps, une affaire qui remplit la Cour et la Ville d'étonnement et d'indignation. Ce Favori de *Gaston*, si cher et si funeste à son Maître, osa se mettre en concurrence pour le chapeau de Cardinal avec le Prince *de Conti*, qui venait, à 16 ans, de remporter les palmes de la Sorbonne, et qui réunissait à sa haute naissance tous les talens de l'état ecclésiastique, parti que la faiblesse de sa constitution avait décidé son Père à lui faire embrasser. M. le Prince, offensé de la concurrence, soutint son frère avec la force et la noblesse qui étaient en lui et qu'il devait à son sang et à sa cause. *Gaston* après avoir fait des menaces et des démarches inutiles, fut bientôt obligé de céder. Mais quelques brillans qu'eussent été les premiers pas du Prince *de Conti* dans la carrière ecclésiastique, il ne put se déterminer à le suivre; et consultant son courage plus que son caractère, ses goûts plus que ses forces, il abdiqua bientôt les plus beaux bénéfices pour prendre le parti des armes. Les exemples de son frère étaient séduisans, il voulut courir sur ses traces, et ne put jamais y marcher que de loin.

LE feu qui couvait sous la cendre ne tarda

pas à se rallumer; bientôt la fermentation et le désordre renaissant de toute part; tous les Partis redoublent leurs instances auprès de M. le Prince, pour l'attirer vers eux. L'éloquence dangereuse du Prélat fameux qui s'honoroit du nom de nouveau *Catilina*, ne gagne rien sur lui: il résiste aux instances des Factieux, aux séductions de sa Sœur, à son amitié pour le Duc *de Châtillon*, au ressentiment de ses injures personnelles. Toutes ses réponses se renferment dans ce mot fameux: «*Je m'appelle Louis* DE BOURBON, *et je ne veux pas ébranler la Couronne.*»

LA Reine, de son côté, n'hésite point à emploïer les prières et les larmes pour se l'attirer. Le jeune Roi l'embrasse et lui recommande *le salut de l'État et de sa Personne.* Les Grands s'humanisent quand il sont malheureux: la voix seule du devoir décide M. le Prince à prendre parti pour une Cour sur laquelle il ne comptait pas; mais son caractère impétueux et fougueux s'irrita bientôt des obstacles que *la Fronde* opposait sans cesse à ses bonnes intentions. Il ménagea trop peu le Parlement; il proposa des moïens décisifs, mais violens.

LE projet de M. le Prince était de faire

venir l'Armée aux portes de la Capitale, de se saisir de l'Arsenal, de placer du canon en batteries vis-à-vis des principales rues, et, dans cet état de choses, de faire sommer le Chef de la *Fronde* de sortir de la ville. Il n'est pas douteux que la Cour eût tout obtenu de la crainte sans être obligée d'effectuer la menace ; mais *Le Tellier* donna l'avis de bloquer cette grande ville et de la réduire en l'affamant. Les conseils de la lenteur sont toujours du goût de la faiblesse, la Reine adopta ce plan sans hésiter, 1649.
et ce fut avec 7 à 8,000 hommes, sans argent, sans magasins, et dans le fort de l'hiver, qu'on força M. le Prince à se charger de cette grande entreprise, pour laquelle il eût fallu tant de préparatifs et de moïens.

La nuit du 5 au 6 Janvier, toute la Maison Roïale, excepté la Duchesse *de Longueville*, sort de Paris et se rend à Saint-Germain. M. le Prince, le Défenseur et l'Idole de la Nation, devient pour un temps l'objet de la haine et l'effroi des Parisiens. Ils lèvent des Troupes; le Prince *de Conti*, séduit par sa Sœur, se jette dans Paris; il est déclaré Généralissime de la *Fronde*. M. le Prince, désespéré de la conduite de son frère, mais peu inquiet de ses talens, déploïa tous les siens pour tâcher de

remplir l'objet important dont il était chargé. Il établit des postes sur toutes les grandes routes et sur les bords de la Seine ; il occupe Pontoise, Saint-Cloud, Meudon, Montlhéry, Corbeil, Lagny, Charenton, Vincennes, Saint-Denis, et, par ce moïen, intercepte la plupart des convois qui pouvaient entrer dans Paris ; mais le peu de temps qu'il avait ne lui permit pas de se rendre maître de tous les endroits nécessaires ; il fut même forcé d'évacuer quelques-uns de ceux dont il avait cru devoir s'emparer ; Charenton fut de ce nombre, et les Parisiens y entrèrent en vainqueurs, dès qu'ils apprirent qu'on ne le défendait plus. Cette apparence de succès les enhardit ; le Duc *de Beaufort* sort de Paris avec 6,000 hommes pour s'emparer de Corbeil, et s'ouvrir par-là le passage de la Seine.

M. le Prince, averti de son projet, se porte avec quelques Troupes au Moulin de Charenton, et ces Guerriers redoutables disparaissent aussitôt. Plus accoutumé à vaincre ses Ennemis, sans les joindre, qu'à les chercher, il se décida, peut-être plus par impatience que par nécessité, à s'emparer de vive force des Postes de Charenton, défendus par *Clausen*. La nuit du 7 au 8 Février, il fait ses dispositions, et

charge de cette attaque le Duc *de Châtillon* son ami. Quinze mille Parisiens commandés par un Prêtre (1), sortent de leurs murs, et se mettent en bataille entre la Place Roïale et Picpus ; mais cet effort de courage fut le seul de cette multitude qui, se croïant une Armée, ne s'entretenait que de sa gloire, et frémissait à l'aspect du danger. A la pointe du jour, *Châtillon* commence son attáque; *Clausen* se défend avec vigueur ; mais, malgré son courage, *Boutteville* pénètre dans le retranchement ; toutes les Troupes le suivent, franchissent les barricades, et bientôt le Poste est emporté. Ce succès coûta cher à la Nation ; plus de cent Officiers y perdirent la vie ; le brave *Clausen* fut du nombre, et le Duc *de Châtillon* trouva la mort au sein même de la victoire.

L'Armée Parisienne, voïant que sa présence n'a pu sauver *Charenton*, se garde bien de compromettre sa valeur en tâchant de le reprendre, et rentre dans Paris au milieu des huées, des reproches et des insultes de tout un Peuple indigné de la lâcheté de ses défenseurs. M. le Prince fut trop sensible à la perte de son Ami pour jouir du succès de son

---

(1) Le Coadjuteur.

entreprise ; son cœur en fut si vivement affecté, qu'on craignit pour sa santé ; mais la nécessité de s'occuper des Affaires, sans étouffer sa douleur, l'empêcha d'y succomber. Il envoya des Détachemens pour s'emparer de Brie-Comte-Robert, et de quelques autres Postes que les *Frondeurs* occupaient encore. Par-tout où ses Troupes se montrent, le ridicule et la honte devenaient le partage de ses ennemis ; mais ces petits avantages n'étaient pas décisifs. Les *Frondeurs*, convaincus par leurs désastres que des factieux ne sont pas toujours des Soldats, cherchent par-tout des Défenseurs ; ils redoublent de cabales au dedans et d'intrigues au dehors ; leurs efforts réussissent, et l'embrasement se manifeste de toutes parts. Les Parlemens du Roïaume commencent à se réunir à celui de Paris. Le Duc *de Longueville* qui s'était retiré dans son Gouvernement de Normandie, se déclare pour la *Fronde*, et se met en marche avec une Armée de 10,000 hommes ; le Duc *de la Trémoille* en lève une autre ; le Vicomte *de Turenne* fait déclarer contre la Cour celle qu'il commandait en Alsace. L'Autorité Roïale allait être accablée par le nombre de ses Ennemis ; les ordres de la Reine, les lettres du Roi, les intrigues de

Mazarin, l'argent qu'il fait répandre, et tous les moïens qu'il emploie, ne suffirent point pour dissiper cet orage.

La Cour sentit alors qu'elle n'avait de ressource que dans la haute considération que la valeur et les succès multipliés de M. le Prince lui avaient acquise parmi les Défenseurs de l'État, qui, dans ce moment, en devenaient la terreur. On le pria d'emploïer tout son crédit sur eux, et de leur faire sentir l'énormité de leur faute. *Condé* s'en fait un devoir ; il écrit.... *Longueville* s'arrête, *la Trémoille* suspend ses démarches, et *Turenne* est abandonné, contraint de se retirer en Pays étranger, et forcé d'implorer pour lui la protection du même Prince, dont un seul mot venait de lui enlever une Armée ; mais ce Prince, toujours l'appui du mérite, s'emploïa généreusement pour *Turenne*, et lui fit obtenir, outre son pardon, des grâces considérables.

La *Fronde*, ainsi trompée dans ses espérances, et se voiant à la veille de succomber sous les efforts de M. le Prince, dont les talens se réunissaient pour l'accabler, commence à s'ennuïer de la guerre. Du côté de la Cour, l'approche des Espagnols, appelés par le

Coadjuteur, introduits dans le sein du Roïaume, et guidés par ses émissaires, ne laisse pas d'inquiéter la Reine, et la fait consentir à la paix. Les négociations s'entament; la nécessité rapproche tous les partis, et M. le Prince parvient à faire signer le Traité de Saint-Germain, qui laissa la *Fronde* aussi dangereuse et le *Ministre* aussi puissant.

La cessation des hostilités n'aïant point changé les Esprits, la Reine n'ose encore ramener le Roi dans Paris; le Cardinal craint d'y paraître; *Condé* qui ne se dissimulait pas combien il y était odieux, pense qu'il est de sa gloire de s'y montrer. Il se rend dans cette Ville, seul dans son carrosse; le même Peuple qui l'avait accablé de malédictions, qu'il venait de réduire aux horreurs de la faim, à la crainte du pillage et de la mort, oublie à son aspect l'auteur de tous ses maux, et ne voit en lui que le grand homme et le Sang de ses Maîtres. Tous les Grands viennent lui rendre hommage; le Parlement lui envoïa une députation, et l'on eût pris le vainqueur des rebelles pour leur libérateur. Le Cardinal, au contraire, toujours soupçonneux, et jamais reconnaissant, en conçoit de l'ombrage, et lui propose, pour l'éloigner, le commandement de l'Armée des Pays-

Bas; mais le Prince ne crut pas devoir l'accepter.

Aussitot la paix signée, la Princesse douairière *de Condé* avait réconcilié tous ses enfans, et de ce moment, la Duchesse *de Longueville* s'acquit sur son illustre frère l'ascendant funeste dont on a parlé plus haut. Déterminé par cette Princesse, il fait dire au Cardinal qu'il ne devait plus compter sur lui, s'il ne renonçait au mariage de sa Nièce avec le Duc *de Mercœur*, et après avoir été prendre congé de la Cour à Compiegne, il partit pour se rendre dans son Gouvernement de Bourgogne.

L'Armée des Pays-Bas, commandée par le Comte *d'Harcourt*, eut de mauvais succès. Les Veymariens, après la levée du siége de Cambray, déclarent qu'ils ne veulent plus servir la France que sous les ordres de M. le Prince ou de M. *de Turenne*. Les fausses démarches du Gouvernement, le malheur de ses entreprises ou de ses négociations, l'établissement de la Cour à Compiegne, la haine et le mépris qu'inspiraient l'administration et le caractère de *Mazarin ;* mais, plus que tout cela, peut-être, la malheureuse disposition des esprits, dans ces temps de confusion et de

désordre, rallument le feu de la Faction; la Cour s'en effraïe. M. le Prince apprend à Dijon les justes alarmes de la Reine qui négociait son retour dans la Capitale, quitte son Gouvernement, se rend à Paris, dispose tout pour y ramener la Cour, et propose à la Reine d'y rentrer avec le Roi, en lui répondant sur sa tête qu'il n'arriverait rien au Cardinal. La Reine s'y décide, et M. le Prince la ramène en effet avec son Ministre, au Palais-Roïal, au milieu des acclamations du Peuple.

La Régente parut d'abord sentir l'importance de ce service, mais il fut bientôt à charge à sa faiblesse et à l'ambition du Cardinal. La conduite de M. le Prince, dans cette occasion, fut d'autant plus louable, qu'il avait prévu l'ingratitude avant de mériter la reconnaissance. De ce moment, en effet, *Mazarin* forma le projet d'abaisser la trop grande puissance d'un Prince qui (selon l'expression du Cardinal *de Retz*,) venait de le tirer du gibet. Il tâcha de le rendre suspect à tous les Partis, et lui tendit des piéges à chaque pas. Une grande ame, un cœur droit, ne se livrent qu'avec regret à la défiance. *Condé* fut long-temps trompé par le Ministre avant de rompre entièrement avec lui. Le Gouvernement du *Pont de l'Arche*,

qui lui avait été promis pour le Duc *dè Longueville*, et qui ne lui fut pas accordé, fut l'époque de la première rupture. Le Prince éclate et se lie avec le Duc *d'Orléans;* la *Fronde* le recherche; le Cardinal frémit; le Prince répugne à se livrer à la faction; *la Rivière* croit de son intérêt de ne pas pousser les choses plus loin; *Gaston* se propose pour médiateur; M. le Prince accepte avec joie; la négociation s'entame et se conclut; le Prince dicte les conditions; le Cardinal consent à tout; ils se réconcilient. Tous les Chefs de la *Fronde*, excepté *Gondi*, se déchaînent contre M. le Prince, et trouvent le moïen de faire répandre parmi le Peuple l'esprit de haine et d'animosité qu'ils jugeaient de leur intérêt d'afficher dans ce moment, contre un Prince puissant qui paraissait se lier avec un Ministre déteste. Mais le Cardinal ne se prêtait à cette apparence que pour porter des coups plus sûrs au Héros qu'il craignait. Attentif à tout ce qui pouvait lui nuire, il accorde, à sa sollicitation, les honneurs du Louvre au Prince *de Marsillac;* mais, en même temps, il fomente le mécontentement de la Noblesse à cet égard, tolère ses assemblées, et s'applaudit d'avoir suscité par ses intrigues une affaire qui pouvait embarrasser celui qu'il

voulait perdre. Mais ce Corps assemblé, sentant toute sa force, parle bientôt de contraindre la Cour à convoquer les *États-Généraux*.

Mazarin, souple et bas, préféra toute sa vie l'humiliation au danger, et se décida sur-le-champ, à détourner l'orage, pour n'avoir point à le braver. Il révoqua toutes les grâces qui pouvaient déplaire à la Noblesse, et parvint à dissoudre l'Assemblée, en détruisant le motif qui l'avait provoquée. Cette intrigue manquée ne fit point perdre au Ministre le projet de perdre M. le Prince, à quelque prix que ce pût être, pour le détacher d'un Parti qui pouvait le rendre plus redoutable. Il lui fait dire sous main que la *Fronde* veut l'assassiner : *la Boullaye*, un de ces scélérats qui, dans les temps de trouble, vendent leurs services au premier intrigant qui veut les acheter, d'accord avec le Cardinal, arrête le carrosse vide du Prince, sur le Pont-Neuf, y tire des coups de pistolet, et se réfugie dans l'hôtel du Duc *de Beaufort*. L'intention du Cardinal était uniquement de rendre ce Prince irréconciliable avec la Faction; car jamais son projet ne fut de réaliser cet assassinat, et ce crime de plus n'était point entré dans son cœur; mais il se

servit de cet événement pour décrier la *Fronde* et la rendre odieuse.

Toute la France vint féliciter M. le Prince d'avoir échappé à un aussi grand danger : il demande Justice au Parlement, et paraît accuser le Coadjuteur, qui se défend avec une éloquence d'autant plus persuasive, que, pour cette fois, elle était fondée sur la vérité. L'aventure de *Jarzai* (1), que M. le Prince soutint, et le mariage du Duc *de Richelieu*, qui déplaisait à la Cour, et que ce Prince avait favorisé, achevèrent de le perdre dans l'esprit de la Reine : *Mazarin* envenime auprès d'elle toutes ses actions, et lui trouve des crimes jusques dans ses exploits ; il s'unit secrètement à la *Fronde* pour assurer son projet, et redoubler de fausseté avec le Prince. La Duchesse *de Chevreuse* paraît sur la scène des événemens, 1650.
elle devient l'ame de ce complot. On parvient à détacher le Duc *d'Orléans* de M. le Prince ; ce dernier est averti de toute part qu'on veut attenter à sa liberté. Les discours obligeans do

(1) M. le Prince engagea, l'on ne sait trop pourquoi, le Marquis *de Jarzai* à faire à la Reine une déclaration d'amour, et trouva mauvais qu'elle s'en offensât. (*Note de l'Editeur.*)

la Reine, les protestations de *Mazarin*, la grandeur de son rang, tout contribue à l'empêcher d'ajouter foi à ces avis; il les méprise, et tombe enfin dans le piége qu'on lui préparait avec tant d'intrigues et de faussetés.

Le lundi 18 Janvier, ce Prince se rend au Palais-Roïal, à son ordinaire, à l'heure du Conseil. A peine est-il entré dans la gallerie où les Membres s'assemblaient, que *Guitaut*, Capitaine des Gardes de la Reine, s'approche de lui, et lui dit à l'oreille qu'il a l'ordre de l'arrêter ainsi que le Prince *de Conti* et le Duc *de Longueville*. M. le Prince étonné, s'écrie: « C'est donc là le prix de mes services ! » Mais sans faire de résistance, il fait demander à voir la Reine qui le refuse, et il se laisse conduire par *Guitaut* au milieu d'une haie de Gardes et de Gendarmes, auxquels il dit en passant: « Mes amis, ce n'est pas ici *la Bataille de* » *Lens*. » Ce mot ne pouvait avoir d'autre réponse que le silence ou la révolte. La fidélité l'emporta sur l'attachement; il fallait passer par un endroit assez obscur : « *Guitaut*, dit » M. le Prince, sans s'arrêter, ceci ressemble » bien aux *Etats de Blois*. Ne craignez rien, » Monseigneur, lui répondit *Guitaut*, je ne » m'en serais pas chargé. » Arrivés au passage

du Palais-Roïal, qui donne dans la rue de Richelieu, *Guitaut* fait monter les Princes en carrosse sous la conduite de *Miossens*, et leur annonce qu'on va les conduire à Vincennes. La voiture casse en chemin; M. le Prince, l'homme le plus leste de son temps, saisit le moment, s'échappe. Un fossé qu'il allait sauter, assurait sa liberté, lorsqu'un des Gardes le joint, et, le pistolet sur la gorge, le force à revenir.

On arrive, rien n'était prêt pour recevoir des Prisonniers de cette importance; ni lits, ni meubles, ni souper; M. le Prince avale deux œufs, se jette sur la paille et dort douze heures de suite. À son réveil, il s'occupe à consoler, à distraire les Compagnons de sa disgrâce. Le Prince *de Conti*, dont la dévotion était la seule ressource, demande une *Imitation de J.-C.* M. le Prince, plus occupé du présent que de l'avenir, demande qu'on lui donne l'*Imitation de M. de Beaufort* (qui avait trouvé le moïen de s'évader de la même prison). Ce Prince était vivement affecté du traitement qu'il éprouvait; mais son courage et son caractère soutinrent toujours les charmes de son esprit et de sa conversation. Il s'était attaché, par ses manières franches et aisées, tous

ceux qui l'approchaient. *Comminges*, homme de sens et d'esprit, qui répondait de sa personne, ne put retenir ses larmes quand il fallut quitter son Prisonnier; et tel était le talent de M. le Prince pour s'attacher les hommes, que la captivité près de lui, paraissait préférable à la liberté loin de sa personne; mais *de Bar*, successeur de *Comminges*, homme insensible, uniquement occupé de sa fortune, loin d'imiter son prédécesseur, ne chercha que le moïen d'appesantir les chaînes de ce Prisonnier, en le privant de toutes les consolations qui font, pour ainsi dire, le bonheur des malheureux; il tâchait même de lui faire entrevoir les suites les plus fâcheuses de sa détention, mais il ne put jamais ébranler la fermeté de M. le Prince.

Le Peuple de Paris, séduit par la *Fronde*, se livra dans le premier moment de cette catastrophe, à la joie la plus indécente; mais la Reine, voulant se justifier aux yeux de la Nation, du coup d'autorité qu'elle venait de faire, publia une longue Déclaration qui contenait des imputations si vagues et si dénuées de preuves, qu'elle produisit un effet tout contraire à celui qu'elle s'en était promis. *Mazarin*, de son côté, poussa les choses jusqu'au point de chasser tous les Officiers et Domestiques du Prince,

de s'emparer de leur argent et de leurs papiers, et de faire vendre leurs meubles à l'encan. Tant d'audace et d'injustices révoltent enfin toute la France, et ce grand Prince qui, jusqu'alors, n'avait eu que des amis, trouva bientôt des vengeurs.

Boutteville et le Comte *de Tavannes* sont les premiers à lever des Troupes en Bourgogne. Ils ont d'abord quelques avantages, mais ils sont bientôt obligés de céder à celles du Roi, et de leur remettre Bellegarde où ils s'étaient jetés. Le mauvais état de toutes les places de M. le Prince était la preuve la plus sûre de la fausseté des imputations dont le Cardinal essaïait de le noircir. On n'eût pas de peine à s'emparer de toutes ses possessions. Le Clermontois, la ville de Bourges, tombent au pouvoir de la Cour, et bientôt il ne lui reste que Stenai et Montrond en Berry.

Les Ducs *de Bouillon* et *de la Rochefoucauld* cherchent à soulever en sa faveur les Provinces au-delà de la Loire. Une partie des Grands et de la Noblesse se dispose à s'armer pour les Princes. Les intrigues et les cabales se multiplient ; effet presque certain des

injustices outrées. Madame la Princesse et sa belle-mère s'étaient retirées à Chantilly avec le Duc *d'Enghien* leur fils. Le Cardinal les trouvant trop près de Paris, leur envoie l'ordre de se retirer à Montrond, et fit en même temps paraître quelques Troupes aux environs de Chantilly. Les Princesses averties par *Blanchefort*, l'un de leurs Gentilhommes, craignirent avec raison qu'on ne voulût s'assurer d'elles, s'emparer de Montrond, et les y retenir Prisonnières. Mais par les avis de *Lainé*, Conseiller d'Etat, l'un des plus zélés Partisans de M. le Prince, elles trouvent le moïen de tromper le sieur *du Vouldy*, Gentilhomme chargé des ordres de la Reine. La Princesse douairière gagne du temps, en prétextant que son âge et sa santé ne lui permettaient pas d'entreprendre sur-le-champ un si grand voïage, et qu'elle allait en écrire au Duc *d'Orléans*. La jeune Princesse, qui était malade, se lève et met dans son lit la Demoiselle *Gerbier*, l'une de ses filles d'honneur, qui répond pour elle, et le fils du Jardinier prend la place du jeune *d'Enghien*. A la faveur de ce déguisement, dont *du Vouldy* fut la dupe pendant quelques jours, la jeune Princesse eu le temps de faire tous ses préparatifs pou

s'évader avec son fils âgé de sept ans, qu'elle fit habiller en fille.

Pour que ce projet ne fût pas découvert avant d'être exécuté, on fit sortir le lundi 11 Avril, sur le soir, comme pour la promenade, un carrosse à deux chevaux, dans lequel on cacha des harnais pour quatre autres. Quelques temps après, on fit sortir quatre chevaux, comme pour les conduire à l'abreuvoir. Le rendez-vous général était à l'entrée de la forêt de Chantilly sur le bord de la pelouse. La Princesse, son fils et ses Dames s'y rendirent en sortant à pied par le côté du Jardin de *Buckau*, escortés seulement de deux Gentilshommes qui devaient, en cas d'attaque, s'enfoncer avec le jeune Prince dans le plus épais de la forêt. Cette petite troupe traversa, sans obstacle, pour aller prendre la route de Louvre; les autres Gentilshommes et *Lainé*, avec quelques valets, prirent par le côté où est le grand chemin d'aujourd'hui. La Princesse et sa suite entrèrent dans Paris par des chemins différens, sans que la Cour s'en doutât; toute la troupe se rejoignit à la porte Saint-Victor, et par l'adresse de *Lainé*, qui conduisait tout, après bien des fraïeurs et des dangers, elle arriva heureusement à Montrond le jeudi 14 à minuit.

La Princesse douairière avait été chargée d'avoir l'œil aux intérêts des Princes dans Paris, et de tâcher d'émouvoir le Peuple. Elle présenta requête au Parlement, le 27 Avril ; mais le Cardinal et la *Fronde* surent en éluder l'effet. Le Duc *de la Rochefoucauld* alors lève l'étendard de la révolte; le Duc *de Bouillon* suit son exemple. Madame la Princesse et son fils s'échappent de Montrond, bloqué par le Comte *de Saint-Agnan*, traversent plusieurs Provinces, restent huit jours à Turenne; et après bien des négociations, entrent dans Bordeaux le 31 Mai, au bruit du canon de la Ville, des Châteaux et des quatre Vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et aux acclamations d'un Peuple immense qui jetait des fleurs sur leur passage et les comblait de bénédictions.

Dès le lendemain, cette Princesse se rend au Parlement, tenant son fils par la main ; elle présente sa requête en fondant en larmes. Le jeune Prince s'écrie : « Messieurs, servez-moi » de Père, *Mazarin* m'a ôté le mien. » Le spectacle touchant de la grandeur suppliante de l'innocence opprimée, et des grâces en pleurs, firent le plus grand effet sur les Magistrats, divisés auparavant dans leurs avis comme dans leurs intentions : l'attendrissement réunit

tous les cœurs, et l'on vit, une fois, la sensibilité dicter un Arrêt dans le Temple de la Justice. — Dès le lendemain, cette Princesse présente requête, et obtient un Arrêt en faveur des Princes.

Mazarin, instruit de ce qui venait de se passer dans la Capitale de la Guïenne, accourt avec une Armée pour la faire repentir de sa démarche, et suivant son usage ordinaire, cherche à semer la division dans cette Ville, et y parvient en partie. Cependant les Partisans des Princes l'emportent, et les Habitans se décident à soutenir un siége avec vigueur. M. le Prince apprit dans sa prison, par son chirurgien, tout ce que sa femme faisait pour lui; il arrosait alors quelques œillets qu'on lui avait permis de cultiver. Ce grand Prince desirait passionnément sa liberté, mais il comptait peu sur les démarches d'une femme. A la nouvelle qu'on lui annonçait, il ne se dérangea pas de son occupation; cependant, frappé de la bizarrerie de son étoile, il répondit à son chirurgien: « Mon ami, aurais-tu jamais pensé que » j'arroserais mon jardin, pendant que ma » femme ferait la guerre? »

La résistance opiniâtre des Habitans de

Bordeaux étonna *Mazarin*, et le força bientôt à ne pas rejeter les ouvertures de paix. Le Parlement de Paris envoïa des Députés pour offrir sa médiation; elle fut acceptée avec joie par tous les Partis, et la paix fut bientôt conclue aux conditions les plus avantageuses pour le Parti des Princes. La Princesse et son fils eurent la permission de se retirer à Montrond.

Il s'en fallait bien que ce calme apparent pût assurer la tranquillité du Roïaume; la liberté des Princes était le seul moïen de la rétablir. *Turenne*, que les charmes de la Duchesse *de Longueville* avaient entraîné dans son Parti, avait toujours les armes à la main, et négociait avec l'*Archiduc;* il parvint à décider l'Espagne à paraître s'intéresser à la cause qu'il soutenait avec tant de chaleur. Cependant l'*Archiduc*, dont l'intérêt était plutôt de prolonger la guerre que de faciliter la paix, se refusait au seul parti qui pouvait forcer la Cour de France à céder à tant d'efforts. *Turenne* pénétra les vues de ce Prince et prit la résolution d'agir seul. De suite, il s'empare d'une partie de la Champagne et défait le Corps du Marquis *d'Hocquincourt.* On propose alors à M. le Prince d'acheter sa liberté par le mariage du Prince *de Conti* son frère, avec une

des nièces du Cardinal; mais il rejette cette proposition avec dédain.

Les Amis et les Partisans des Princes s'occupaient sans cesse de leurs intérêts; mais la première chose était avant tout de les tirer de l'indigne prison où *Mazarin* les retenait. *Gourville* (1), cet homme dont le nom seul rappelle toutes les idées de zèle, d'intelligence et d'activité, était parvenu à séduire les Gardes des Princes détenus; le moment était pris, le signal était convenu, les chevaux étaient ordonnés. La veille de l'exécution, le projet échoua par le scrupule d'un Gentilhomme qui crut devoir tout révéler à son Confesseur. Cette entreprise et d'autres qu'on craignait, déterminèrent la Cour à faire transférer les Princes au Château de Marcouffy. Peu de temps après, ils furent une seconde fois sur le point de recouvrer leur liberté par les soins du Duc *de Nemours ;* tout était encore prêt pour leur évasion, quand on

(1) *Gourville*, d'abord Valet-de-Chambre du Duc *de la Rochefoucauld*, devint ensuite son ami, et celui du *Grand-Condé ; pendu* en effigie à Paris, et en même temps *Envoïé* du Roi en Allemagne, il fut long-temps après proposé pour remplacer *Colbert* au Ministère des Finances. (*Note de l'Editeur.*)

vint leur annoncer qu'on allait les conduire au Hâvre-de-Grâce. Ce fut le Comte *d'Harcourt* qui fut chargé de les accompagner pendant la route, et ce fut à cette occasion que M. le Prince, que sa gaîté n'abandonnait jamais, fit cette chanson si connue :

« CET homme gros et court
» Si fameux dans l'histoire,
» Ce grand Comte *d'Harcourt*,
» Tout raïonnant de gloire,
» Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
» Est maintenant Recors de Jules *Mazarin*. »

TANT de projets déconcertés et de tentations infructueuses, firent perdre à la Princesse *de Condé* douairière, toute espérance de la liberté de ses enfans; elle en tomba malade, et le 2 Septembre de la même année, succomba sous le poids de sa douleur. La Reine lui fit rendre les honneurs funèbres les plus distingués, et cette Princesse emporta dans le tombeau les regrets universels qu'elle méritait. . .

ANNE de Gonzague, connue sous le nom de Princesse *Palatine*, parce qu'en premières nôces elle avait épousé un Prince Palatin, se mit alors à la tête du parti des Princes dans

Paris, par la seule estime que lui inspiraient les grandes qualités de M. le Prince; elle parvint à gagner la *Fronde*, en mettant *Gondy* dans ses intérêts. *Mazarin* part pour se rendre à l'Armée du Maréchal *du Plessis-Praslin.* Le Parlement, par les soins du premier Président, reçoit une requête de Madame la Princesse et une lettre des Princes, et commence à travailler efficacement pour leur liberté. Pendant ce temps, *Turenne* est battu à Rhetel, et son Armée est dispersée par le Maréchal *du Plessis-Praslin*, en présence du Cardinal. Cette nouvelle porte la consternation dans Paris, où tous les Partis s'étaient réunis pour opérer la liberté des Princes. Aussitôt le Coadjuteur ranime les esprits; à force d'intrigues, d'adresses et d'activité, il trouve le moïen d'augmenter le déchaînement contre le Cardinal, et de le rendre odieux et ridicule aux yeux du Peuple, par les mêmes causes qui l'enchaînent d'ordinaire, la victoire et le bonheur; ce qui prouve que l'opinion populaire ne dépend souvent que de l'ame forte et adroite qui sait la diriger.

Le Cardinal, pendu en effigie, pendant ses succès militaires, revient à Paris, où il eut des entrevues secrettes avec le Duc *de la Roche-*

foucauld, l'un des amis les plus zélés de M. le Prince, mais elles furent sans effet. La force des remontrances du Parlement, en faveur des
1651. Princes, eut plus de succès. La Reine promet la liberté des illustres Prisonniers. Le Duc *d'Orléans* se rend au Palais, et déclare au Parlement qu'il se joint à lui pour obtenir la liberté de ses Cousins : cette démarche jette la Cour dans la plus grande consternation. La Reine mande *Gaston*, qui ne se rend point à ses ordres, malgré les instances du Parlement, dans la crainte qu'on ne lui réservât le même sort qu'aux Princes détenus. La Noblesse s'assemble et demande leur liberté : *Mazarin*, abandonné de tout le monde, sort enfin de Paris, et le Parlement rend un Arrêt qui lui enjoint de sortir du Roïaume. La Reine est obligée de céder à tant d'efforts ; elle signe la liberté des Princes ; mais en même temps elle écrit au Cardinal qu'elle l'en laisse le maître. On nomme des Députés pour aller annoncer leur délivrance. Cependant on soupçonne, avec quelque fondement, que la Reine veut quitter Paris avec le Roi ; en conséquence on investit le Palais-Roïal ; on l'y retient malgré elle. *Mazarin* voïant qu'il n'y a plus rien à espérer, se presse d'arriver au Hâvre avant les

Députés de la Cour, pour annoncer aux Princes leur liberté.

Le 13 Février, le Cardinal arrive, se fait ouvrir la Prison des Princes; il leur déclare qu'ils sont libres, et les prie d'oublier le passé, en leur demandant leur amitié. M. le Prince le reçut poliment, mais avec sa noblesse ordinaire. A son départ, *Mazarin* s'humilia jusqu'à se jeter à ses genoux, et à baiser sa botte. Le Prince, fatigué de tant de bassesses, se contenta de lui dire : *Adieu, M. le Cardinal.*

M. le Prince se rendit en trois jours à Paris, par Rouen, Pontoise et Saint-Denis, où il fut complimenté, de la part de la Reine, par ce même *Guitaut* qui l'avait arrêté. Le Duc d'Orléans et les Chefs de la *Fronde*, allèrent au-devant de lui jusqu'au-delà de la Chapelle, et le menèrent descendre au Palais-Roïal, au milieu des acclamations de ce même Peuple qui avait fait des feux de joie lorsqu'il fut arrêté. La visite fut froide, et l'entretien fut court. De là, le Prince se rendit au Luxembourg, où l'attendait la fête la plus brillante, et le concours de tous les Ordres de l'État, empressés de le revoir et de le féliciter sur son retour. Il fut le même jour rendre visite au Duc de

Némours et à la Princesse *Palatine*, qui l'avait si bien servi. M. le Prince ne se retira que très-tard, et se rendit le lendemain au Parlement, pour le remercier de ses bons offices. La Reine lui rendit ses biens, ses charges et ses Gouvernemens ; elle lui fit la réparation la plus éclatante, en reconnaissant son innocence par une Déclaration qu'elle envoïa au Parlement le 27 Mars, et qui fut enregistrée avec acclamation. Cette Cour rendit un nouvel Arrêt contre *Mazarin*, par lequel elle poussa les choses au point d'exclure tous les Cardinaux des Conseils du Roi.

M. le Prince, au faîte des grandeurs, chéri de la Noblesse, aimé du Parlement, soutenu par la *Fronde*, adoré du Peuple, redouté par la Cour, sentit toute sa puissance, et n'en abusa pas. *Mazarin*, au contraire, détesté, banni, baffoué, presque anéanti par le vœu de la Nation, conserva son pouvoir, malgré son absence, et, du sein même de l'opprobre dont il était couvert, il osa former encore l'audacieux projet de s'élever, à force d'intrigue, sur les ruines de ce Héros qui l'avait terrassé sous le poids de son existence et de ses vertus.

La Duchesse *de Longueville* qui n'avait évité la captivité qu'en se sauvant précipitam-

ment, d'abord à Dieppe, puis à Rotterdam, ensuite à Stenai, revient à Paris, et décide son frère à rompre le mariage du Prince *de Conti* avec Mademoiselle *de Chevreuse*. La rupture de cette alliance à laquelle on avait engagé M. le Prince de coopérer, pour attirer la *Fronde* dans ses intérêts, lui enleva ce parti, et lui en fit perdre le Chef, ce Coadjuteur, l'ame de toutes les intrigues du temps, qui prenait tant d'intérêt à Madame *de Chevreuse*, et sur-tout à sa Fille.

M. le Prince obtint le Gouvernement de Guïenne en place de celui de Bourgogne, et sollicita par reconnaissance et par inclination, des grâces pour tous ses Amis, qui l'avaient trop bien servi, pour qu'il ne mît pas la plus grande chaleur à les obtenir. Cette conduite honorable fut au contraire présentée comme criminelle, par l'invisible et tout-puissant *Mazarin*. Il triomphait en secret de voir la *Fronde* détachée de son plus cruel Ennemi, et travaillait avec plus d'ardeur à la perte de ce grand homme. M. le Prince éprouva des refus sur ses demandes, et ne se dissimula pas d'où ils partaient. Ses Amis, trop exigeans sans doute, l'accusèrent d'ingratitude, et plusieurs se détachèrent de lui. Pénétré de douleur de ce qu'il

éprouvait, le Prince en accuse le Cardinal, et découvre ses menées au Parlement.

La Reine, dont la seule affaire importante était le retour de *Mazarin*, redouble de haine contre M. le Prince; et, par les conseils de ce Ministre, s'abaisse jusqu'à mendier contre lui l'appui de ce même *Gondy*, jusqu'alors le plus terrible ennemi de l'Autorité Roïale. Dès-lors la conduite de la Cour prépara M. le Prince à voir fondre sur lui l'orage qui se formait sur sa tête. La nuit du 5 au 6 Juillet, il fut averti, au moment où il allait se coucher, qu'on avait vu filer des troupes du côté de son hôtel, et qu'il n'avait pas un moment à perdre pour ne pas être arrêté. Sur-le-champ il sort de Paris par la Porte Saint-Michel, accompagné de deux Gentilshommes, prend d'abord du côté de Fleury et de Meudon, et, par des chemins détournés, arrive le lendemain à Saint-Maur. Son Frère, sa Sœur, et les plus illustres de ses Amis, y arrivent en même temps que lui. M. *de Turenne* y vint peu de jours après. M. le Prince le prit à part et se promena tête à tête avec lui dans le Parc, pendant plus de deux heures. Dans cette conversation, le Prince emploïa tous les charmes de son éloquence et tous les moïens de séduction pour s'assurer du

Vicomte; mais *Turenne* fut inébranlable, et ne voulut jamais prendre un engagement positif.

La retraite de M. le Prince fit la plus grande sensation dans Paris, et malgré les artifices de la *Fronde* et de la Cour, malgré les malheurs qu'on envisagea, tout le monde l'approuva d'avoir mis sa personne en sûreté. L'exemple du passé était trop récent, pour n'être pas décisif; et le Prince conservait dans son cœur un ressentiment trop vif de sa captivité, pour s'exposer une seconde fois à une pareille insulte. « Dans cette fatale prison, » disait-il au célèbre *Bossuet*, j'étais entré » le plus innocent des hommes, mais j'avoue » que j'en suis sorti le plus coupable. »

M. le Prince eut bientôt à Saint-Maur la Cour la plus brillante; la Reine, pour le rendre suspect aux Partisans qu'il acquérait tous les jours, voulut entamer une négociation avec lui, et lui envoïa le Maréchal *de Grammont* pour l'engager à revenir à Paris. M. le Prince sentit le piége, et sut l'éviter, en recevant le Maréchal en présence de toute sa Cour, et en lui répondant tout haut que la Reine l'avait trompé trop souvent, et qu'il

resterait dans sa retraite, jusqu'à ce que les Créatures et les Agens secrets du Cardinal fussent éloignés du Ministère et de la Cour. De suite, il envoïa son Frère porter au Parlement une lettre dans laquelle il lui faisait part du motif de sa démarche, et lui demandait ses bons offices pour éloigner entièrement les trois Ministres dévoués au Cardinal. Le Parlement, après quelques irrésolutions, apprécie la demande de M. le Prince, la Reine promet l'éloignement des Ministres *le Tellier*, *Servien* et *de Lyonne*; mais à condition qu'ils ne seront point nommés dans la Déclaration qui éloignerait tous les Amis du Cardinal. M. le Prince, au contraire, exigea qu'ils le fussent; cela déplut au Parlement, qui le pressa, mais sans succès, de retourner au Palais-Roïal. On ne peut aisément expliquer cette conduite du Prince, qui pensa lui enlever beaucoup de Partisans, qu'en supposant qu'il avait déjà pris le parti de s'élever contre la Cour, et qu'il ne cherchait que le prétexte d'éclater; cependant le moment n'était pas encore arrivé.

Condé quitte Saint-Maur et revint habiter Paris, affectant de mener toujours avec lui la plus grande suite. La Reine annonce qu'elle va placer au Ministère les plus grands Ennemis

de M. le Prince ; et c'est à regret qu'on est forcé de donner ce titre au célèbre *Molé ;* son nom seul dans cette liste, préviendrait contre la conduite de M. le Prince, quand même elle serait excusable. . Il faut cependant avouer que l'éclat des fautes ou des vertus des hommes, n'est souvent que l'effet des circonstances où le sort les a placés, et de l'opposition des caractères qui se trouvent alors en action. M. le Prince à la place de *Molé* eût mis, comme lui, toute sa gloire à se montrer le plus vertueux des Magistrats et des Citoïens ; *Molé* à celle de M. le Prince, eût préféré, sans doute, le titre du plus sage et du plus soumis des Sujets, à celui du plus fier des Princes ; et peut-être l'injuste Postérité n'eût-elle parlé ni de l'un ni de l'autre.

Mais, comment M. le Prince pouvait-il éviter l'abîme où, tout ce qui l'entourait, s'empressait de le précipiter ? S'il n'eût été sans cesse dominé par les conseils violens de sa Sœur, la plus séduisante Princesse et la plus aimée par les Ducs *de Nemours, de Bouillon* et *de la Rochefoucauld,* qui l'avaient si bien servi, ce Prince eût trouvé des armes en lui-même contre le ressentiment des injures qu'il avait éprouvées : mais il était sans force contre son propre cœur,

contre ce penchant auquel il est si doux de se livrer pour des Parens, des Amis, dont on a connu l'attachement par des preuves aussi certaines. Quels malheurs ce grand Prince n'eût-il pas épargnés à la Nation et à lui-même, si l'amitié ne l'avait pas aveuglé au point de ne pas soupçonner que ses Amis pouvaient l'être par leurs propres intérêts ? La Duchesse *de Longueville* ne pouvait-elle pas chercher à se dérober, à quelque prix que ce fût, au pouvoir d'un Mari qu'elle détestait et qu'elle avait lieu de craindre ? Le Duc *de Nemours*, quoiqu'Ami du Prince, aimait comme lui la Duchesse *de Châtillon*, et le desir d'éloigner un Rival aussi dangereux, pouvait influer sur les Conseils qu'on lui donnait ; le Duc *de Bouillon* brûlait de rentrer en possession de Sedan, et la guerre civile en était le seul moïen ; le Duc *de la Rochefoucauld* pouvait-il avoir un autre avis que celui de la Duchesse *de Longueville*, qui le dominait entièrement (1) ? Toutes ces

---

(1) On sait, dit Voltaire, ces vers du Duc *de la Rochefoucauld*, pour la Duchesse *de Longueville* lorsqu'il reçut au Combat de Saint Antoine, un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue.

« Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
» J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurais faite aux Dieux. »

considérations auraient dû balancer, sans doute, la confiance sans bornes que M. le Prince leur accordait à tous ; mais incapable de donner des conseils insensés, il jugeait ses Amis par lui-même; il les écouta, les crut, et *Sillery* se rendit à Bruxelles pour traiter avec les Espagnols. Ces fiers Ennemis de la France, malgré l'épuisement où les avait réduits le Héros qui se voïait forcé d'implorer leur assistance, n'hésitèrent point à promettre les secours de tout genre dont il pouvait avoir besoin; mais *Fuensaldagne* avec qui l'on traitait, en feignant d'accorder tout, était bien résolu d'entretenir l'incendie, bien loin de contribuer à l'éteindre.

Ces vers sont tirés d'une Tragédie de *du Ryer :* le Duc *de la Rochefoucaud* les écrivit au dessous d'un portrait de Mme. *de Longueville :* s'étant aperçu qu'elle le trompait, il en parodia ainsi les deux derniers hémistiches :

« Pour mériter son cœur qu'enfin je connais mieux,
» J'ai fait la guerre aux Rois, j'en ai perdu les yeux. »

(Hist. du siècle de *Louis XIV*, par *Voltaire.*)

LIVRE TROISIÈME.

M. LE PRINCE reste encore à Paris, mais il fait partir pour Montrond sa Femme, son Fils et sa Sœur; il va au Parlement, y obtient un nouvel Arrêt en sa faveur contre *Mazarin* et ses Partisans, et, d'après les instances de cette Cour, il se présente au Palais-Roïal, où il fut reçu d'un air si contraint, qu'il n'y retourna plus. La Reine se détermine à lancer une Déclaration foudroïante contre lui; elle en fait faire lecture en présence des Princes, de tous les Grands, et de tous les Corps; il paraît que la violence de cette démarche fut ce qui acheva de décider M. le Prince à la guerre civile. Il va au Parlement, y produit un écrit de *Gaston*, qui le soutient, se justifie, article par article, des accusations qu'on élève contre lui, et nomme le Coadjuteur, comme Auteur de la Déclaration produite par la Reine.

LA Délibération du Parlement fut remise au lundi 21 Août. Ce jour-là, *Gondy*, de l'aveu de la Reine, remplit le Palais de Gens

armés, et fait ses dispositions pour attaquer la suite de M. le Prince, qui n'ignore pas ces mouvemens, et se rend au Palais, accompagné du Prince *de Conty*, des plus grands Seigneurs, et de plus de 800 Gentilshommes. Après quelques paroles vives entre M. le Prince et le Coadjuteur, il s'élève dans le Palais un bruit confus, signal du plus prochain désordre, et du combat le plus inouï. *Molé*, en invoquant la grande ame du Prince *par les Mânes de S. Louis*, parvient à lui faire donner ordre au Duc *de la Rochefoucaud*, de faire retirer ses Amis; *Gondy* est forcé d'aller lui-même congédier les siens; mais ses Gens, en le voïant paraître, croient que c'est le moment d'engager le combat: les deux Partis mettent l'épée à la main; *Gondy* eut tant de peur qu'il voulut se réfugier dans la Grande-Chambre; mais le Duc *de la Rochefoucaud* eut l'adresse de fermer la porte du Parquet des Huissiers, dans le moment où il passait, et le prit par le cou en fermant la barre; plusieurs poignards furent levés sur lui; mais *la Rochefoucaud* ne voulut pas se souiller d'un crime; *Champlatreux*, Conseiller, dégagea le Prélat, par pitié; et, par l'entremise du Parlement, les deux Partis se retirèrent chacun de leur

côté. La Reine, insensible aux prières, et décidée par la fraïeur des Créatures de *Mazarin*, voulut défendre aux deux Chefs, d'aller au Parlement; mais *Molé*, toujours juste et toujours Français, lui représenta que cette parité était contre l'ordre et la justice, et qu'elle ne pouvait défendre à un Prince du Sang l'entrée du Parlement, où sa naissance marquait sa place; le Coadjuteur seul, reçut ordre de ne pas s'y montrer.

Le lendemain, le Parlement prit un Arrêté de la plus grande force, en faveur de M. le Prince (1). Quelquesjours après, ce dernier rencontra le Coadjuteur, à la tête d'une Procession; il descend de carrosse, et se jette aussitôt à genoux, pour recevoir sa bénédiction. Ces marques extérieures de piété, de la part des Grands, plaisent toujours au Peuple: le Prélat, sans se déconcerter, donna sa Bénédiction au Prince; mais la singularité de ce tableau, d'après sur-tout ce qui s'était passé la veille, rappela tout d'un coup au Peuple les excès du Coadjuteur; il l'accabla d'injures, et eût poussé les choses plus loin, si M. *de Condé* n'eût pas envoïé ses Gens à son secours.

---

(1) Voir à la fin de l'Ouvrage.

Le moment de la Majorité de Louis XIV était arrivé ; M. le Prince, averti qu'il serait arrêté dans la Cérémonie qui devait avoir lieu à cette occasion, ne crut pas devoir y assister, et se retira dans la terre de Trie, appartenante au Duc *de Longueville*, qu'il cherchait à mettre dans son Parti, ce qui aurait entraîné toute la Normandie; mais le Duc s'y refusa, moins par amour de son devoir, que par des raisons personnelles. La Cour fit faire une tentative pour s'emparer de la personne du Prince à son passage à Pontoise ; mais il eut le bonheur d'échapper à cette embuscade; et ce fut dans cette campagne, qu'en proie à ses réflexions, retenu par ses victoires passées, tourmenté du chagrin d'abandonner Chantilly qu'il aimait, déchiré par la peine de quitter la Duchesse *de Châtillon ;* flottant entre le devoir et la révolte, il reçut de la part des Napolitains l'offre de leur Trône ; mais il n'en fut point ébloui, et, sans faire valoir ce sacrifice, il écrivit au Duc *d'Orléans*, pour proposer des moïens d'accommodement. La Reine, loin de les écouter, admit alors au Ministère les Ennemis les plus déclarés de ce Prince, *Molé*, *Châteauneuf* et *la Vieuville*, et donna l'ordre au Duc *d'Aumont* de tailler en pièces le Corps

de Troupes qui appartenait à M. le Prince. *Tavannes* le sauva par la manœuvre la plus savante, et le conduisit à Stenai ; mais cette conduite de la Reine, et les ordres sanglans qu'elle donna furent un véritable commencement de guerre civile.

Il est tellement vraî que M. le Prince ne se décida réellement à soutenir cette guerre qu'après avoir été poussé à bout, qu'en quittant Chantilly, où il allait être enveloppé, il envoïa encore au Duc *d'Orléans* un nouveau plan de pacification, dont il demanda la réponse dans vingt-quatre heures à Angerville, chez le Président *Perrot*, où la crainte d'être arrêté ne lui permettait pas de rester plus long-temps. *Gaston* reçut une réponse favorable; mais, au lieu de renvoïer de suite le Courrier, il ne répondit que le lendemain, d'après le conseil du Coadjuteur, et le Courrier fut expédié pour Angerville ; cette méprise, soit qu'elle fût une suite de l'intrigue, ou simplement l'effet du hasard, fut la cause de tous les malheurs de M. le Prince.

Effraïé de ne pas recevoir de réponse, et sa santé ne lui permettant pas d'attendre, il prit le parti de se rendre à Bourges : son plan était

tout prêt, il ne lui restait plus qu'à l'exécuter; cependant il retombe encore dans une incertitude, qui semblait contraire à son intérêt, mais que son penchant cherchait à prolonger. La Reine lui fit proposer de rester tranquille dans son Gouvernement de Guïenne, jusqu'à ce qu'on eût assemblé les Etats-Généraux. Si M. le Prince n'eût consulté que lui seul, il acceptait, mais ses dangereux Amis, et sur-tout la Duchesse *de Longueville*, mirent le comble à leurs perfides conseils, en le déterminant à refuser. Il se rend à Bordeaux, et y est reçu avec enthousiasme; il parvint, à la hâte, à lever dix ou douze mille hommes, et saisit l'argent des Recettes Roïales; le Prince *de Conty* en use, de même dans le Berry et dans le Bourbonnais. MM. *de Bouillon* et *de Turenne*, à qui il avait fait les plus grands avantages, sur leurs paroles positives de s'unir à lui, après des délais déjà suspects, refusent de se déclarer en sa faveur. M. *de Bouillon* s'offre pour Médiateur entre les Princes et la Cour; mais M. le Prince se refuse à tout, et la Cour se met en marche pour porter la Guerre en Guïenne. Le Comte *d'Harcourt* commandait les Troupes; Bourges se rend au Roi, ainsi que le Prince *de Conty*. La Duchesse *de*

Longueville et le Duc *de Nemours* se retirent à Bordeaux. Le Roi envoie au Parlement une Déclaration contre les Princes rebelles et leurs Partisans; cette Compagnie ne l'avait pas attendu pour signaler son zèle contr'eux, sans cependant avoir nommé M. le Prince. Maître, en quinze jours, de la Guïenne, de l'Angoumois, du Périgord, de la Saintonge, il allait l'être de Coignac sur la Charente, par les soins du Duc *de la Rochefoucaud*, si le débordement subit de cette rivière n'avait pas entraîné les ponts et séparé ses quartiers, sur l'un desquels le Comte *d'Harcourt* obtint un avantage. La Rochelle, qui tenait pour le Prince, se rend aux Troupes du Roi. *D'Harcourt* marche à Tonnay-Charente, où M. le Prince s'était retiré après l'échec de Coignac, et le force à repasser la Charente. La négligence d'un Officier-général qu'il avait chargé de brûler le pont derrière lui, pensa opérer la défaite entière de son Armée; mais l'audace et la sagesse de ses dispositions, déconcertèrent celles du Comte *d'Harcourt*, et donnèrent le temps au renfort que M. *de Marsin* amenait de Catalogne, de se joindre aux Troupes du Prince. Il reçut en même temps quelques secours de l'Espagne, en Hommes, en Argent et en

Munitions; mais ce n'était qu'un faible dédommagement des coups qu'on lui portait dans la Capitale. *Gaston* l'abandonnait, le Parlement se déclarait contre lui, son Parti s'affaiblissait de jour en jour, et M. le Prince allait infailliblement succomber, si le mauvais état de ses affaires n'avait pas persuadé à la Reine qu'elle était assez forte pour faire revenir *Mazarin*. Ce projet seul rendit à M. le Prince la plupart de ses Partisans, et lui en procura beaucoup de nouveaux.

Mazarin rentre en France, et le Parlement qui avait rendu contre lui les Arrêts les plus foudroïans, qui avait mis sa tête à prix, par une conduite bien inconséquente, déclara criminel de lèze-Majesté M. le Prince, qui n'avait pris les Armes que pour éloigner ce Ministre. Le Duc *d'Orléans* flotte au gré de son incertitude ordinaire; les Partisans de *Condé* dans Paris, saisissent un moment d'indignation du Parlement, et obtiennent un Arrêt en sa faveur. *Mazarin* se rend auprès de la Cour, alors à Poitiers, et reçoit du Roi l'accueil le plus distingué. M. le Prince, sur la nouvelle que la Cour a quelques intelligences à Bordeaux, part avec peu de Troupes pour s'y rendre, et laisse le reste sous les ordres du

Prince *de Tarente* et du Comte *de Doignon.* Le Comte *d'Harcourt* le suit; mais, par la lenteur de ses dispositions, il donne le temps à M. le Prince de gagner, sans être entamé, Bergerac et Libourne, qu'il fortifia.

Le Parti du Roi se renforçait de tous les côtés; M. le Prince n'en était point découragé; son génie et ses talens lui faisaient toujours envisager des ressources. Il va joindre le Prince *de Conty* à Stafford, surprend le Marquis *de Saint-Leu*, et remporte un avantage considérable sur le Corps qu'il commandait; il poursuit sa Cavalerie jusqu'aux portes de Montauban, Ville peuplée de Partisans : M. le Prince qui pensait à tout, leur écrit pour les décider à se déclarer pour lui. Ces Hommes, si dangereux sous les Règnes précédens, ces Sujets tant de fois rebelles, prouvent en ce moment, que l'attachement à leur Religion était le seul sentiment qui pût l'emporter dans leur cœur sur celui qu'ils devaient à leur maître, et ils se refusèrent avec fierté aux offres de M. le Prince; il revient devant Miradoux, où le reste du détachement de *Saint-Leu* s'était retiré. Après l'attaque et la résistance les plus vigoureuses, l'approche du Comte *d'Harcourt*, force M. le Prince à mettre la Garonne entre l'ennemi et

lui ; le Comte *d'Harcourt* la passe et le force de se retirer à Agen. Les Habitans de cette Ville se mirent en devoir de résister à ses Troupes ; mais il leur parla avec tant de douceur et d'éloquence, qu'il parvint à les calmer et à s'établir dans la Ville.

Il s'éleva des Factions dans Bordeaux ; les charmes et la légèreté de la Duchesse *de Longueville*, semèrent la division entre le Prince *de Conti*, le Duc *de Némours*, et le Duc *de la Rochefoucaud* ; et les intérêts du plus grand des Princes sont compromis et sacrifiés par la coquetterie d'une Femme.

Dans Paris, au contraire, on les soutenait en ce moment avec chaleur ; *Gaston* avait changé d'avis, il venait de se déclarer pour M. le Prince ; il levait une Armée ; mais il proposait des moïens criminels et mal conçus pour la faire subsister, et le Parlement s'y opposa. Les Comtes *de Fiesque* et *de Jaucourt* saisirent ce moment, et vinrent à bout de lui faire signer un Traité d'Union avec M. le Prince. Le Duc *de Nemours* se met en campagne avec les Troupes de Stenai et quelques Régimens Espagnols. Mais, le desir de voir à Paris la Duchesse *de Châtillon*, lui fit man-

quer tout le succès que le Parti devait attendre de lui. Le Duc *de Rohan-Chabot*, Gouverneur d'Anjou, qui devait de la reconnaissance à M. le Prince, se déclare en sa faveur. La Cour fait le siége d'Angers et s'en empare; Orléans ferme ses portes aux deux Partis; *Mademoiselle*, fille de *Gaston*, trouve le moïen d'y entrer et de faire déclarer cette Ville contre le Roi. Combat de Gergeau où le Duc *de Beaufort* et le brave *Sirot* sont battus par le Vicomte *de Turenne*, général de l'Armée du Roi. Division entre le Duc *de Némours* et le Duc *de Beaufort*, son collègue; elle détermine M. le Prince à quitter la Guïenne, et à venir prendre lui-même le commandement des Troupes qui leur étaient confiées. Il laisse à son frère le soin de ses affaires en Guïenne, après lui avoir prescrit la conduite qu'il doit tenir, et part d'Agen à midi, suivi seulement du Duc *de la Rochefoucaud*, de trois ou quatre Seigneurs de son Parti, et d'un seul Valet-de-Chambre, s'abandonnant ainsi à sa fortune et à son courage. Dans sa route, deux ou trois Gentilshommes très-déterminés se joignent à lui; sa Troupe était en tout de dix personnes, et le Prince était habillé en courrier, sous le nom de *Molteville*. Après avoir surmonté toutes les

difficultés qu'il eut à vaincre pour éviter d'être reconnu, pour trouver des chevaux, enfin pour échapper à tous ces partis de l'Armée Roïale qui le cherchaient, il rejoint son Armée aux environs de Lorris. Il était temps qu'il y parût, la division, le désordre et le découragement étaient à leur comble dans ses Troupes; mais la présence d'un grand homme suffit pour réunir, encourager, et tout réparer dans un instant. M. le Prince fut reçu par l'Armée avec l'enthousiasme de l'amour et de la vénération; il savait jouir de ces momens, mais il n'oubliait jamais d'en profiter. Il marche à Montargis et s'en empare, ainsi que de Château-Gaillard; il apprend que les Troupes du Roi sont dispersées dans des cantonnemens; il fond avec sa Cavalerie sur ceux du Maréchal *d'Hocquincourt* à Bleneau, s'empare de son Artillerie, de ses Bagages, et le fait poursuivre jusqu'aux portes d'Auxerre. Il rejoint son Armée, pour se porter sur Briare où était M. *de Turenne.* Si M. le Prince avait eu le même succès de ce côté, comme il pouvait s'en flatter, c'en était fait, il était maître de la personne du Roi, de la Cour et de tout le Roïaume; mais les talens de *Turenne* et la fortune de *Mazarin* firent échouer cette

entreprise, la mieux conçue de toute cette guerre, et enlevèrent à M. le Prince le criminel et dangereux honneur d'avoir soumis son Maître.

Les Partisans qu'il avait à Paris le pressaient d'y venir pour en imposer au Parlement, contenir le Cardinal *de Retz* et fixer le Duc *d'Orléans*. M. le Prince ne sentit pas assez à quoi il s'exposait en laissant devant *Turenne* un autre que *Condé*. Il se laisse entraîner aux instances qu'on lui faisait, et prend la route de Paris. *Gaston* vient au-devant de lui à Juvigny avec l'aménité sur le front, l'amitié sur les lèvres, mais avec l'inquiétude dans l'esprit et la jalousie dans le cœur; enfin, malgré les intrigues du Cardinal *de Retz*, M. le Prince entre dans Paris le 11 Avril.

Dès le lendemain, malgré sa proscription, et ne se rappelant que celle de *Mazarin*, il va prendre sa place au Parlement. *Bailleul* qui présidait en l'absence de *Molé*, s'afflige hautement de cette démarche, mais il fut désavoué tout d'une voix. M. le Prince se justifie avec autant de force que d'éloquence, et l'ordre que le Parlement reçoit de la Cour d'annuller tout ce qui a été fait contre *Mazarin*, ramène tous les esprits en faveur du Prince. Cepen-

dant, les intrigues de la *Fronde*, conduite par le Cardinal *de Retz*, parviennent à lui faire essuïer quelques dégoûts à la Chambre-des-Comptes, à la Cour-des-Aides et parmi le Peuple. Il sentit tout l'embarras de sa situation, et en effet, il était également dangereux pour lui, vu l'incertitude des esprits, de retourner à son Armée, ou de rester à Paris, de continuer ses négociations avec les Espagnols, ou d'en ouvrir avec la Cour : et tel est le sort d'un Chef de Parti; dès qu'une fois il s'est écarté de sa route du devoir, tous les chemins qu'il suit ne peuvent que l'égarer.

Les Députés des Cours souveraines et des Communautés s'assemblent à l'Hôtel-de-Ville; *Gaston* porte la parole avec la dignité convenable, et M. le Prince promit de joindre ses Troupes à celles du Roi, dès que *Mazarin* aurait rempli le vœu de la Nation en quittant le Roïaume. On arrêta des remontrances au Roi : pendant ce temps, *Tavannes* s'empare d'Etampes; M. *de Turenne* vient camper à Chartres, la Cour s'établit à Saint-Germain-en-Laye; on négocie pour la paix, elle échoue par l'infidélité de Chavigny, l'un des négociateurs des Princes; on en renoue une autre, M. le Prince fait les demandes les plus fortes,

on est sur le point de les lui accorder; le Duc *de Bouillon* y met des empêchemens. La négociation traîne en longueur; on agit auprès du Duc *d'Orléans*, enfin elle est encore rompue. De son côté, le Cardinal *de Retz* redouble d'intrigues, il répand les écrits les plus satiriques et les plus injurieux contre le Prince; celui-ci les lit et les méprise. Un Gentilhomme vient à Paris pour assassiner le Cardinal *de Retz*. M. le Prince le sait, le fait venir et lui ordonne de sortir de Paris sous douze heures, sous peine d'être pendu. On lui offre d'arrêter le Cardinal dans un moment où il est sans défense, il le refuse; on entame une nouvelle négociation, aussi peu fructueuse que les précédentes. Celle dont la Duchesse *de Châtillon* voulut se charger n'eut pas plus de succès que les autres, quoique M. le Prince, plus épris de ses charmes que jamais, lui eût donné des pouvoirs sans réserve, et peut-être plus étendus qu'il ne devait; mais on sait que l'amour est le faible des grands-hommes.

Mademoiselle, en revenant d'Orléans, qu'elle avait conservé au Parti des Princes, passe à leur Armée, elle y est reçue avec toutes les recherches de la galanterie française, et tous les témoignages de l'estime due à son

courage. Il est à remarquer qu'à cette occasion, on décerna à mesdames *de Fiesque* et *de Fontenac*, qui l'avaient accompagné dans cette expédition, un honneur dont je crois que les Histoires anciennes et modernes n'offrent aucun exemple; on les reçut *Maréchales-de-Camp* à la tête de l'Armée.

M. *de Turenne* saisit le moment où l'on fêtait *Mademoiselle* à l'Armée des Princes, pour battre, aux portes d'Orléans, un Corps considérable de cette Armée; une faute du Maréchal *d'Hocquincourt*, qui s'était trop éloigné *de Turenne*, aurait pu fournir à *Tavannes* l'occasion, qui n'eût point échappée au coup-d'œil de M. le Prince, de réparer ce désastre, mais il ne le saisit pas; *Mazarin* voulut faire surprendre Saint-Cloud; M. le Prince y marcha de suite avec peu d'Infanterie, 300 chevaux, et environ 10,000 Bourgeois; mais à peine est-il parvenu jusqu'au bois de Boulogne, qu'il apprend que les Roïalistes se sont retirés; alors voulant profiter de l'enthousiasme qu'il inspire à cette multitude, il croit pouvoir s'en servir pour s'emparer de Saint-Denis; mais elle l'abandonne au premier coup de fusil, et il reste lui septième sur le bord du fossé. Son exemple et sa fermeté lui ramènent une partie de

ces fuiards, et il entre en vainqueur dans la Ville, en forçant la garnison qui s'était retirée dans l'Abbaie. Cette Conquête ne resta pas long-temps à M. le Prince; Saint-Denis fut attaqué et repris, quelques jours après, par les Roïalistes, les Parisiens n'aiant jamais pu se déterminer à faire une seconde tentative pour secourir cette Ville. De son côté, M. *de Turenne* forme le siége d'Etampes, où l'Armée des Princes était renfermée.

Le Duc *de Lorraine* CHARLES *IV*, ce Prince qui possédait tous les talens et tous les vices d'un Guerrier et d'un Politique, est appelé en France par *Mazarin ;* la Cour se rend à Melun; *Tavannes* se défend avec vigueur dans Etampes; les munitions commençaient à lui manquer; M. le Prince trouve le moïen de faire entrer dans la Place un Convoi commandé par le Comte *d'Escars*. *Turenne* fait venir le Roi au Camp, espérant que sa présence influerait sur la défense des Rebelles. *Tavannes* trouve le moïen de ne pas paraître instruit de l'arrivée du Roi à Melun; le Duc *de Lorraine* trompe le Cardinal, et se déclare pour les Princes; ils vont au-devant de lui jusqu'au Bourget, avec tout ce qu'il y avait de Gens de qualité dans Paris, et l'amènent dans la Capitale.

Le Duc *d'Orléans* voulait l'introduire au Parlement, mais cette Compagnie ne voulut jamais consentir à une semblable nouveauté. Le Duc *de Lorraine*, sans doute, pour se prévaloir du service qu'il avait l'air de rendre au Parti, voulut disputer le pas à M. le Prince, qui se garda bien de le lui céder. L'or de *Mazarin* détermine ce Duc à quitter le Parti des Princes, et cependant il y met la condition que le siége d'Etampes sera levé. A peine est-il bien avec la Cour, qu'il renoue une négociation avec les Princes, et dès qu'il est d'accord avec eux, la crainte de voir détruire son Armée, par *Turenne*, qui le serrait de près, le décide à s'accommoder avec la Cour. Le cri public, ce Juge inflexible des Grands, se fit entendre avec la plus grande force contre un Prince qui se jouait ainsi des engagemens les plus sacrés. Alors, *Christine*, Reine de Suède, offre sa Médiation aux deux Partis ; les Princes l'acceptent avec joie, la Cour la refuse avec dédain.

La disette se faisait sentir dans Paris, le Peuple murmurait contre le Parlement, et l'appelait *Mazarin* ; mais cette Compagnie ne se rendit à ses desirs que sur un objet peu important au bien public : il permit par un Arrêt

qu'on descendît la Châsse de Sainte-Géneviève; le Peuple courut en foule à cette dévotion, et M. le Prince crut devoir se prêter à cette superstition; il fut le premier à donner toutes les marques extérieures de la foi la plus fervente et de la dévotion la plus miraculeuse: et cette conduite le fit combler de bénédictions. Je ne répéterai point ce que j'ai dit plus haut à ce sujet; tout ce qu'on peut dire pour justifier M. le Prince, dans cette occasion, c'est que sa position exigeait qu'il ne négligeât aucun moïen pour captiver les esprits; mais il n'a peut-être jamais mieux senti que dans ce moment, combien le rôle d'un Rebelle qui a besoin de tout le monde, est au dessous d'un génie vaste et lumineux qui se suffit à lui-même.

Mademoiselle lève des Troupes en faveur du Parti des Princes; le Peuple demande la Paix, les Princes chargent le Parlement de leurs intérêts; il négocie, en conséquence, mais sans succès. La Duchesse *de Châtillon* n'est pas plus heureuse; la Reine dégarnit les frontières pour mieux accabler M. le Prince. Elle forme une seconde Armée sous les ordres du Maréchal *de la Ferté*; celle de M. le Prince était à Saint-Cloud. Se voïant hors d'état de résister, dans cette position, aux deux Armées

de la Cour, dont l'une devait l'attaquer, et l'autre lui couper toute retraite, il se décide à tâcher de gagner Charenton, dont la position lui parut plus tenable. Ne pouvant traverser Paris, dont les esprits n'étaient pas, en ce moment, disposés en sa faveur, il se détermine à filer le long des Faubourgs; mais *Turenne* le suit de près, et entame son arrière-garde. M. le Prince monte sur la hauteur de Montmartre, pour reconnaître les Ennemis; il voit qu'il n'a pas le temps de gagner *Charenton* sans combattre, il prend son Parti, s'arrête à Picpus, et se décide à défendre le Faubourg Saint-Antoine. Il avait en tête deux Armées aguerries, bien conduites et combattant sous les yeux de leur Roi; sur ses derrières, il avait, pour toute retraite, une Ville qui lui fermait ses portes; telle était la position de M. le Prince. Jamais Guerrier ne s'est trouvé dans une situation plus critique.

Turenne voïant son Ennemi se préparer au combat, presse sa marche pour l'attaquer avant qu'il ait pu disposer ses Troupes dans les endroits les plus avantageux à défendre, et pour mieux couvrir d'autres mouvemens, il engage le combat avec son avant-garde. Mais le Prince à qui rien n'échappait, voïant qu'il

allait être battu avant d'être en état de se défendre, se décide à le prévenir en attaquant lui-même. Il se poste en avant avec les Volontaires, fait une charge vigoureuse, repousse cette avant-garde, jusqu'au Corps de l'Armée Roiale, et, par cette attaque imprévue, fait perdre du temps à *Turenne*, et donne à ses Troupes celui de s'arranger dans les postes qu'il leur avait assignés. Mais les Ennemis avaient formé plusieurs attaques; après avoir enfoncé les Régimens de Languedoc, de Valois et de Langeron, ils avaient pénétré jusqu'à la Halle du Faubourg. M. le Prince apprenant cette nouvelle, revient à toute bride avec ses Volontaires, se met à la tête des Régimens de Condé et d'Enghien cavalerie, et, malgré le feu des batteries, qui enfilaient les rues du Faubourg, il fond sur les Ennemis, fait un carnage affreux des Régimens des Gardes, de Marine et de Turenne, pousse jusque dans la plaine les Gendarmes et les Chevaux-Légers de la Garde, prend dix-sept Officiers, et cinq Drapeaux, rétablit ses Troupes dans leurs postes, et vole à d'autres dangers.

Du côté de la Barrière du Trône, les Suisses attaquaient vivement les Régimens de Condé, de Bourgogne et de Pellerin infanterie. Le

combat était opiniâtre, mais ne se décidait pas. La Maison du Roi fait une seconde charge à la droite du Faubourg, défendu par *Tavannes*; elle est vivement repoussée. *Turenne* se décide à porter ses plus grands efforts sur la Barricade qui défendait l'Avenue de Charenton; le Régiment de Navailles l'attaque avec tant d'impétuosité qu'il l'emporte. *Tavannes*, forcé de céder, se fait joindre par Condé infanterie, et, par les ordres de son Général, attaque sur-le-champ le poste qu'il venait de perdre. M. le Prince cherche en même temps à faire passer les maisons, pour tirer sur le flanc des Ennemis, place avantageusement quelques pièces de canon, se met à la tête du Régiment de Bourgogne et de cette Noblesse redoutable qui ne le quittait jamais dans les combats; il fait alors une charge si vigoureuse, qu'il emporte la Barricade. Cette attaque fut la plus meurtrière de cette sanglante journée; *Némours*, *la Rochefoucauld*, *Melun*, *Jarsay*, *Guitaut*, presque tous les Amis de M. le Prince y furent dangereusement blessés. Pour comble de malheurs, le nombre de ses ennemis qui se renforçaient à tout moment, et les efforts redoublés du Régiment de Picardie, ne lui permirent pas de garder ce poste important, qui coûtait

si cher à son cœur, à sa cause et à la Nation en général.

Au moment où il se retirait, on vient lui dire que le Duc *de Beaufort*, sorti de Paris pour venir à son secours, avait eu son cheval tué, qu'il allait être pris. *Condé* retourne sans hésiter, fait une seconde charge, dégage le Duc, et sous le feu des Ennemis, fait faire avec des chariots, une seconde Barricade à cent pas de celle dont il avait été repoussé ; mais les Ennemis pénétraient par d'autres côtés. *Turenne*, en homme de guerre, avait fait filer des Troupes entre la Ville et le Faubourg pour envelopper M. le Prince, et *Mazarin* jouissait déjà dans son cœur des horribles vengeances qu'il se promettait d'exercer. Tout en effet fondait ses espérances, et son redoutable Ennemi, malgré tous les efforts de son courage, allait succomber au milieu de sa gloire, si la présence d'esprit, le zèle et l'activité de Mademoiselle *de Montpensier* ne l'eussent emporté dans Paris sur le Parti de la Cour.

Cette Princesse, après avoir fléchi *Gaston*, le Maréchal *de l'Hôpital*, le Corps-de-Ville, le Peuple, par la vivacité de sa douleur, la vérité de son éloquence, l'abondance de ses

larmes et la force de ses raisons, vole à la porte Saint-Antoine, la fait ouvrir aux Troupes de M. le Prince. Ce service important lui paraît encore trop peu pour l'admiration qu'il lui acquit; elle monte sur la Bastille, et se servant de cette autorité dont les ames élevées savent toujours s'emparer dans les grandes occasions, elle force le Gouverneur, et par ses ordres et par son exemple, à tirer le canon sur les Troupes du Roi. *Turenne* s'arrête, *Mazarin* pâlit, et l'audacieuse intrépidité d'une femme sauve, en un instant, un Héros et son Armée.

L'entrée de M. le Prince dans Paris parut plutôt un triomphe qu'une entrée; un Peuple immense, enthousiasmé de sa valeur, se précipite sur son passage, l'air retentit des applaudissemens, des acclamations, et le cortège de la gloire environne ce Héros dans ses malheurs comme dans ses succès. Mais que son ame était loin de pouvoir s'occuper de tant d'hommages! Dès qu'il aperçoit *Mademoiselle*, à qui il devait son salut, il accourt à elle tout couvert de sang et de poussière, ses cheveux épars, ses armes brisées, ses habits percés de coups. Dans ce désordre d'un Héros dont la fortune a trahi les efforts plus qu'humains, et trop

profondément affecté pour s'occuper, en ce moment, de sa reconnaissance, de sa cause, ni de sa situation, il s'écrie en versant un torrent de larmes : *Ah! Mademoiselle, j'ai perdu tous mes Amis !* Sensibilité précieuse, honneur de l'humanité, qu'il est consolant pour elle de vous voir l'emporter dans l'ame d'un Héros sur les plus grands intérêts, et sur le souvenir des momens les plus affreux !

Dès que M. le Prince eut mis son Armée en sûreté, et qu'il eut satisfait son cœur en rendant les soins les plus touchans à ses braves et malheureux Amis, il s'empressa de mettre à profit la disposition favorable, mais toujours passagère du peuple à son égard. Son projet était formé d'enlever le Cardinal *de Retz* et de le chasser de la Ville ; de faire déposer le Maréchal *de l'Hôpital*, le Prévôt des Marchands, et tous les Gens en place qui n'étaient pas pour lui, pour y substituer ses Créatures. Un coup d'autorité de cette espèce lui paraissait le seul moïen de déterminer la Cour à un Traité convenable ; car on ne saurait trop le répéter, à la gloire de M. le Prince, il ne cessait de penser à la paix, il la desirait vivement, même au milieu de ses succès ; mais il croïait son honneur engagé à se mettre en état de n'écouter

que des propositions qui pussent décider la sûreté de ses Amis et l'éclat de sa gloire.

Tout était prêt pour l'exécution de son projet, ses émissaires avaient travaillé le Peuple avec succès, et devaient diriger ses mouvemens. Un bouquet de paille, signal du Parti des Princes, était arboré sur tous les chapeaux; l'air retentissait de ce cri si connu : *Vivent les Princes ! point de Mazarin.* Mais le Duc *d'Orléans* et M. le Prince étaient à peine sortis de l'Hôtel-de-Ville, où ils avaient été pour disposer les esprits en leur faveur, que tout-à-coup la scène change. Les têtes s'échauffent, la foule s'augmente, le Peuple perd son objet; les brigands s'emparent de cette multitude, ou pour mieux dire, tout devient brigands. En moins de deux heures, le quartier de la Grève devient le théâtre du meurtre et du pillage, sans distinction de Parti. L'on n'entend plus que des cris, des gémissemens; l'Hôtel-de-Ville est en feu; les poignards levés cherchent M. le Prince; on ne voit par-tout qu'épouvante, désordre et confusion. *Condé* veut aller appaiser le tumulte, ses Amis l'en empêchent, bien sûrs qu'il n'était élevé que par ses Ennemis. L'intrépide Princesse, à qui le Parti de M. le Prince devait son salut, se charge de cette

commission dangereuse ; mais, à son arrivée, tout était dissipé ; l'on ne voïait plus dans les rues que les traces sanglantes ou désastreuses de la fureur des monstres, instrumens de tant d'horreurs. On ne peut pas douter que le Cardinal *de Retz*, ce coupable et vil Prélat ne fût l'auteur de tant d'excès, mais il eut encore l'adresse ou plutôt l'infamie de rejeter sur M. le Prince toute l'indignation qu'ils inspirèrent dans Paris. Dans ce moment, ce ressort si puissant dont il avait tout obtenu, l'amour et l'admiration du Peuple, se relâcha dans tous les cœurs, et la crainte seule décida l'Assemblée du Corps Municipal à déposer tous ceux qui déplaisaient à M. le Prince, et à leur substituer ses Créatures.

LA Reine effraïée du succès de la Bataille de Saint-Antoine, consent enfin à éloigner le Cardinal *Mazarin*, et demande à traiter des autres conditions. Les Princes, dont les événemens passés autorisaient la méfiance, répondent qu'ils iront présenter leurs hommages au Roi dès que *Mazarin* sera sorti du Roïaume. Cette réponse déplut à la Reine, et rompit, pour le moment, toute négociation.

GASTON se fait déclarer, par le Parlement,

Lieutenant-Général du Roïaume, et se compose un Conseil très-étendu. La Cour casse l'Arrêt, et veut transférer le Parlement à Pontoise; quelques-uns de ses Membres obéissent. La plus grande partie reste à Paris, et la division de ce Tribunal en forme deux qui se regardaient chacun comme le Parlement. La Reine fait déclarer que ceux qui ont des rentes ou des gages à recevoir du Roi, ne seront païés qu'à l'endroit où il choisirait sa demeure. L'intérêt, ce maître du monde, rendit ce moïen plus utile aux projets de la Cour, que des Armées et des Victoires. Les Habitans de Paris en sortirent en foule, et la *Fronde* perdit beaucoup de ses Partisans. Le nombre en fut encore diminué par le titre fastueux que le Duc *d'Orléans* s'était fait donner, titre qui révolta les esprits et ne lui soumit personne.

On donne aux Princes le conseil de s'emparer publiquement du Pouvoir Souverain; ils le rejettent avec horreur. Les Ducs *de Beaufort* et *de Némours* se battent pour la préséance au Conseil, et le dernier en est la victime. Le Comte *de Rieux*, de la Maison de Lorraine et le Prince *de Tarente*, de la Maison de la Tremoille, ont une semblable dispute. M. le Prince veut prendre un tempérament

pour les accorder : *Rieux* s'en offense, et s'oublie au point de faire un geste menaçant à M. le Prince qui lui donne un soufflet. *Rieux* met l'épée à la main contre le Prince qui n'en avait pas dans ce moment, les Spectateurs l'entraînent hors de la Chambre, et cette affaire pensa devenir très-sérieuse. L'Avocat-Général *Talon*, consulté sur cet événement, répondit que, vu l'insulte faite au Sang Roïal, il ne pourrait s'empêcher de conclure à la mort contre le Comte *de Rieux*. M. le Prince arrêta la procédure, et fit bien ; mais il eût encore mieux fait de faire arrêter et punir le Comte *de Rieux* et de ne pas lui donner de soufflet ; mais il se sentait toujours Gentilhomme, avant de se rappeler qu'il était Prince ou Général.

Le Cardinal *Mazarin* fut enfin éloigné par la Reine. Cette démarche cause une défection presque générale dans le Parti des Princes. Ils demandent à négocier, la Reine leur répond qu'il n'est plus question que de se soumettre.

Condé n'avait plus que deux Partis à choisir, celui de mettre bas les armes, ou de se jeter encore dans les bras de l'Espagne. Tout ce qu'il avait éprouvé de la Cour, la crainte de livrer ses Amis à la vengeance de la

Reine, son malheur, sa destinée lui firent préférer ce dernier parti. *Fuensaldagne*, par ordre de l'Archiduc, mène toutes ses Troupes des Païs-Bas au secours de M. le Prince, et le Duc *de Lorraine* entre en Champagne. La Cour en fut consternée; mais *Mazarin* qui gouvernait le Roïaume, de loin comme de près, trouva le moïen d'arrêter les Espagnols en faisant tomber dans les mains *de Fuensaldagne* une lettre de la Reine au Duc *de Lorraine*, par laquelle elle lui mandait qu'elle allait s'accommoder avec M. le Prince, et qu'elle l'enverrait aussitôt contre les Espagnols. La terreur que son nom seul inspirait aux Ennemis de l'Etat, servit la France contre lui-même, et *Fuensaldagne* se retire aussitôt.

M. le Prince et le Duc *de Lorraine* réunissent leurs Troupes à Ablons, malgré les obstacles que *Turenne* tâche d'y apporter; ils marchent à lui. *Turenne* se trouve bloqué dans son camp de Villeneuve-Saint-Georges; mais la négligence ou l'infidélité du Duc *de Lorraine* tirèrent l'Armée Roïale et la Reine d'embarras: du 4 au 5 Octobre, *Turenne* trouva le moïen de décamper sans être inquiété dans sa retraite. Le Peuple de Paris desirait le retour du Roi dans sa Capitale. L'état fâcheux des

affaires de M. le Prince, la mauvaise disposition des esprits, l'excès du travail, de l'inquiétude, de l'agitation et des chagrins avaient altéré sa santé; mais la Cour ne l'en trouvait pas moins redoutable, et la Reine n'osait pas rentrer à Paris qu'il n'en fût sorti.

On entame de nouvelles négociations; mais le premier article qu'on exige, est que le Prince consente au retour de *Mazarin*. La faiblesse de son Corps et celle de son Parti ne purent l'y faire consentir; il quitta Paris, et prit la route de Champagne. Les Espagnols venaient de lui donner une grande marque de considération en relâchant, à sa prière, le Duc *de Guise* dont ils avaient refusé la liberté aux Puissances de l'Europe. Indépendamment du bonheur d'obliger, M. le Prince avait cru s'attacher un Partisan illustre; mais la reconnaissance est un sentiment qui gêne le commun des hommes, et sur-tout des Grands, et qu'ils n'affichent guère qu'autant qu'ils se flattent d'obtenir de nouveaux bienfaits.

La situation de M. le Prince ne permettait pas d'en espérer de lui, et le Duc *de Guise* ne s'attacha point à son Libérateur. Loin de s'acquérir des Partisans, ce Prince en perdait

tous les jours; il ne lui restait que ses amis, ils suffisaient à son cœur, mais non pas à sa position. Cependant la fortune ne semblait pas encore lui refuser tout secours. Il s'était déjà rendu maître de Château-Porcien, de Rhetel, de Mouzon, de la Ville de Sainte-Menehould; il en assiégeait le Château lorsqu'il reçut un Gentilhomme de M. le Duc *d'Orléans*, qui venait lui redemander ses Troupes. Elles ne voulurent se séparer de lui qu'après la fin du siége, et ne le quittèrent qu'après lui avoir donné ces marques d'attachement et de vénération qui partent du cœur, seuls avantages, peut-être, que la naissance et la faveur n'ont encore pu s'approprier, aux dépens du mérite, qui seul doit les obtenir.

La Cour était rentrée dans Paris, la Reine envoie, au Parlement, une Déclaration par laquelle elle traite M. le Prince en criminel de Lèze-Majesté. Cette Compagnie devenue soumise par l'éloignement de *Mazarin*, l'enregistre sans opposition. Pendant ce temps, *Fuensaldagne* remettait au Prince la Patente de Généralissime des Armées d'Espagne, faisait avec lui le Traité qui paraissait le plus avantageux à ses intérêts, et lui ôtait en même temps, les moïens d'avoir des succès décisifs, en portant

ses Troupes dans les Païs-Bas. Le Duc *de Lorraine* se conduisait avec la moindre bonne volonté, quoique M. le Prince ne s'occupât qu'à le remettre en possession de ses Etats. Ligny, Bar-le-Duc, Void, Commercy lui étaient déjà soumis. Il tenta d'enlever *Mazarin* à Bouillon; mais l'entreprise n'eut pas de succès. Le Prince de *Tarente* conduisait à M. le Prince 5 à 6,000 hommes qu'il avait levés à ses dépens dans le Païs de Liége, et reçut de lui le commandement en Chef de ses Troupes. *Tavannes* qui, jusqu'alors, avait jouit de cette marque de confiance de la part du Prince, quitta son service et se retira, mais en lui promettant de ne jamais servir contre lui, parole qu'il lui tint exactement.

Les Ennemis de M. le Prince ont regardé ce trait comme une ingratitude de sa part; on l'en eût peut-être accusé de même, s'il n'eût pas reconnu de la manière la plus marquée le service que lui rendait alors le Prince de *Tarente*. *Condé* se trouvait dans la situation la plus embarrassante pour une belle ame, et peut-être *Tavannes* se serait-il fait plus d'honneur s'il eût forcé M. le Prince à devoir tout à l'amitié, en exigeant de lui de tout accorder à la seule reconnaissance.

CONDÉ marche au secours de Bar-le-Duc assiégée par les Troupes du Roi ; mais l'indiscipline de ses troupes le force à se retirer à Clermont d'où il était parti, et à laisser prendre cette Place, dont la conquête entraîne celle du Barrois et d'une partie de la Champagne. Ces malheurs obligent le Prince de se retirer à Stenai : il apprit, presqu'en même-temps, la disgrace du Cardinal *de Retz*, et le triomphe de *Mazarin*, qui venait de rentrer dans Paris aux acclamations du Peuple. Français, nation sensible et légère, qu'il serait flatteur de vous plaire ! de quel prix serait l'expression de vos sentimens, si votre inconstance ne les prodiguait pas quelquefois jusqu'au point de les avilir !

LES succès du Cardinal ne décourageaient point M. le Prince ; il écrivit de Stenai la lettre la plus pressante à D. Louis *de Haro*, premier Ministre d'Espagne, pour solliciter ces secours toujours promis et jamais effectués. Quelques succès remportés en Guïenne, lui faisaient espérer que son parti pourrait se relever dans cette Province ; mais il fut bientôt anéanti par la mauvaise conduite de son frère qui, trop occupé de dissentions particulières, négligeait de profiter du mécontentement du

Comte *d'Harcourt*, et de l'état d'abandon où sa retraite en Alsace laissa l'Armée qu'il commandait.

1653. M. le Prince crut alors que la situation fâcheuse de ses affaires exigeait qu'il se rendît, en personne, à Bruxelles pour y solliciter le secours des Espagnols ; il se détermina donc à ce voïage, quoiqu'il fût déjà fort incommodé. Au commencement de Mars, il partit de Stenai ; mais la gravelle et la fièvre quarte le forcèrent de s'arrêter à Namur. Ce fut là qu'on lui fit, de la part de l'Archiduc, cette proposition de lui céder le pas, devenue si fameuse par la réponse (1) pleine de noblesse et de raison, que M. le Prince n'hésita point d'y faire. Quelle différence entre la conduite de ces deux Princes ! L'un ne s'occupe que de la basse envie de profiter des malheurs d'un illustre Fugitif, pour chercher à s'arroger une préséance que 800 ans de possession assuraient au Prince Français, et que, non-seulement la France, mais que l'Europe entière eût désavouée ; l'autre, au contraire, ne se dissimulant point que les secours de l'Archiduc étaient les seuls qui pussent relever son Parti, aime mieux sacrifier

(1) Voir à la fin de l'ouvrage.

les intérêts de sa personne que ceux de son Etat, dont il est comptable à son Souverain, tout injuste qu'il puisse être à son égard, et à sa Patrie, quelqu'ingrate qu'elle fût envers lui. L'Archiduc, à la tête d'une Armée, et commandant dans tout le païs, négocie la plus injuste et la plus ridicule des prétentions : M. le Prince, accablé de malheurs et de souffrances, n'aïant d'autre soutien que son existence et la considération qui lui était due, dicte sa volonté plutôt que sa réponse, donne vingt-quatre heures à l'Archiduc pour se décider, en le menaçant de sortir de ses Etats, et tout s'arrange comme il le desire. Quel courage et quelle grandeur ! Vaincre dans les combats ce même Archiduc, n'avait été que d'un Héros; mais lui résister dans cette circonstance, est du plus grand des hommes, et du Prince le plus digne de l'être.

M. le Prince poursuivit sa route, et se rendit à Bruxelles, où il fut reçu avec respect, et considéré avec admiration. Il avait des envoïés dans la plupart des Cours de l'Europe, où ils étaient traités comme ceux des Electeurs et des Princes Souverains qui ne sont pas Rois ; ses Troupes étaient païées par les Espagnols, sur ses simples certificats.

L'Armée Française, commandée par *Turenne*, pénétrait en Champagne, et M. le Prince, contraint par la lenteur des préparatifs de l'Espagne, ne put entrer en Picardie qu'au mois de Juillet, avec une Armée de 27,000 combattans de différentes Nations. Il arrive à Fousomme; il eût pénétré, suivant son projet jusqu'à Paris, si la jalousie, l'ignorance et la mauvaise foi n'eussent pas toujours contrarié ses desseins; il était forcé de les concerter avec *Fuensaldagne*, homme trop ordinaire, pour sentir la supériorité des talens de M. le Prince, trop fier pour se laisser conduire, trop lent pour se convaincre de l'importance d'agir avec célérité, et trop timide pour se prêter à ces projets hardis, qui semblent hâter la marche du temps, et qu'il n'appartient qu'au génie de concevoir et d'exécuter.

Il est difficile de se représenter tout ce que M. le Prince eut à souffrir dans cette campagne des hauteurs de l'Archiduc, auquel il ne céda jamais, et des obstacles que *Fuensaldagne* ne cessait d'apporter à tous ses projets. Ce perfide Allié, plus dangereux qu'un Ennemi, lui fit manquer plusieurs fois l'occasion de battre l'Armée Française, et la prise de Rocroi fut le seul succès que la mauvaise foi des Espagnols ne

put empêcher. La qualité de Généralissime, dont le Roi d'Espagne avait investi M. le Prince, semblerait donner à sa conduite un air de faiblesse. En effet, dira-t-on, dès qu'il commandait, il ne devait jamais céder; il devait, au contraire, punir quiconque n'obéissait pas. Mais tels sont les malheurs et l'aveuglement d'un Rebelle qui se livre aux Ennemis de son Païs; il renonce aux devoirs d'un sujet, pour s'imposer le joug d'un esclave.

Le Comte *de Boutteville*, si connu depuis sous le nom de Maréchal *de Luxembourg*, vient joindre M. le Prince dans les Païs-Bas, après avoir défendu, pour lui, la place de Bellegarde en Bourgogne pendant six semaines, contre le Duc *d'Epernon*, et lui en amène la Garnison, pour laquelle il avait obtenu la capitulation la plus glorieuse; M. le Prince l'embrasse et le fait Général de sa Cavalerie. Par la prise de cette Place, la Bourgogne était entièrement perdue pour lui, et la Guïenne allait lui manquer. La faiblesse du Prince *de Conti*, la galanterie de la Duchesse *de Longueville*; la dissention d'entre le Frère et la Sœur, la multiplicité des cabales, l'or de *Mazarin* qui, peut-être, dirigeait sourdement toutes ces causes, eurent bientôt soumis cette Province

au Roi, malgré les soins de Madame la Princesse, et l'active fidélité de *Marsin*, de *Lenet* et des autres Amis ou Serviteurs de M. le Prince. *Marsin* obtint cependant qu'il lui fût permis de mener dans les Païs-Bas le Duc *d'Enghien* et sa Mère; cette Princesse, dont les démarches, si utiles à son Epoux, avaient toujours été dictées par la tendresse la plus apparente et la fermeté la plus soutenue, avait perdu sa santé à force de fatigues et de chagrins; et quand elle sortit de Bordeaux, son crédit y était entièrement éclipsé par celui de la Duchesse *de Longueville*, dont les grâces, l'esprit et les conseils furent toujours aussi funestes à son illustre Frère, que la douce simplicité, le bon sens et les démarches prudentes de Madame la Princesse, lui avaient été utiles jusqu'alors. Il fut infiniment sensible au plaisir de revoir son Fils, mais elle fut bientôt troublée par la nouvelle qu'il reçut du Mariage du Prince *de Conti* avec une des Nièces du Cardinal *Mazarin*; le sang de Bourbon en gémit, la tendresse fraternelle en fut outragée, et l'Europe s'en indigna.

La Duchesse *de Longueville* vint se fixer à Moulins, où les conseils et les exemples de la Duchesse *de Montmorency*, sa Tante, la

détachèrent entièrement du Monde. Elle devint dévote, et le fut jusqu'à la fin de sa vie (1). Il ne restait plus à la Cour que la personne de M. le Prince à soumettre ; mais il connaissait trop *Mazarin* pour se livrer à ses promesses ; il prit la résolution d'attendre les événemens dans les Païs-Bas.

Son implacable Ennemi, voïant que ce Prince esquivait toujours les piéges qu'il lui tendait, et qu'il cachait sous les offres les plus brillantes, se détermine, pour mettre le comble à sa haine, comme à sa vengeance, à lui porter le coup le plus horrible. Je ne parle point de deux hommes qui furent arrêtés, jugés et exécutés dans les Païs-Bas, et que la voix publique accusa *Mazarin* d'avoir envoïés, pour attenter à la vie du Prince, parce qu'il ne résulta de l'instruction aucune preuve contre ce Ministre ; mais je veux parler de ce fameux Arrêt du Parlement, qui, à la

(1) Cette Princesse, dans la suite, obtint un jour de son Frère d'aller entendre prêcher le Père *Bourdaloue ;* le Prédicateur se fit attendre ; la Duchesse s'endormit. Dès qu'il parut, M. le Prince dit à la Duchesse, en la réveillant : Alerte, ma Sœur, alerte, voilà l'Ennemi ! (*Note de l'Auteur.*)

suite du Procès de M. le Prince, instruit dans toutes les formes, et même en présence du Roi, déclare ce grand-homme déchu du sang et du nom de Bourbon, qu'il avait tant honoré, le priva de ses biens, de ses honneurs, et de la vie dans la forme qui plairait au Roi; et déclara sa Postérité déchue du droit de succéder à la Couronne. (Disposition monstrueuse dont un Étranger seul avait pu concevoir le projet, sans en connaître l'absurdité.) Tous les Amis de M. le Prince furent également enveloppés dans sa proscription.

Mazarin ne négligeait aucun moïen de le soumettre et de l'accabler; il fit faire le siége de Stenai, qui se rendit pendant celui d'Arras, auquel M. le Prince décida les Espagnols, et dont ses talens eussent assuré le succès, si les obstacles éternels qu'il éprouvait de la part de *Fuensaldagne*, n'avaient pas fait échouer cette entreprise comme tant d'autres. Toutes les forces de la Cour étaient commandées par *Turenne; Hocquincourt* et *la Ferté* étaient en mouvement pour faire lever ce siége. M. le Prince informé de leur marche, et qui sentait, en homme de guerre, le désavantage prodigieux d'attendre l'Ennemi dans des lignes, avait proposé d'aller au-devant lui, et de lui

livrer Bataille dans les plaines de Picardie; mais *Fuensaldagne* s'y était opposé. Ce dernier sentit trop tard l'importance de l'avis de M. le Prince. Les trois Maréchaux avaient combiné leur marche de manière à fondre tous ensemble sur les Assiégeans, la nuit du 24 au 25 Août. La fortune qui semble ne s'être jamais déclarée qu'à regret contre M. le Prince, avait retardé la marche du Maréchal *d'Hocquincourt*, au point que les deux autres Maréchaux, après l'avoir attendu long-temps, se déterminèrent à commencer l'attaque sans lui, de peur de perdre l'avantage de la surprise. Le quartier de *Solis* et de *Fuensaldagne* furent emportés sur-le-champ. *Hocquincourt* arrivant enfin, chasse les Lorrains du leur. *Condé*, loin de songer encore à la retraite, répare le désordre, repousse vigoureusement les Français, et la Victoire était à lui, si les Espagnols s'étaient ralliés et l'avaient secouru; mais leur fuite honteuse le forçe à se retirer. Il opéra tranquillement sa retraite à travers une vaste plaine et sut en imposer à ses Ennemis par sa contenance et ses manoeuvres. Il arriva le soir à Cambrai, entouré des Prisonniers qu'il avait faits, et des drapeaux dont il s'était emparés ! Que de Vainqueurs ont été

bien moins grands dans leurs succès, que ce Prince dans ses défaites !

Turenne, après avoir pris le Quesnoy, porte le ravage dans le Hainaut. *Condé* rassemble des Troupes, vole au secours de cette Province, et le force à se retirer en Picardie. Le Maréchal *de la Ferté* s'empare de Clermont en Argonne.

La Reine *Christine*, Princesse plus fameuse par sa singularité que par ses vertus, après avoir abdiqué le trône de Suède, arrive à Bruxelles; malgré l'admiration qu'elle affectait pour le Prince, à l'instigation de l'Ambassadeur d'Espagne, elle fit difficulté de lui rendre les mêmes honneurs qu'elle ne refusoit pas à l'Archiduc. M. le Prince déclara qu'il ne la verrait point; cependant, cédant à la curiosité, il se mêla dans la foule pour voir cette femme extraordinaire; elle le reconnut, et courut à lui; M. le Prince s'enfuit et lui crie : ***Tout ou rien, Madame, tout ou rien.*** Il la vit cependant par la suite, mais après s'être bien assuré qu'il en recevrait les honneurs et les égards qu'elle lui devait.

1655. *Turenne* attaque Landrecies. *Condé* proposa des moïens certains de sauver cette place,

mais *Fuensaldagne* le contraignit à n'en prendre que d'insuffisans ; il ne lui permit que d'effraïer, par des détachemens, la Cour établie à la Fère, et qui s'en retira précipitamment; tandis que ce Prince, en y marchant avec toute l'Armée, comme il le voulait, aurait sauvé Landrecies, porté la terreur jusque dans la Capitale, et rétabli les affaires de son Parti. Ce projet manqué, l'Armée Espagnole fut réduite à la nécessité de se retirer derrière la Sambre et l'Escaut ; et celle du Roi se porta sur Bouchain. L'Archiduc se charge de défendre les bords de la rivière de Haisne, et les abandonne à l'approche de l'Armée Roïale. Il eût été défait complettement, si M. le Prince ne fût arrivé à son secours et ne se fût chargé de couvrir sa retraite. Il résista seul avec trente Maîtres, aux efforts de plusieurs Escadrons, commandés par *Castelnau*, et l'Arrière garde était en sûreté, quand *Turenne* arrive avec toute son Armée pour l'accabler. Ce Général se permit de mander à la Cour que M. le Prince avait fui honteusement devant lui; la lettre tombe dans les mains de ce dernier, qui en fut choqué très-vivement, et s'en plaignit à *Turenne* lui-même avec autant de fierté que d'amertume. Il eût été plus grand sans doute

de mépriser cette imputation. Eh ! quel était le Soldat ou le Français capable de soupçonner ce Prince d'une action honteuse, et d'avoir pu manquer de courage? L'Archiduc revient à Bruxelles, et laisse à M. le Prince, pour défendre le Païs, 6,000 chevaux avec lesquels il remporte plusieurs avantages.

Pendant que ce grand Prince avait à combattre à la fois la valeur des Troupes Françaises et les talens de *Turenne*, la mauvaise foi de *Fuensaldagne*, et l'impéritie de l'Archiduc, l'intrigue, le zèle, l'industrie et l'amour ne négligeaint rien pour le servir dans Paris. La Duchesse *de Châtillon* lui cherchait par-tout des Partisans. Le Maréchal *d'Hocquincourt* balançait dans son devoir, et l'or seul de *Mazarin* l'y retint. Le Ministre fit arrêter la Duchesse, et ne lui rendit sa liberté qu'après s'être assuré de la fidélité du Maréchal.

Les Lorrains veulent quitter l'Armée Espagnole, *Fuensaldagne* veut les faire passer au fil de l'épée ; M. le Prince s'oppose fortement à cette barbarie, et vient à bout de l'empêcher.

1656. L'Archiduc et *Fuensaldagne* sont enfin rappelés par *Philippe IV*. Don *Juan* d'Autriche et le Marquis *de Caracène* prennent leur place. On assure que le Roi d'Espagne proposa le

commandement général des Troupes et du Païs-Bas à M. le Prince; mais il aima mieux avoir encore à souffrir toutes les contrariétés qu'il prévoïait, que de prêter serment de fidélité à un autre Souverain que le Roi de France. Quel mêlange étonnant, dira-t-on, d'attachement à ses devoirs et de persévérance à s'en écarter? J'en conviens, mais ces hommes que leurs talens, leur fortune et leur naissance nous montrent au faîte des grandeurs, sont plus souvent que les autres le jouet des circonstances; et si le cœur de M. le Prince n'a pas toujours réglé sa conduite, au moins ses démarches n'ont-elles jamais corrompu son cœur.

Le changement des Généraux Espagnols paraissait devoir être favorable aux affaires de *Condé*; mais la conduite de Don *Juan* et de *Caracène*, détruisit bientôt ses espérances; la mauvaise foi continua de régner dans les Conseils, l'ineptie dans les projets, la lenteur dans les momens décisifs; et si M. le Prince obtint quelques succès, ce ne fut qu'en les arrachant, pour ainsi dire, à ses Alliés comme à ses Ennemis.

Turenne, après avoir manqué Tournai, dont M. le Prince avec 4,000 hommes, sut,

par une manœuvre savante, lui ravir sa conquête, se porte sur Valenciennes, et dans la nuit du 14 au 15 Juin, cette ville se trouva investie sur la rive droite de l'Escaut par l'Armée de *Turenne*, et sur la rive gauche, par celle du Maréchal *de la Ferté*, qui communiquait par des ponts avec son Collègue. *Condé* fait ouvrir les écluses de Bouchain, et inonde le Camp des Français : à force de travail, l'Ennemi parvient à détourner les eaux et à les rejeter sur la Ville. Don *Juan*, qui n'avait pas encore rassemblé ses Troupes jusqu'alors, joint M. le Prince ; ils s'approchent des Assiégeans et inquiettent également les deux Maréchaux, en les laissant dans l'incertitude sur le point où leur attaque allait se diriger ; mais comme les grands-hommes se devinent, *Turenne* pénétra le projet de M. le Prince, et fit proposer à son Collègue la moitié de son Armée ; celui-ci, se croïant assez fort pour résister, le refusa. La nuit du 9 au 10 Juillet, Don *Juan* et M. le Prince, en faisant faire une fausse attaque par *Marsin*, du côté de *Turenne*, fondent sur les lignes du Maréchal *de la Ferté*, les enfoncent, et malgré les efforts de sa Cavalerie, qu'il mène au secours de son Infanterie, malgré les prompts secours que *Turenne* lui fit passer en moins

d'une heure, M. le Prince fut vainqueur; Valenciennes fut secourue, et de toute l'Armée du Maréchal, il ne se sauva que 2,000 hommes, tout le reste fut tué, noïé ou pris ; du nombre de ces derniers furent le Maréchal *de la Ferté* lui-même, tous les Officiers-Généraux et plus de 400 Officiers. *Turenne*, averti du malheur de son Collègue, lève son Camp et se retire un peu en désordre sous le Quesnoy, où il ose attendre les vainqueurs. M. le Prince eût bien voulu l'attaquer dans sa retraite, et *Turenne* était perdu ; mais Don *Juan* s'y opposa : un avantage brillant suffit aux Généraux ordinaires, il ne convient qu'aux ames fortes de completter les succès. Cette faute de Don *Juan*, donne le temps à l'armée de *Turenne* de se rassurer, et celle qu'il fit après de ne pas l'attaquer dans son camp, acheva de sauver cette Armée, qui dut autant son salut à la timidité de Don *Juan*, qu'à l'audacieuse habileté de son Général.

Les Espagnols se décident à faire le siége de la Ville de Condé ; cette entreprise leur réussit ; *Turenne* passe l'Escaut, et se porte en Artois.

Don *Juan* et M. le Prince le suivent ; mais la lenteur et l'irrésolution du premier, font encore échapper la plus belle occasion de battre

l'Armée Française à la Bussière, et M. le Prince, en en démontrant le succès, ne put obtenir d'engager le combat. Don *Juan* préféra d'aller former le siége de Saint-Guillain; *Condé* couvrit sa marche par une de ces manoeuvres supérieures, à laquelle *Turenne* lui-même ne put refuser son admiration. Ce Général en fit une aussi digne de lui, pour venir assiéger la Capelle. Don *Juan* lève le siége de Saint-Guillain pour se porter au secours de cette dernière Place, et la laisse prendre, pour n'avoir pas suivi les conseils de M. le Prince, qui le pressait d'attaquer le Camp des Assiégeans, seul moïen de la sauver. Quatorze mille païsans attroupés dans les Païs-Bas, sont défaits par 4000 chevaux de l'Armée de M. le Prince, commandés par le Comte *de Boutteville*, et cet avantage procure à l'Armée du Prince des subsistances qui commençaient à lui manquer.

Le Duc *d'Orléans* abandonne M. le Prince et fait son accommodement avec la Cour. Charles II, détrôné par *Cromwel*, cherche une retraite dans les Pays-Bas; et *Condé* qui ne mesurait ni son estime ni son rang sur les caprices de la fortune, force les Espagnols, par son exemple à lui rendre les plus grands

respects. *Condé* parvient à décider Don *Juan* à faire, au mois de Mars, une seconde entreprise sur Saint-Guillain, elle fut couronnée par le succès ; mais les Espagnols se retirèrent aussitôt dans leurs quartiers jusqu'au mois de Juin, et renforcèrent toutes les garnisons de leurs places maritimes, aux dépens de celles de l'intérieur du Païs. Cette faute n'échappa point à *Turenne* ; il forma de suite le projet d'investir Cambrai qu'il savait dégarnie, et l'exécuta sur-le-champ. Cette ville eût infailliblement été perdue, sans l'infatigable activité de M. le Prince. Il apprend à Mons, en faisant la revue de sa Cavalerie, que les Français sont devant Cambrai ; il part avec 3000 chevaux, marche toute la nuit : il est égaré par ses guides ; cependant il arrive sur les lignes de *Turenne* instruit de sa marche, les attaque, se trouve engagé dans un combat corps à corps avec un Capitaine du Régiment de Clérambault, s'en débarrasse ; et pendant que le bruit attirait toute l'attention de l'Ennemi de ce côté, *Condé* se fait jour par un autre, et entre victorieux dans la Place, que *Turenne*, de ce moment, ne songea plus à réduire. La ville de Cambrai fit frapper, à cette occasion, une médaille en l'honneur de la VIERGE et de CONDÉ, monu-

ment singulier de superstition et de reconnaissance.

Le Maréchal *de la Ferté* assiége Montmédy, M. le Prince forme le projet de s'emparer de Calais. Deux heures de retard font échouer l'entreprise dont le soin était confié au Prince *de Ligne*, qui était parti de Gravelines, à cet effet, et dont les premiers succès furent arrêtés par le retour de la marée, qui l'obligea de se retirer. M. le Prince, dont les vues profondes et l'audace éclairée étaient indépendantes des succès et des revers, propose de passer la Somme et de pénétrer jusqu'à Paris. Le projet étonne Don *Juan*; il délibère au lieu de marcher, et *Turenne* a déjà paré le coup, en profitant du moment d'incertitude pour couvrir les principales Places du Roïaume. Montmédy se rend au Maréchal *de la Ferté*; *Turenne* se porte, par une marche forcée, sur Saint-Venant : son Artillerie était restée derrière. *Condé* presse Don *Juan* d'attaquer l'Armée Française dans ce moment; il s'y refuse. Un Convoi important, faiblement escorté, passe à portée des Espagnols; Don *Juan* dormait, personne ne l'éveille, et le convoi passe. Cependant, *Boutteville*, par les Conseils de M. le Prince, trouva le moïen de réparer, en quelque sorte, cet effet

incroïable de l'engourdissement ou de la mauvaise foi espagnole ; il se mit à la suite d'un autre Convoi, et parvint à s'en emparer. Le Duc *d'Yorck* ne put s'empêcher de témoigner à M. le Prince son étonnement de cette negligence inouie : *Ah ! vous ne connaissez pas les Espagnols*, lui répondit *Condé*, *pour voir des fautes à la guerre, c'est avec eux qu'il faut la faire.* Les Français assiégent et prennent Saint-Venant. Les Espagnols se portent sur Ardres, en ouvrent le siége dans les formes, tandis qu'ils auraient pu l'emporter d'emblée : ils le lèvent ensuite à l'approche de *Turenne*, et se retirent sous Dunkerque. L'Armée Roïale attaque et prend Mardick. M. le Prince tombe 1658.
malade : la France s'en alarme, l'Espagne s'inquiète, l'Europe s'en occupe ; mais bientôt le rétablissement de ce Prince le rendit à sa gloire et à ses malheurs.

PENDANT sa maladie, la Reine lui envoïa le Médecin *Guénaut* ; *Mazarin* lui-même se crut obligé de jouer la douleur, car la perversité des hommes n'est pas encore parvenue au point de dispenser l'Envie de rendre hommage à la vraie Grandeur. La convalescence de M. le Prince fut également célébrée par les Français et par leurs Ennemis, contraste frappant et

peut-être unique dans l'Histoire, qui, sans excuser les erreurs de ce Grand-Homme, répand sur elles presqu'autant d'éclat que sur ses vertus.

Mazarin fait des propositions à M. le Prince pour faire sa paix particulière. La Négociation, sur le point d'être terminée, eut le sort de tant d'autres, et fut rompue. La ville d'Hesdin se rangea du parti de M. le Prince ; la Picardie et la Normandie, par les soins du Maréchal *d'Hocquincourt*, sont prêtes à suivre le même exemple. Le Maréchal *d'Aumont* est défait et pris en voulant surprendre Ostende. *Cromwel* force la Cour de France à faire le siége de Dunkerque. *Turenne*, après avoir trompé Don *Juan* par des démonstrations sur Hesdin, arrive devant Dunkerque, et l'investit par terre, dans le même temps que la Flotte Anglaise en bloquait le Port. Le Roi se rend à l'Armée de *Turenne ;* Don *Juan*, qui ne s'attendait pas à l'entreprise des Français sur Dunkerque, avait répandu ses Troupes dans la Flandre et dans l'Artois, il se met promptement en marche à cette nouvelle, et arrive à Furnes le 12 Mai, mais sans Bagage et sans Artillerie. Les inconvéniens de la lenteur à la guerre, sont presque toujours remplacés par

ceux de la précipitation ; une activité sage et raisonnée, qui prescrit également l'inquiétude et la sécurité, est le seul moïen d'être toujours à portée de se préparer des succès, ou de s'épargner des revers.

Don *Juan* et M. le Prince s'avancent avec quelques escadrons, pour reconnaître les Assiégeans ; le Maréchal *d'Hocquincourt* qui avait joint l'Armée des Espagnols, se fait tuer à cette reconnaissance, par un excès d'ardeur plus digne d'un Mousquetaire que d'un Maréchal de France. Il compromettait toute l'Armée, si le Duc *d'Yorck*, et *Boutteville* qui ramenait un détachement après avoir rempli sa mission, et que le Maréchal avait forcé de marcher encore en avant, n'avaient pas arrêté l'Ennemi par leur contenance, ce qui donna le temps aux deux Généraux de se retirer. Don *Juan* convoque un grand Conseil, il y propose de s'engager dans les Dunes, et de s'approcher de l'Armée Française ; *Condé* s'y oppose, et fait sentir tous les inconvéniens de ce projet. Don *Juan* persiste et fait marcher l'Armée. M. le Prince renouvelle le lendemain ses représentations, et s'efforce de convaincre le Général Espagnol qu'après la faute de prendre une mauvaise position, la plus grande qu'on

puisse faire, est de la garder : l'opiniâtreté de Don *Juan* fut à toute épreuve.

Turenne ne tarda pas à réaliser les craintes de M. le Prince. Il sort de son Camp le 14 Juin, à la pointe du jour, pour aller combattre cette Armée que son Chef menait à une défaite certaine. Ce fut alors que M. le Prince demanda au jeune Duc *de Glocester*, s'il n'avait jamais vu de Bataille, *non*, lui répondit le Duc, *eh bien!* poursuivit *Condé*, *vous en allez voir perdre une sous une demi-heure.* La justesse de son coup-d'œil ne ralentit pas un instant l'ardeur de son courage. L'Armée Française, secondée par la Flotte Anglaise, fut repoussée trois fois par les Espagnols, qui cédèrent enfin; ne pouvant résister au feu d'une batterie qui les prenait en flanc; la Cavalerie Espagnole ne montra pas autant de fermeté, elle se retira sans attendre l'Ennemi : le combat ne subsistait plus qu'à la gauche, où *Condé* se conduisait à son ordinaire. Voïant la bataille infailliblement perdue, il avait formé le projet de passer à l'aile droite des Français, et d'entrer dans Dunkerque avec les Troupes qu'il avait à ses ordres. Après avoir fait des prodiges de valeur, il était parvenu à s'ouvrir le chemin qu'il desirait; mais un Bataillon du Régiment

des Gardes-Françaises, avantageusement posté, aïant donné le temps à M. *de Créqui* de rallier son aile, força M. le Prince à se retirer; son cheval blessé, qui tomba sous lui, pensa le faire prendre; *Boutteville* et *Coligny* le pressèrent de prendre les leurs, mais il ne voulut jamais sacrifier d'aussi braves Amis pour sauver sa personne; il prit celui d'un de ses Gentilshommes, et, par cette présence d'esprit qui ne le quittait jamais, il sut trouver le moïen d'échapper aux Escadrons ennemis, et rejoignit Don *Juan* dans la retraite. *Turenne* ne s'abandonna pas à la poursuite des vaincus, et ne les suivit que jusqu'au canal de Furnes. De toutes les occasions où M. le Prince a signalé son courage et son génie, il n'en est peut-être point de plus propre à le faire connaître que ce projet formé, au milieu du plus grand feu et d'une déroute presque générale, de se faire jour à travers une Armée victorieuse, et de laisser derrière elle la Ville dont elle couvrait le siége. Un homme heureux peut gagner des Batailles, un Héros sait vaincre ou mourir; mais il paraît presque au dessus de l'humanité de concevoir un projet aussi nouveau dans de pareilles circonstances, et d'en entreprendre l'exécution avec autant d'audace.

La défaite de l'Armée Espagnole força Dunkerque à se rendre. Bergues, Furnes et Dendermonde suivent son exemple. Don *Juan*, trop faible désormais pour tenir la Campagne, disperse son Armée dans les Places de la Flandre, et M. le Prince se retire dans Ostende, Place entièrement dépourvue de vivres et de munitions de guerre.

Louis XIV tomba malade à Mardick; on le transporte à Calais, où sa santé se rétablit. Le Maréchal *de la Ferté* prend Gravelines, après trente jours de tranchée ouverte; *Turenne* s'empare d'Oudenarde; *Condé* se jette dans Tournai; le Prince *de Ligne* est battu, pour n'avoir pas suivi le conseil qu'il lui avait donné de se couvrir de la Lys; ce nouvel échec des Espagnols, entraîne la perte de Menin et d'Ypres. *Turenne* va camper aux portes de Tournai, il se passe plusieurs escarmouches entre les deux Armées, sans avantages décidés. Les Armes de *Philippe IV* n'avaient pas plus de succès en Italie, et sur la frontière de Portugal, qu'elles n'en avaient dans les Païs-
1659. Bas; il se résout enfin à proposer la Paix.

Les conférences fameuses de Don *Louis de Haro* et de *Mazarin*, dans l'île des Faisans,

s'établissent. Pendant qu'elles se tenaient, les Polonais envoient offrir leur Trône à M. le Prince ; mais il répondit qu'il ne l'accepterait jamais que du consentement du Roi son Souverain. Quelle réputation, que celle qui détermine un Peuple, d'un bout de l'Europe à l'autre, à remettre son Sceptre entre les mains d'un Prince exilé de sa Patrie, mal dans ses affaires, et malheureux dans sa rebellion !

Dans les grands intérêts que les deux Ministres avaient à régler, celui de M. le Prince ne fixait pas moins les yeux de l'Europe que ceux des Souverains. Don *Louis* eut le bon esprit de sentir que la gloire de son Maître était attachée à soutenir ce Grand-Homme, et malgré l'adresse et la résistance de *Mazarin*, malgré M. le Prince lui-même, qui ne cessait de lui faire dire d'abandonner plutôt ses intérêts que ceux de ses Amis, s'il ne pouvait pas tout concilier, il vint à bout d'obtenir, en rendant Avesnes à la France, et Juliers à l'Electeur Palatin, que M. le Prince serait rétabli dans ses honneurs, biens, charges, titres et gouvernemens. On lui permettait de recevoir un million d'écus de l'Espagne, sans compter les subsides qu'elle s'était engagée à lui fournir, et qui montaient à plus de cinq millions, articles stipulés par

le Traité des Pyrénées sur la parole de deux grands Rois, à la face des Nations, et qui sont encore à remplir. Tous ceux qui avaient suivi la fortune de *Condé*, furent aussi rétablis dans leurs biens, et l'Espagne les indemnisa. Ce Traité fut signé le 17 novembre.

1660. M. le Prince en apprit la conclusion avec la plus grande joie, et partit de Bruxelles regretté des Païs-Bas, après avoir reçu des députations de toutes les Villes, pour le remercier des services qu'il leur avait rendus. On lui offrit des présens, il les refusa, et donna des billets à ses Créanciers qu'il acquitta l'année d'après. Le Marquis *de Caracène* le conduisit jusqu'aux frontières de Champagne. Ce Prince reçut partout, sur son passage, les plus grandes marques de respect et de considération. En arrivant à Coulommiers il y trouva le Duc et la Duchesse *de Longueville*. M. le Prince oubliant les maux que les funestes conseils de cette dernière lui avaient causés, ne vit en elle qu'une Sœur chérie, la reçut avec les plus grandes marques de tendresse, et parut voir avec plaisir Madame la Princesse qui y arriva deux jours après. L'illusion de la gloire et des grandeurs n'étouffe point dans les belles ames cette douce sensibilité qui rend si réellement heureux, quand

elle est excitée par un sentiment honnête. *Condé* continua sa route vers la Provence où le Roi était alors ; mais, malgré son empressement de lui faire sa cour, il ne put s'empêcher de se détourner quelques momens, pour aller voir la Duchesse *de Châtillon.* Après avoir embrassé le Prince *de Conti*, qui se trouvait à Valence avec le Maréchal *de Grammont*, il arriva à deux lieues d'Aix, où le Cardinal *Mazarin* vint au-devant de lui. M. le Prince ne se refusa point de l'embrasser ; ils montèrent dans le même carrosse, et arrivèrent à Aix où le Roi l'attendait seul dans sa chambre avec la Reine sa mère. Il se jeta aux genoux du Monarque qui le releva aussitôt, dès qu'il eut dit au Roi tout ce que son respect et son attachement lui inspirèrent. *Louis XIV.*, en lui rappelant les grands services qu'il avait rendus autrefois à l'Etat, l'assura que tout était oublié. De ce moment, le Monarque lui parla de la manière la plus affectueuse, et avec la même familiarité que s'il ne fût pas sorti de la Cour.

Telle fut la fin glorieuse des malheurs et de la rebellion de M. le Prince. Il serait à desirer, sans doute, que l'Histoire nous montrât toujours les grandes fautes punies ; cependant, il faut l'avouer, un grand-homme dont le cœur,

est pur, mais qui se laisse entraîner dans l'erreur, s'en sépare, en quelque sorte, de la manière dont il la soutient. Des talens ordinaires ne désarment point la sévérité du lecteur, mais l'admiration le force à l'indulgence; il gémit de la faute, mais il s'intéresse au coupable; il désapprouve le Rebelle, mais il s'attache au Héros, et bientôt il finit par se dire, avec une sorte de satisfaction: Le malheur des temps a causé son erreur, mais la force de son ame l'en a fait sortir avec gloire.

Condé reçut à son retour les honneurs dus à sa naissance, et les hommages que la Cour et la Ville s'empressèrent de rendre à sa célébrité. L'ivresse que causa le plaisir de le revoir fut à tel point, que la Cour, toujours prompte à s'alarmer, en prit quelque ombrage; mais M. le Prince à qui l'âge et l'expérience avaient appris qu'il n'est pas toujours sûr de se livrer à toute sa gloire, sous les yeux de son Souverain, se conduisit de manière à dissiper les soupçons. Il partit pour la Bourgogne où il fut reçu avec acclamation. On voulut, de nouveau, le brouiller avec le Cardinal, mais il sentit le piége, et sut s'en préserver; après avoir été au-devant du Roi qui revenait des Païs Méridionaux, et qui le reçut

avec la même bonté que la première fois, il suivit le Monarque à Paris.

Mazarin réconcilié, n'en était que plus dangereux; le Traité des Pyrénées, en changeant la face des affaires, n'avait point changé son cœur. Ne pouvant ôter à M. le Prince sa place au Conseil, son premier soin fut d'éloigner de lui ces braves Troupes que son malheur et ses talens lui avaient fortement attachées; il les envoïa servir la République de Venise.

Un Ministre soupçonneux peut paraître prudent, mais la vengeance après la réconciliation ne peut avoir d'excuse. *Mazarin* eut la bassesse d'engager sourdement le Duc *de Lorraine* à revendiquer sur M. le Prince, le Clermontois, la plus belle de ses possessions et le prix de ses services; mais l'éloquence de l'Avocat-Général *Talon* fit triompher la cause de M. le Prince, et confondit l'intrigue et les espérances du Cardinal.

Ce Ministre survécut peu à ce dernier trait de son affreux caractère. Sa mort paraissait r'ouvrir à M. le Prince le chemin de la faveur; ses Amis cherchèrent à l'engager dans ce dédale d'intrigues où les Courtisans se précipitent en foule à la mort d'un homme puissant. 1661. 1662. 1663.

Condé dédaigna tous ces petits moïens ; il savait s'emparer du Pouvoir, mais il n'entendait rien à briguer la faveur. Il fut le premier à qui le Roi confia le parti qu'il prenait de gouverner par lui-même ; M. le Prince, loin de l'en détourner, ne négligea rien pour confirmer le Monarque dans une résolution aussi heureuse pour ses Peuples.

Depuis cette époque, jusqu'en 1667, M. le Prince sut se dérober au tourbillon des affaires, pour se livrer tout entier à l'éducation de son fils, et il s'en occupa en père tendre et éclairé ; la vraie grandeur ne néglige aucun de ses devoirs. Il reçut dans ce temps-là 400,000 écus de la Cour d'Espagne qu'il fit distribuer
1664. sur-le-champ à ses Amis, quoiqu'il en eût le
1665. plus grand besoin pour lui-même. En 1665, il maria le Duc *d'Enghien* avec la Princesse Palatine, *Anne de Bavière*, et se retira à Chantilly, où il menait une vie tranquille, entouré de ses Amis et de la plupart des grands hommes du siècle de *Louis XIV*.

1666. Deux ans après, il parut un libelle affreux contre M. le Prince et contre sa Sœur. Un de ses Gentilshommes se préparait à venger cette insulte de la manière la plus cruelle ; *Condé*

l'en empêcha : il ne punissait jamais que de son mépris tous ces petits Ennemis qu'enfante la célébrité; mais, quelle punition que le mépris d'un Grand-Homme! Le Roi se trouva personnellement offensé de l'insulte faite à son Sang, et crut devoir la punir plus rigoureusement; en conséquence, *Bussy-Rabutin* fut mis en prison et n'en sortit que pour languir dans l'exil.

Le Roi forma, dans ce temps, le projet de s'emparer des Païs-Bas; les talens de *Turenne* et de M. le Prince ont peut-être plus contribué qu'on ne pense à donner à *Louis XIV* cet amour de la guerre, qu'on lui a tant, et peut-être si justement reproché. C'est l'apparence du succès qui détermine à l'entreprise. Si ce Monarque n'avait eu que des hommes d'un talent médiocre à placer à la tête de ses Armées, peut-être eût-il été plus pacifique; mais il n'en peut résulter aucun reproche contre des Héros destinés à la défense des États, et toujours subordonnés à la volonté de leurs Souverains.

Louis XIV choisit *Turenne* pour le charger de faire, sous ses ordres, la conquête des Païs-Bas. M. le Prince, retiré à Chantilly, envoie à l'Armée le Duc *d'Enghien*, son Fils, qui 1667.

s'y montre, dans toutes les occasions, digne du nom qu'il avait à soutenir. Ce jeune Prince tombe malade au siége de Lille; on le transporte à Douai : le Père vole aussitôt auprès de son Fils, lui rend les soins les plus touchans, et retourne à Chantilly, dès que ses inquiétudes sont calmées.

Les succès du Roi, dans la Flandre, éveillent de tous côtés les Ennemis du nom Français, et par-tout on se prépare à s'opposer à ses progrès; mais du fond de sa retraite, le Héros de la France veillait à ses intérêts. Il envoie au Marquis *de Louvois*, le plus grand des Ministres, peut-être, s'il eût été le plus honnête, le projet de soumettre la Franche-Comté. *Louvois* le saisit avidement, et le fait adopter au Roi, qui chargea M. le Prince de son exécution, et elle ne pouvait être en de meilleures mains.

Condé se rend en Bourgogne, sous prétexte d'y tenir les États. Pendant cette Assemblée, qu'il prolonge à dessein, il fait tous ses préparatifs dans le plus grand secret, et, par des négociations ouvertes à propos, il vient à bout d'endormir la vigilance des Comtois, de détourner l'attention de la Suisse, et de faire arriver les Troupes dont il avait besoin, sans qu'on eût encore pénétré son projet. Le secret

perce enfin, et c'est Paris qui éveille la Franche-Comté sur le danger qui la menace. Elle convoque ses Milices pour le 8 Février, tardive et inutile précaution; ces faibles Défenseurs ne furent bientôt que des Sujets soumis au Souverain qu'ils devaient combattre. 1668.

M. le Prince entra le 4 du même mois en Franche-Comté; le 7, il était dans Besançon, et *Luxembourg* dans Salins. La ville de Dôle fit plus de résistance, la saison ne permettait pas d'en faire le siége, et favorisait en cela le penchant de M. le Prince à s'emparer de vive force de tout ce qui osait lui résister; ce fut devant cette Place que le Roi le joignit. Après avoir pris ses ordres, *Condé* fait ses dispositions, et emporte, l'épée à la main, tout le dehors de la Place. A ces différentes attaques, M. le Prince menait son Fils par la main; et, au milieu du feu le plus terrible, lui expliquait tout ce qu'il avait ordonné. A la gloire de l'humanité, la sensibilité se fait jour quelquefois à travers ces momens d'horreur et de carnage; tous ceux qui entouraient M. le Prince versaient des larmes d'admiration et d'attendrissement, en voïant ce Grand-Homme surmonter les faiblesses de la nature et lui rendre hommage en même temps; joindre le courage le plus mâle

au sentiment le plus tendre, et se montrer à la fois le modèle des Héros et des Pères.

La valeur des Français, l'activité de leur Chef, le bonheur du Monarque, et la crainte des horreurs d'un assaut, déterminèrent bientôt les Habitans de Dôle à capituler. M. le Prince se porta sur-le-champ devant Gray, et envoïa investir le Château de Joux, où le Marquis *d'Yenne*, Commandant de la Franche-Comté, s'était retiré. La lâcheté du Général, la trahison de l'Abbé *de Watteville*, et l'or de *Louis XIV* eurent bientôt soumis à la France ces deux Places et le reste du Païs. Il n'y eut que quatorze jours d'intervalle entre l'invasion et la conquête. Le Roi donna, sur-le-champ, à *Condé*, le Gouvernement d'une Province qu'il devait à la justesse de ses vues et à la force de ses moïens; mais la Paix se fit presqu'aussitôt, et la Franche-Comté fut rendue aux Espagnols. Dans cette même année, le 11 Octobre, naquit Louis, Duc *de Bourbon*, fils du Duc *d'Enghien*, et petit-fils du Grand-Condé.

L'abdication de Casimir, Roi de Pologne, fit desirer à *Louis XIV* de compter un Roi de plus dans sa Famille. M. le Prince le supplia de faire tomber la Couronne sur la tête du Duc

d'Enghien, plutôt que sur la sienne. La Nation Polonaise demandait M. le Prince lui-même, et le Roi paraissait desirer cette élection ; mais bientôt l'ambition du Monarque change d'objet ; les Puissances Étrangères lui firent entrevoir qu'elles ne s'opposeraient point à la conquête de la Hollande, s'il cessait de porter M. le Prince au Trône de Pologne, ce qui détermina ce Monarque à ordonner au Prince de n'y plus songer. En conséquence, il écrivit sur-le-champ au Parti qu'il avait dans le Pays, qu'il renonçait à ses prétentions sur ce Trône. Le plus fier des Princes était alors devenu le plus soumis des Sujets ; mais ses Amis de Pologne persévérèrent dans leur vœu ; et ils étaient sur le point de réussir, si la Calomnie, monstre qui se nourrit dans les Cours, et déshonore l'humanité, n'avait pas emploïé, avec son succès ordinaire, les libelles, l'intrigue et la corruption, fléaux du vrai mérite, que souvent la Postérité seule se charge de venger. Les Polonais ne tardèrent pas à se repentir du choix indigne qu'on leur avait fait faire. Ils firent encore de nouvelles offres à M. le Prince, qui leur fit proposer à sa place le Duc *de Longueville*, son Neveu.

Les contrariétés de l'ambition n'étaient plus alors le seul tourment de la vie de M. le Prince ;

l'épuisement de sa fortune; le peu de ressources qu'il y voïait ; l'affluence de ses Créanciers ; le désordre de ses affaires, le rendaient le plus malheureux des Hommes; tant il est vrai que la grandeur, même celle de l'ame, ne suffit pas pour le bonheur. *Gourville*, ce serviteur fidèle avait quitté M. le Prince quand il partit pour Bruxelles, et après avoir éprouvé tous les caprices de la Fortune, il avait été forcé de s'éloigner de sa Patrie : la Cour s'opposait à son retour. *Condé* qui n'oubliait jamais ceux qui l'avaient bien servi, s'emploïa vivement pour l'obtenir ; il lui fut accordé. La naissance, les honneurs, la réputation, les talens, la célébrité, les hommages de l'Univers, n'avaient point dérobé M. le Prince au malheur; un trait de bienfaisance lui rendit la félicité. *Gourville*, pénétré de reconnaissance, se dévoua entièrement à son service, courut en Espagne arracher à
1670. cette Cour une partie de ce qu'elle devait si légitimement à son Maître ; et à force de soins, d'intelligence et d'activité, parvint enfin à remettre l'ordre dans ses affaires, et à le délivrer de ce bataillon de Créanciers, plus redoutables pour ce grand Prince que toutes les forces de l'Europe.

1671. Ce fut dans ce temps qu'il fut question du

mariage de Mademoiselle *de Montpensier* avec M. *de Lauzun*. Malgré les représentations de toute la Cour, le Roi n'était pas éloigné d'y donner son consentement; mais M. le Prince parla si vivement pour l'honneur de la maison roïale, qu'il persuada Louis XIV, et ce Monarque défendit à *Mademoiselle* de penser à ce mariage; cependant il se contracta, dit-on, secrettement; et cette Princesse, qui s'était élevée au dessus de son sexe, en décidant la victoire en faveur d'un Grand-Homme, rentra par cette union, dans la classe des femmes ordinaires, et ne pardonna jamais à M. le Prince d'avoir combattu sa passion. Mais le connaissait-elle assez peu pour imaginer que la reconnaissance même serait capable de lui faire manquer à ce qu'il regardait comme son devoir?

M. le Prince qui ne put jamais prendre sur lui d'aimer sa Femme (1), crut trouver dans ce temps une occasion favorable de se séparer d'elle, projet qu'il nourrissait depuis long-

(1) On se rappelle que la Princesse *de Condé* était Nièce du Cardinal *de Richelieu*, pour lequel, comme on l'a vu, le Prince avait une aversion invincible; et il n'était pas étonnant que la haine qu'il avait vouée au Ministre, rejaillît jusque sur sa Nièce.

(*Note de l'Editeur.*)

temps. Il obtint la permission du Roi de fixer le séjour de cette Princesse à Châteauroux, où elle mourut en 1694. Il est impossible en lisant l'histoire du *Grand-Condé*, de ne pas s'affliger du peu de considération qu'il eut toute sa vie pour elle, malgré tout ce qu'elle avait fait pour lui; mais les grands-hommes seraient supérieurs à l'humanité, s'ils étaient exempts de toutes ses faiblesses. Il est des aversions insurmontables dont on ne peut pas se rendre compte, et les Héros, sans doute, n'en sont pas plus à l'abri que le vulgaire.

M. le Prince reçut cette année le Roi à Chantilly. Toute la magnificence d'un grand Prince y fut déploïée, ainsi que toute la recherche d'un homme de goût. Il sut joindre au respect cette gaîté franche, cette aménité simple et noble qui peint sur le visage le contentement du cœur, et sans lequel les plus belles Fêtes sont aussi tristes qu'embarrassantes pour celui qui les donne et pour celui qui les reçoit. La joie publique fut troublée par l'accident si connu du Contrôleur de la Bouche, *Vatel*, qui se tua, parce que la marée n'arrivait pas à temps.

Louis XIV, indigné contre la Hollande, qui l'avait outragé, brûlait du desir d'en tirer

une vengeance éclatante ; il consulta M. le Prince sur les moïens de lui enlever son commerce. Son caractère est peint dans sa réponse : *Je n'en connais qu'un*, Sire, *c'est de la soumettre*. Il n'en fallut pas davantage pour décider un Roi ambitieux à tenter cette conquête. La guerre fut déclarée au mois d'Avril, et le Roi se mit en marche à la tête de 110,000 hommes, emmenant M. le Prince, le Duc *d'Enghien* et *Turenne* avec lui. Quelque luxe que *Louis XIV* eût répandu sur cette Armée, elle était moins parée de la magnificence d'un grand Roi, que de la présence de deux Grands-Hommes.

Au premier Camp, le Monarque rendit un hommage public aux talens de M. le Prince, en faisant marquer pour lui le plus beau logement. M. le Prince, étonné, vint s'en plaindre au Roi, qui lui répondit qu'on n'avait agi que par son ordre, qu'il le regardait comme son Général, et qu'il voulait qu'il en eût toutes les distinctions. *Louis XIV*, sans être un génie, eut toujours le bon esprit de mettre sa gloire à faire valoir tous les talens que son siècle a produits.

M. le Prince, en rappelant au Roi qu'il avait manqué la conquête de la Flandre pour

avoir divisé ses forces, le détermine à les rassembler pour fondre sur la Hollande; il propose de l'attaquer par la Meuse : le Roi se décide pour l'avis de *Turenne* qui préférait le côté du Bas-Rhin. Le Roi prend Rhinberg, et *Turenne* Orsoy, pendant que M. le Prince assiége Wesel. Avant de passer le Rhin, les Suisses se révoltent; *Condé* les fait entourer par son Armée, et la crainte d'un châtiment prompt et rigoureux les décide à se soumettre. Pendant le siége, les femmes de la Ville affraïées des progrès des travaux, et de la prise d'un fort essentiel dont les Français s'étaient rendus maîtres, firent demander à M. le Prince la permission de sortir de la Ville; il sentit que la fraïeur qu'elles pouvaient y répandre, faciliterait peut-être sa conquête; il répondit qu'il n'avait garde de se priver du plus bel ornement de son triomphe. Son calcul fut juste, et ces mêmes femmes forcèrent le Gouverneur à rendre la Place au bout de trois jours. *Condé* marche à Emmerick, et parvient à s'en emparer, en conservant à la Ville ses Magistrats, ses priviléges, et toutes ces petites consolations de vaincus dont les faibles se montrent si jaloux, et dont les Vainqueurs sont si prodigues. Hults, Dorkel, Huessel se soumettent à

M. le Prince. *Turenne* assiégeait Rées; le Gouverneur se défendait vigoureusement. *Condé* le fait sommer : à ce nom les Habitans veulent forcer la Garnison à se soumettre; le Gouverneur résiste, mais son opiniâtreté ne retarda la prise de la Place que de quelques jours.

Le Prince *d'Orange* défendait l'Issel avec toutes ses Forces; *Condé* dont les avis portaient toujours l'empreinte de son ame, propose de passer le Rhin, et de faire tomber, par ce moïen, le plan de défense de l'Ennemi. *Louis XIV* admire le projet et l'accepte; *Turenne* l'examine et ne s'y refuse pas. On avait des bateaux de cuivre, invention nouvelle due à un nommé *Martinet*. Deux Gentilshommes du Païs indiquent un gué où il n'y avait que trente pas à nager; on le sonde, on le trouve praticable, et tout se dispose pour cet événement si fameux dans l'Histoire, et trop célébré par la flatterie, mais digne des éloges de la vérité, par la hardiesse du projet et la rapidité de l'exécution.

Le Prince *d'Orange* trompé quelque temps par les démonstrations qu'on ne manqua pas de faire du côté de l'Issel, pénètre enfin les vues du Roi, et détache pour s'y opposer, le

Comte *de Montbas* d'abord, et ensuite le Maréchal *de Wurtz* avec un Corps qui paraissait assez considérable, pour seconder des obstacles que la nature opposait elle-même au passage d'une Armée, mais qui l'était trop peu pour résister à *Condé*, à *Louis XIV* et à des Français. Le Roi se rend à dix heures du soir à la tente de M. le Prince. On travaille toute la nuit à élever des batteries, des redoutes, des épaulemens, pour favoriser l'établissement du pont et le passage de l'Infanterie. On décide que la Maison du Roi et une partie de la Cavalerie passera au gué et à la nage; M. le Prince eût bien desiré se mettre à la tête, mais la goutte qui ne lui permettait pas de mettre les pieds dans l'eau, le détermina à passer dans un bateau avec son Fils, le Duc *de Bouillon*, le Prince *de Marsillac*, et quelques autres. Il s'éloignait déjà du rivage, quand on vit arriver le Duc *de Longueville*, qui cria qu'il allait se jeter à la nage si on ne l'attendait pas; M. le Prince retourna et le prit dans son bateau. On passe, on aborde, on se multiplie; dès la première charge, la Cavalerie Ennemie est mise en déroute, l'Infanterie demande quartier : la plus périlleuse de toutes les entreprises allait réussir sans qu'il en coûtât une goutte de

sang, mais la valeur inconsidérée du Duc *de Longueville* répand tout-à-coup un voile funèbre sur des lauriers si précieux. Arrivé le premier avec le Duc *d'Enghien* et les Volontaires, sur cette Infanterie Hollandaise qui demandait quartier, il le refuse, et tire un coup de pistolet. On lui répond sur-le-champ par une décharge qui l'étend mort, et près de lui l'élite de la Noblesse Française.

CONDÉ s'avançait pour secourir cette Jeunesse ardente, dont il craignait la témérité; un Officier Ennemi vient à lui et lui tire un coup de pistolet qui l'aurait tué roide s'il n'avait pas dérangé le pistolet avec la main, ce qui lui fit recevoir le coup dans le poignet. Il ne songea à se faire panser que quand il eut vengé son malheureux neveu et assuré la gloire de la France. Alors, ce Grand-Homme, couvert de gloire, mais éprouvant à la fois les deux plus grands maux de l'humanité, les douleurs du corps et les peines de l'ame, se laissa descendre de cheval dans une grange, et fit mettre le corps du Duc *de Longueville* à côté de lui. A peine ce jeune Prince avait-il perdu la vie, qu'on vit arriver un envoïé de Pologne qui lui apportait la couronne de son

Païs : assemblage frappant du comble et du néant des grandeurs humaines.

Le Roi vint voir M. le Prince, et lui témoigna sa reconnaisance dans les termes les plus touchans ; il fit passer *Turenne* au commandement de l'Armée, et donna au Duc *d'Enghien*, malgré sa jeunesse, celui qu'avait *Turenne*.

Condé fut transporté à Emmerick, où il apprenait avec plaisir la rapidité des Conquêtes de *Louis XIV*; mais il ne cessait de lui faire dire que la plus importante à faire, était celle d'Amsterdam, et qu'il ne devait rien négliger pour s'emparer de cette Capitale. L'excessive prudence de *Turenne* en décida autrement, et *Louis XIV* fut blâmé généralement, en cette occasion, de n'avoir pas plutôt fait usage du *feu de Condé* que du *plomb de Turenne*. Ce Monarque joignit à cette faute celle de disperser son Armée, pour garder les places au lieu de les raser, comme M. le Prince (1) en était d'avis ; ce qui lui fit perdre en peu de temps, tout le fruit de sa gloire et de ses

(1) Il était pour lors à Utrecht, où le Roi vint le voir. (*Note de l'Auteur.*)

Conquêtes. Le Roi fut obligé de revenir à Versailles, n'aïant plus que des Garnisons et point d'Armée. Dès que M. le Prince put soutenir la voiture, il se mit en route pour Chantilly, en traversant les Païs-Bas, à petites journées, et toujours occupé de ce qui pourrait être utile à l'Etat. Il eut dans ce trajet, avec le Comte *de Monterey*, Gouverneur des Païs-Bas, plusieurs conversations intéressantes, dont il rendit compte au Roi.

Au retour de M. le Prince, l'Abbé *d'Orléans*, frère aîné du malheureux Duc *de Longueville*, en faveur duquel il avait renoncé à son droit d'aînesse, vint lui faire une proposition à laquelle il ne s'attendait pas; c'était de faire un Testament, par lequel il lui donnerait tous ses biens. M. le Prince eut la générosité de l'en détourner, et de le déterminer à faire ce Testament en faveur de la Duchesse, sa Mère; et comme, après la mort de sa Sœur, ces biens lui seraient revenus, il poussa le désintéressement jusqu'à forcer l'Abbé *d'Orléans* à substituer, par ce même Acte, la Principauté de Neufchâtel et ses autres Terres au Prince *de Conti*, après la Duchesse *de Longueville*. Ce Testament fut attaqué dans la suite par Madame *de Clermont*, qui en produisit un autre; mais

la validité du premier fut décidée au Parlement en faveur du Prince *de Conti*.

Le torrent des prospérités de *Louis XIV* avait tellement frappé l'Europe d'étonnement et de crainte, qu'elle n'avait pas osé chercher les moïens d'en arrêter le cours; mais, dès qu'elle vit la fortune de ce Monarque chanceler, tout s'arma pour en précipiter la chute. L'*Electeur de Brandebourg*, l'Empereur *Léopold*, le Duc *de Lorraine*, forcèrent bientôt le Monarque à craindre pour ses frontières. A peine M. le Prince était-il à Chantilly, que le Roi le chargea de la défense du Haut-Rhin, de l'Alsace, de la Lorraine et du Païs-Messin. Sa blessure qui n'était pas encore guérie, ne l'empêcha pas de voler sur-le-champ aux ordres de son Souverain, et à la défense de son Païs. Ses sages dispositions empêchèrent l'Ennemi de pénétrer dans la France; il ravagea l'Electorat de Trèves, et détacha sa Cavalerie au secours de Charleroy, dont le siége fut aussitôt levé.

Bientot les maladies se mirent dans son Armée; l'abondance des pluies, le débordement des rivières, avaient rendu les chemins impraticables, et les vivres rares et difficiles.

Chaque jour augmentait la misère, et l'on commençait à murmurer de ce qu'il s'obstinait à garder le Camp qu'il occupait. Mais indépendamment des motifs militaires qui pouvaient l'y forcer, la raison qui l'y déterminait, était l'impossibilité de transporter ses malades, et la ferme résolution où il était de ne pas les laisser sans secours à la merci de l'Ennemi. Sa persévérance fut couronnée du succès; le temps s'adoucit, les rivières rentrèrent dans leur lit, l'abondance et la santé se rétablirent dans l'Armée, et M. le Prince la ramena à Metz, aïant sauvé par sa constance tous ces braves gens, qu'on voulait le forcer d'abandonner, et sans doute, plus content de lui-même qu'après la plus glorieuse de ses victoires. Il ne quitta l'Armée qu'après avoir visité avec son Fils et le fameux *Vauban*, tous les bords du Rhin, de la Moselle et de la Meuse, et pris toutes les précautions qui pouvaient préserver le Roïaume d'une invasion.

Le Roi reçut M. le Prince avec les plus grandes marques de distinction et d'amitié, et lui fit part des projets les plus vastes, tels que la Conquête des Païs-Bas et de la Franche-Comté. M. le Prince, en admirant le courage et les grandes vues du Monarque, lui conseilla

d'en remettre l'exécution à des temps plus heureux.

1673. L'ANNÉE suivante, *Louis XIV* met trois Armées sur pied, et confie à M. le Prince le commandement de celle qui était destinée à contenir la Hollande et le Prince *d'Orange*, pour donner plus de facilité aux mouvemens de l'Armée qui devait agir, et dont le Roi s'était réservé le commandement. Le premier soin *de Condé* fut de réparer la faute qu'il avait tâché de prévenir dans la précédente campagne; il se contenta d'occuper et de fortifier les postes les plus importans, et fit évacuer et démolir les autres.

EN parcourant ces Païs nouvellement conquis, ce Prince, à qui l'Histoire reproche un penchant à la dureté, développa toute la sensibilité de son ame, à l'aspect de la misère et de la dévastation dont le tableau s'offrait partout à ses regards. *Louvois*, ce Ministre impérieux et cruel d'un Roi trop avide de Conquêtes, faisait imposer les taxes les plus dures et les plus exorbitantes sur ces malheureuses victimes de l'ambition des Souverains, qui, sans participer à la gloire des succès, ne connaissent que les malheurs inséparables de la

guerre, l'oppression, la ruine, la souffrance et la mort dont ce fléau les accable de toutes parts.

M. le Prince, suivi d'une Armée, parut au milieu de ces Provinces conquises, plutôt en consolateur qu'en Général, et se montra sensible aux plaintes des malheureux; il s'empressa plusieurs fois de faire parvenir à la Cour les réclamations soumises, mais fondées, que la nécessité de vivre leur arrachait, et fit sentir le besoin de s'attacher, par une domination douce et bienfaisante, les Peuples dont la soumission ne pouvait être que chancelante, puisqu'elle n'était que l'ouvrage de la force. La voix de ces malheureux, la justice de leurs demandes et l'intercession d'un grand-homme auraient décidé tout autre que *Louvois* à accorder quelque soulagement à leur misère; mais ce Ministre inexorable répondit qu'on avait *plus besoin de l'argent de ces Peuples que de leurs bonnes graces;* et *Condé* fut réduit à plaindre des infortunés qu'il ne lui était pas permis de soulager.

Il fut plus heureux pour ses soldats dont il parvint à faire augmenter la paie, ce qui lui donna plus de droit à les contenir dans

cette exacte discipline, nécessaire pour assurer l'autorité d'une seule tête sur la multitude des bras. Ce Prince fut reçu dans la Ville d'Utrecht, non-seulement avec les plus grands honneurs, mais avec ces cris d'enthousiasme et ces démonstrations de joie dont l'expression tumultueuse, mais naïve, est toujours sentie par cette classe d'hommes que leur naissance accoutume et condamne à recevoir les hommages trompeurs d'un froid respect ou d'une basse adulation.

Ce fut de cette Ville que *Condé*, qui ne pensait jamais qu'au bien de la chose, et dont l'Armée ne devait pas agir pour le moment, fit passer à l'Armée Roïale et à celle de *Turenne*, toutes les vieilles Troupes qui avaient hiverné en Hollande. Il reçut à leur place des Régimens de nouvelle levée, que ses talens et la confiance qu'il inspirait, rendirent bientôt presqu'aussi redoutables que les Corps les plus aguerris.

Au milieu de ces occupations, ce Prince fut assailli de la plus violente attaque de goutte. La plupart des savans dont la Hollande était alors remplie, s'étaient rassemblés à Utrecht; il rechercha leur société sans y être jamais de

trop ; son esprit et ses connaissances y ramenaient l'égalité que son rang paraissait en exclure. Ce Prince était convaincu que « la con-» versation des gens de lettres répand des » charmes sur tous les âges de la vie, qu'elle » forme l'enfance, éclaire la jeunesse, occupe » l'âge mûr, console la vieillesse, n'effraie que » les faibles, et délivre des sots. »

L'OBJET que l'on traitait le plus communément dans ces conférences, était la Religion. *Condé*, qui soumettait peut-être un peu trop sa foi aux lumières de sa raison, cherchait à dissiper ses doutes, en s'éclairant du flambeau de la *Philosophie*. Si l'objet était louable en lui-même, le moïen était dangereux ; car en fait de Religion, le devoir qu'on nous enseigne, est de rejeter, sans examen, les erreurs que notre raison nous présente comme des vérités, et de croire aveuglément les vérités qu'elle nous peint comme des mensonges. Si les lumières de M. le Prince le portaient, dans son intérieur, à s'élever contre des préjugés, la justesse de son esprit le décidait toujours à les respecter en public. Entouré de *Philosophes* peu affermis dans la foi, il ordonnait des prières publiques pour le succès de ses armes, et s'attachait par cette dévotion apparente tous les

Catholiques des Provinces conquises, qui joignirent leurs voeux à ceux des Français; tant il est vrai que le fanatisme porte l'aveuglement jusque sur les devoirs les plus sacrés! Ce sentiment si naturel, l'amour de son Païs et de ses concitoïens, oublié par les Catholiques, fut vivement senti par les Protestans; il ranima le courage des Chefs, ouvrit les trésors des riches, conduisit le travail des pauvres, ranima l'industrie et la valeur de tous. Des forts s'élèvent de toutes parts, les digues sont coupées, le Païs est inondé; enfin la dévastation, compagne ordinaire de l'esclavage et de la mort, devient pour cette fois le gage de la vie et l'arme de la liberté. Après avoir pris toutes les précautions humaines, ces Hérétiques osent implorer aussi l'assistance des secours divins; ils élèvent leurs mains profanes : mais suppliantes, vers le Ciel; ils opposent la ferveur à la régularité, mais de tous ces voeux ou permis ou proscrits, les moins orthodoxes parurent les seuls exaucés par l'Être-Suprême, dont sans doute la grandeur et la bonté veillent bien plus sur les besoins que sur les opinions des hommes.

La singularité de la défense et l'opiniâtreté des défenseurs, ne ralentissaient point la vigi-

lance et l'activité de M. le Prince; et malgré l'avis de *Louvois*, qui ne voulait se servir de lui que pour contenir les Hollandais, il cherchait à porter des coups décisifs; mais le courage et les talens du Prince *d'Orange*, en sauvant Nieuwerluys et Muyden, dont la prise eût entraîné la perte d'Amsterdam, firent échouer le hardi projet que M. le Prince avait conçu, de pénétrer dans le Païs de deux côtés à la fois, en passant sur des digues étroites, et rompues en beaucoup d'endroits.

TANDIS que *Condé* se voïait forcé de céder à des obstacles insurmontables, *Louis XIV* attaquait et prenait Maëstricht en treize jours de tranchée ouverte. Ce Monarque se vit forcé d'interrompre ses Conquêtes pour aller veiller à la sûreté de l'Alsace et de la Lorraine, menacées par l'Empereur. En partant, il envoïa 12,000 hommes à M. le Prince, qui proposa de conquérir la Frise ou le Brabant; mais *Louis XIV* lui ordonna d'attendre l'effet de la descente en Zélande; elle n'eut pas de succès: le fameux *Ruyter* battit les Flottes combinées de France et d'Angleterre, et *Condé*, se voïant réduit à l'inaction la plus entière, envoïa 6,000 hommes à l'Évêque de Munster qui, seul, pouvait agir.

L'Empereur se déclare contre la France, presque tout l'Empire suit son exemple, et cet événement change la face de l'Europe et le théâtre de la guerre. M. le Prince, à cette nouvelle, se décide sur-le-champ à faire passer à *Turenne* une partie de son Infanterie; il se porte en même temps avec sa Cavalerie dans le païs d'Alost, et de là se répand dans les Païs-Bas, dès que le Comte *de Monterey* se fut déclaré.

Le Prince *d'Orange* voïant l'Armée Française s'éloigner, sort aussitôt de ses Marais, s'empare de Naerden, et s'avance dans le Païs-Bas, où il fut joint par 12,000 Espagnols. La situation de M. le Prince devenait critique; il n'avait que 15,000 hommes et des Troupes en mauvais état. *Louvois* affectait de regarder cette Armée comme peu intéressante, et les représentations du Prince ne gagnèrent rien sur la mauvaise volonté du Ministre; mais les talens du Général suppléèrent au peu de force de l'Armée, et *Condé* manœuvra si savamment, que le Prince *d'Orange*, perdant toute espérance d'avoir quelqu'avantage sur lui, prit le parti de remonter le Rhin pour joindre les Impériaux.

A la fin de cette Campagne, M. le Prince et *Turenne* avaient également à se plaindre de *Louvois :* ces deux Grands-Hommes allaient se réunir pour éclairer le Roi sur la conduite de ce Ministre infidèle ou négligent; mais les larmes et la douleur de *le Tellier*, Père de *Louvois*, désarmèrent, peut-être un peu trop légèrement, le courroux de M. le Prince, et *Turenne* fut le seul qui porta ses plaintes au pied du Trône.

Le nombre des Ennemis de la France qui grossissait tous les jours, et la défection de ses Armées, obligent *Louis XIV* d'abandonner ses Conquêtes en Hollande. *Luxembourg* qui était resté dans ce Païs, et dont on ne connaissait pas encore tous les talens, fut chargé de l'évacuation; elle était tellement importante et si difficile devant trois Armées ennemies, que le Roi jugea la prudence de *Condé* nécessaire au succès de cette opération. Mais, à peine était-il sur les Frontières de Flandre, qu'il apprit, avec la plus grande joie, toute la gloire de son élève, qui s'était tiré de ce pas dangereux de la manière la plus brillante et la plus heureuse.

M. le Prince revint à la Cour, où il donna, pour la seconde fois, le plan de la Conquête

de la Franche-Comté. Le Roi l'adopta, et s'en chargea lui-même, aïant avec lui le Duc *d'Enghien* qui commandait l'Armée sous ses ordres. M. le Prince fut chargé d'arrêter dans les Païs-Bas, avec une poignée de troupes, toutes les forces d'Espagne et de Hollande. La Franche-Comté fit, cette fois, plus de résistance qu'en 1668, sur-tout la Ville de Besançon, dont la prise devenait plus difficile par le débordement du Doubs; mais la constance, les exemples et les libéralités du Roi et du Duc *d'Enghien*, surmontèrent tous les obstacles; Besançon, Dôlé et Salins, malgré leur résistance, subirent la loi du Vainqueur, et toute la Province fut bientôt conquise.

Condé, dans la Flandre, formait alors le projet de s'emparer de Mons; il n'attendait, pour ouvrir la Campagne, que l'arrivée du Maréchal *de Bellefond*, à qui l'on avait envoïé l'ordre de retirer les Garnisons qui restaient encore dans quelques Villes de Hollande, et de venir joindre l'Armée de M. le Prince. Le Maréchal qui n'approuvait pas ce mouvement, osa suivre son sentiment intérieur, de préférence à l'ordre qu'il avait reçu; de sorte qu'il en fallut un nouveau pour le faire obéir, et ce délai donna

le temps à l'Armée Impériale de lui couper le chemin. *Condé* n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, que, malgré les douleurs de la goutte dont il était presque perclus, il se mit en marche pour aller au-devant du Maréchal, et tâcher de faciliter sa jonction. Il se porte à Tongres, et, par ses manœuvres, force les Impériaux à se retirer à Limbourg, et le reste des Alliés à demeurer tranquilles spectateurs de sa jonction avec le Maréchal, après avoir pris les châteaux de Novagne et d'Argenteau sur la Meuse, qui gênaient la communication de Maëstricht avec Liége. M. le Prince ramène son Armée dans le Hainant, en suivant toujours son projet sur Mons; cependant, le mauvais état de ses Troupes, et le nombre des Ennemis de la France, le décidèrent bientôt à abandonner toute idée de Conquête, pour ne s'occuper que de sauver le Roïaume, qui paraissait fortement menacé de tous les côtés; mais *Turenne* était sur le Rhin, et *Condé* dans les Païs-Bas, les Français étaient tranquilles.

M. le Prince avait trouvé le moïen de réparer son Armée aux dépens du Païs Ennemi, dans lequel il se maintint, malgré les Alliés, dont la supériorité balançait à peine celle de

ses talens et la multiplicité de ses ressources. Cependant, il est vraisemblable qu'à la longue, les Ennemis auraient pénétré dans la France, s'ils se fussent accordés sur les moïens d'y parvenir. Mais la différence des intérêts produisit bientôt la mésintelligence parmi eux, et le Prince *d'Orange*, uniquement occupé de recouvrer Grave et Maëstricht, contrarié par les Espagnols, qui voulaient reprendre Charleroy, eut bien de la peine à se faire joindre par le Comte *de Souche*, Général des Impériaux, dont toutes les vues se portaient sur l'Alsace. L'avis du Prince *d'Orange* prévalut enfin, et les Alliés se réunirent pour fondre sur M. le Prince qui, dès l'intant, s'était porté sur les hauteurs du Picton, près de Charleroy; position qui réunissait le double avantage d'être excellente par elle-même, et de mettre l'Armée en mesure de prévenir l'Ennemi campé à Nivelle, de quelque côté qu'il se dirigeât.

Le Prince *d'Orange*, aïant jugé la position de M. le Prince inattaquable, se décide à se porter sur le Quesnoy, et à cet effet, marche à Séneff le 11 Août, à la pointe du jour. Par ce mouvement, il prêtait le flanc de très-près à l'Armée de M. le Prince, à qui cette faute

n'échappa pas : il se détermine aussitôt à profiter de l'occasion pour tomber sur leur arrière-garde ; il fait attaquer Séneff par le Marquis *de Montal,* envoie *Fourille* charger six Escadrons ennemis, dont il lui était nécessaire de se défaire, et fond lui-même à la tête de la Cavalerie de la Maison du Roi, sur celle du Prince *de Vaudemont.* La victoire se déclare pour lui de tous les côtés ; mais *Condé* croïait toujours n'avoir rien fait, tant qu'il voïait encore des Ennemis à vaincre. Il apercevait la moitié de l'Armée ennemie qui l'attendait en Bataille sur une hauteur défendue par des vergers et des haïes garnis d'Infanterie ; tous ces obstacles n'arrêtent ni l'impétuosité du Général, ni la valeur des Français ; l'Infanterie attaque les haïes et les emporte. M. le Prince, à la tête de la Cavalerie et des Gardes-du-Corps, charge une seconde fois la Cavalerie ennemie, la met en déroute, et la poursuit jusqu'au Prieuré de Saint-Nicolas, où de nouveaux obstacles attendaient les Vainqueurs. Pleins de confiance et d'ardeur, ils attaquent les Jardins du Prieuré qui étaient farcis d'Infanterie ; l'Ennemi oppose la plus forte résistance ; mais bientôt il se voit encore obligé de céder à la vigueur de l'attaque et aux talens de celui qui les dirigeait ; il fuit

jusqu'au village de Faith ; là, le Prince *d'Orange* rassemble toutes ses Forces, et couvert par des Jardins, des Haïes, des Ruisseaux et des Marais, il se détermine à attendre si l'audace des Français et de leur Chef ira jusqu'à l'attaquer derrière des retranchemens si redoutables.

M. le Prince arrive en Vainqueur à la vue de cette position formidable, et n'hésite point à faire ses dispositions pour l'attaquer. Il en donne l'ordre, et le combat recommence avec plus d'acharnement encore qu'auparavant ; les Ennemis se battent en désespérés ; les Français font des prodiges de valeur ; le sang ruisselle ; les avantages se balancent : *Condé* lui-même, à la tête des Gardes-du-Corps et de la Brigade de *Caylus*, après avoir enfoncé d'abord, éprouve des momens de revers et les répare avec la Gendarmerie que *Luxembourg*, opposé aux Impériaux, avait envoïée à son secours ; les Alliés étaient détruits, si les Suisses, que leur position mettait à portée de décider la Victoire, n'avaient pas refusé de marcher. *Condé* envoie chercher d'autres troupes, le temps se perd, son cheval est tué sous lui ; pour la seconde fois, il tombe dans un fossé, le Duc *d'Enghien* vole à son secours, le relève et est blessé lui-même ;

M. le Prince, en attendant l'Infanterie, entretient le combat avec la Cavalerie; mais cela ne décidait pas la troisième Victoire; la nuit arrive, et le Combat continue au clair de la lune : il cesse enfin; on s'attend à recommencer au point du jour.

Condé fait de nouvelles dispositions; tout-à-coup on entend une décharge de mousqueterie, c'était une ruse des Ennemis qui profitaient de la nuit pour se retirer. Au jour, M. le Prince fit entrer son Armée victorieuse dans le Camp de Picton, emportant avec lui 105 Drapeaux ou Étendards, et beaucoup d'autres trophées, monumens plus certains de la Victoire que le *Te Deum* qu'on osa chanter à la Haye, et dont, sans doute, le Dieu des Armées repoussa l'orgueilleux et ridicule hommage. Les Français eurent 7,000 hommes tués dans cette journée, et les Ennemis 2,000. Si l'on réfléchit un moment sur l'excès de valeur, de talent, d'audace et de présence d'esprit qu'il a fallu à M. le Prince, pour assurer sa gloire dans cette occasion, on est moins étonné que chez les Nations idolâtres, le nom d'homme ait pu paraître quelquefois au dessus de ces mortels pleins de force et d'énergie, et de ces êtres étonnans, qui semblent reculer les bornes de

l'humanité, en dérobant à la Divinité même les raïons éclatans de gloire et de bonheur dont ils savent s'environner.

Le *Stathouder* brûlant de justifier le *Te Deum* de la Haye, couvrit sa perte, mais ne la répara pas, en se faisant joindre par ses Garnisons, et se porta sur Oudenarde qu'il investit. La ville était défendue par le Marquis *d'Argouges de Rannes* et le fameux *Vauban;* le *Stathouder* pressait vivement ses attaques, dans l'espoir d'emporter la place avant que M. le Prince fût en mesure de la secourir; mais *Condé* marchait à grandes journées pour la sauver, à quelque prix que ce fût. Le Prince *d'Orange*, souvent malheureux et jamais découragé, proposa de marcher à sa rencontre; mais le Feld-Maréchal *de Souche* s'y opposa fortement; et cette incertitude des Généraux Ennemis aïant donné le temps à M. le Prince d'arriver à portée des lignes des Assiégeans, et de faire ses dispositions pour les attaquer le lendemain, ils furent forcés de se retirer avec la plus grande précipitation pendant la nuit, dont les ténèbres furent encore prolongées par un brouillard épais qui dura jusqu'à neuf heures du matin. *Condé* se mit à leur poursuite, et

joignait déjà leur Arrière-garde, mais les manœuvres savantes du Comte *de Souche*, sauvèrent l'Armée des Alliés qui se retira en désordre sous les murs de Gand.

Condé pouvait facilement poursuivre ses succès; mais, à son ordinaire, il préféra le bien de la chose à sa gloire personnelle; il détacha 15,000 hommes de son Armée pour renforcer en Alsace celle de *Turenne*, qui était trop peu nombreuse pour résister à celle qui lui était opposée, et crut pouvoir ensuite retourner à la Cour.

Louis XIV vint au-devant de lui au haut du grand escalier de Versailles; le Prince qui avait de la peine à monter, à cause de sa goutte, cria au Roi de l'excuser, s'il le faisait attendre; à quoi le Roi répondit par ce compliment flatteur, si connu et si digne de l'être. « Mon Cousin, ne vous pressez pas; quand on est aussi » chargé de lauriers que vous l'êtes, il est tout » simple que l'on ait de la peine à marcher. » C'est ainsi qu'un Grand Roi sait reconnaître et mériter les services d'un Grand-Homme.

La mort du Roi de Pologne réveilla dans ce païs l'ancien Parti de M. le Prince, mais il

avait atteint l'âge qui dissipe les illusions; le rang éminent et certain qu'il occupait en France, la réputation aussi solide que brillante dont il jouissait dans le sein de sa Patrie, lui parurent des biens plus assurés qu'une Couronne toujours chancelante, parce que c'est l'intrigue qui la donne. Ce monstre dont les Gouvernemens sont le Trône, et les Peuples le jouet, refuse souvent ce qu'il promet, empoisonne toujours ce qu'il accorde, et détruit bientôt ce qu'il a donné.

CONDÉ, que ses réflexions et son expérience avaient convaincu de ces vérités, marqua la plus grande indifférence sur l'événement de la Diète, et l'éloquence de *Jablonowski* décida la Noblesse Polonaise en faveur du grand Maréchal *Jean Sobiesky*.

1675. M. le Prince, à la tête de 60,000 hommes partagés en plusieurs Corps, dont le Roi voulut en commander un, du côté de Charleroy, entre dans les Païs-Bas, après avoir envoïé *Créqui* s'emparer de Dinant, et *Rochefort* de Hui; il assiége Limbourg, défendu par un Prince *de Nassau*. Le Roi couvrait le siége avec tous les Corps répandus dans les Païs-Bas, qu'il avait réunis pour en faire une Armée

d'observation. Le *Stathouder* marche à lui, le Roi passe la Meuse pour aller à sa rencontre ; M. le Prince laisse achever la Conquête de Limbourg à son Fils, et joint l'Armée du Roi. Le *Stathouder* se retire aussitôt : *Condé* profita de cette retraite précipitée pour s'emparer de Tirlemont, de Saint-Tron et de plusieurs autres Places, et fit contribuer tous les Païs-Bas.

Les Allemands aïant paru sur les bords du Rhin, le Roi crut nécessaire d'envoïer une grande partie de l'Armée de M. le Prince à celle de *Turenne*, et ne lui laissa que 35,000 hommes pour s'opposer au Prince *d'Orange* qui en avait plus de 60,000. Malgré cette disproportion, *Condé* s'établit dans le Païs Ennemi, battit par-tout les détachemens de l'Armée des Alliés ; mais la mort de *Turenne*, les fautes de ses successeurs, et les malheurs de l'Etat firent bientôt appeler M. le Prince en Alsace, où les Ennemis étaient entrés par la trahison des Habitans de Strasbourg. Sa santé, quoique affaiblie par les fatigues de la guerre et les douleurs de la goutte, ne le firent point hésiter à suivre les ordres du Roi. Il laissa *Luxembourg*, son digne élève, à la tête de l'Armée de Flandre, et partit avec un déta-

chement pour se rendre en Alsace. A Metz il apprit la défaite de *Créquy* à Consarbrick ; *il ne lui manquait que d'être battu pour être un grand Capitaine*, dit alors le Prince, dont le coup-d'œil savait mesurer les talens d'un Général avec autant de justesse que les ressources dans une bataille ; cette prédiction se justifia. Le Prince donna ses ordres pour réparer autant qu'il était possible, ce malheur, et continua sa route. Tout son desir était, disait-il, *d'entretenir une heure l'ombre de Turenne !* Quel éloge pour tous les deux ! Il arrive enfin en Alsace. Le Maréchal *de Duras* qui la commandait, s'était retranché à Châtenoy, mais la défaite de Consarbrick et la prise de Trèves ouvraient l'entrée de la Lorraine aux Ennemis. Déjà *Montecuculli* assiégeait Haguenau ; *Condé* courut au secours de cette Place vigoureusement défendue par *Mathieu de Castella : Montecuculli* craignit qu'il ne lui coupât la communication avec Strasbourg. Il leva le siége, et marcha à la rencontre de M. le Prince qui l'attendait, de pied ferme, quoique fort inférieur à lui, en se couvrant du ruisseau de Bruch. Les deux Armées se canonnèrent vivement, mais ce n'était qu'une feinte de *Montecuculli*, qui voulait, par là, dérober

la marche d'un gros détachement qu'il envoïait par sa droite, se saisir des montagnes qui séparent l'Alsace de la Lorraine. Ce mouvement n'échappa point à M. le Prince; il le fit échouer en regagnant Chatenoy, d'où il couvrait toutes les Provinces menacées. *Condé* tint près de deux mois dans ce camp où *Montecuculli* ne croïait pas qu'il pût subsister quinze jours. Jamais ce Général habile ne put entamer les convois et les fourages de l'Armée Française, et bientôt il fut obligé de repasser le Rhin, faute de pouvoir vivre à portée d'une Armée qu'il comptait déposter ou détruire par la disette qu'il éprouva lui-même. Il fit une entreprise sur Saverne qui ne réussit pas, et celle de M. le Prince sur le Brisgau qu'il avait envoïé ravager par 4,000 chevaux, eut tout le succès qu'il s'en était promis.

Ce fut par cette campagne aussi sage que savante, que M. le Prince couronna ses travaux militaires, et nous ne le verrons désor- 1676.
mais soutenir sa gloire que par ses vertus. La santé de ce Grand-Homme s'affaiblissait de jour en jour; il sentit qu'elle pourrait lui manquer dans ces momens intéressans, où la force du corps est aussi nécessaire que celle de l'ame; et

la crainte de compromettre à la fin, et l'intérêt de l'Etat et la réputation qu'il s'était justement acquise, par trente-cinq ans de gloire et de succès, lui fit prendre le parti de demander au Roi de lui associer son Fils, alors âgé de trente-trois ans, dans le commandement de l'Armée de l'Alsace que Sa Majesté lui offrit.

Mais *Louvois*, plus ambitieux que Citoïen, sut emploïer en homme de Cour, cette arme ministérielle dont la pointe devrait être émoussée depuis le temps qu'on s'en sert; mais dont les coups obscurs ne sont pas moins certains, quoiqu'avilis souvent par la main qui les porte. Gloire, honneur, estime et reconnaissance à ces hommes rares dont un coeur pur dirige les talens; à ces Ministres vraiment utiles, que la Providense accorde aux Etats pour éclairer la bonté des Rois, avertir leur justice, et fonder leur grandeur sur l'amour de leurs Peuples et la crainte de leurs voisins. Mais loin du trône à jamais ces hommes vils, dont l'ame corrompue obscurcit les talens ou les déshonore, et ces êtres éphémères dont l'obscurité fait tout le mérite aux yeux de l'ambitieux qui ne les élève que pour les détruire, ou pour écarter la vertu qu'il craint. Leur existence ou dangereuse ou précaire change tout et ne remédie à rien;

leur chute plus ou moins prompte et souvent nécessaire, n'est quelquefois qu'un malheur de plus pour les Peuples, par l'instabilité qu'elle annonce, et les nouveaux changemens qu'elle produit.

POUR revenir maintenant à l'histoire de *Louvois*, dont l'ambition n'était pas moins aveugle qu'effrénée, se voïant délivré par un coup de canon de l'existence importune du grand *Turenne*, il ne songeait plus qu'à saisir l'occasion d'éloigner le grand *Condé* du commandement des Armées, et crut la trouver dans la proposition du Prince de s'associer son Fils. Il réveilla cette méfiance contre les Princes du Sang, qui fait partie de l'éducation des Rois, et qu'un Ministre adroit sait bientôt convertir en jalousie, si l'éclat du mérite relève celui de la naissance dans ces Chefs de l'Etat, héritiers et soutiens naturels du plus beau trône de l'Europe.

L'ELÈVE de *Mazarin* devait, sans doute, être plus susceptible qu'un autre de cette faiblesse des Souverains; mais *Louis-le-Grand* paraissait devoir en être à l'abri. Ce Monarque était homme, *Louvois* était Ministre,

Condé Prince du Sang. *Luxembourg* fut nommé Général, et M. le Prince alla rétablir sa santé à Chantilly.

Vers le milieu de la campagne, Philipsbourg fut assiégé ; le Roi sentit qu'il avait besoin des conseils du Grand-Homme dont il avait refusé les services, il le fit venir à la Cour ; mais *Condé* ne put empêcher ce qu'il aurait peut-être su prévenir ; et la prise de Philipsbourg donna, sans doute, quelques regrets à
1677. *Louis XIV* d'avoir trop écouté les conseils
1678. de *Louvois ;* mais la fortune de ce Grand Roi, n'était pas encore à son terme. Les victoires et les succès de *Luxembourg* et de *Créquy* lui firent oublier, pour un temps, le malheur d'avoir perdu *Turenne*, et la faute de n'avoir pas emploïé *Condé*, qui demeura cependant toujours l'ame de ses Conseils et le guide de ses Généraux.

M. le Prince ne s'éloigna pas des affaires tant qu'il crut pouvoir être utile au Roi et à la Nation ; mais dès qu'il vit la gloire de l'Etat assurée, il songea enfin à jouir d'un bonheur qui lui avait été jusqu'alors inconnu, du charme d'une vie douce et tranquille. Il demanda au

Roi la permission de se retirer de la Cour; le Monarque lui répondit avec cette grâce noble que les ames élevées savent manier seules avec tant d'avantages : « Mon Cousin j'y consens ;
» mais ce n'est pas sans regret que je me verrai
» privé des conseils du plus Grand-Homme de
» mon Roïaume. »

La retraite de M. le Prince à Chantilly, fit la plus grande sensation à la Cour. On en parla diversement; mais les propos d'un Païs qui, comme on sait, n'admet jamais d'autre cause que l'ambition satisfaite ou contrariée, ne valent pas la peine de s'y arrêter. Oublions, pour un moment la chimère des grandeurs, et portons nos yeux sur la marche de l'humanité; nous y trouverons tout naturellement la cause de cette retraite. Il est un âge où l'expérience arrache le bandeau, nos yeux long-temps fermés au jour de la réalité, ne s'y accoutument que par degrés; le charme des illusions ne se dissipe pas tout d'un coup, mais il s'affaiblit et s'envole bientôt avec la jeunesse; fatigué d'avoir couru vainement après le bonheur, par tous ces chemins tortueux semés de ronces et de fleurs, où le torrent du monde et la fougue des passions précipitent nos pas;

on s'arrête, et bientôt on se souvient d'un sentier droit et uni qu'on n'a pas encore pratiqué, c'est celui du repos; on le cherche, on le trouve, on le suit, et l'on arrive au but. Telle est la marche ordinaire de la vie humaine; l'habitude des grandes choses, ne détruit point la nécessité d'être homme; M. le Prince l'éprouva dans ce moment. Agé de 58 ans, courbé sous ses lauriers, rassasié de succès, et vieilli par sa gloire, il se vit forcé de rendre à la Nature les tributs de reconnaissance qu'elle exige, et qu'il lui devait plus qu'un autre, par l'emploi brillant qu'il avait fait de tous les dons qu'il en avait reçus.

Le mariage du Prince *de Conti* avec Mademoiselle *de Blois*, fit reparaître M. le Prince à la Cour. Peu occupé de sa parure, il portait toujours des habits très-simples, et sa chevelure peu en ordre; contre l'usage, il avait conservé jusqu'alors le petit toupet de barbe sous les lèvres. On tâcha de lui persuader de s'en détacher et de le décider à la parure; on avait pris, sans doute, le moment où, comme le dit Madame *de Sévigné*, il avait *les pattes nouées comme le lion*. Il céda, et parut à la Cour, au grand étonnement des Courtisans,

qu'il effaça par sa bonne mine; rasé, les cheveux poudrés, avec un habit garni de diamans, ainsi que son épée; cette épée si redoutable (1), plus accoutumée aux honneurs de la Victoire qu'aux parures de la Cour. Après le mariage, M. le Prince s'en revint à Chantilly.

La retraite de ce Grand-Homme ne ressemble point à celle de ces ambitieux, à qui le hasard a fait jouer un grand rôle, et qui, sur la fin de leurs jours, veulent afficher la philosophie, pour dérober le changement de leur existence aux yeux d'un monde qu'ils regrettent en secret, et dont leur orgueil ne peut plus soutenir les regards. *Condé* ne confondit point le repos avec la solitude; il était de sa destinée d'illustrer tous les théâtres dont il remplissait la scène, et les hommages de l'Europe le suivirent à Chantilly comme à la tête des Armées. 1680.

Arrivé dans ce beau lieu que la Nature semblait avoir destiné pour la retraite d'un Grand-Homme, il s'occupa du soin de l'embellir

(1) Cette épée a été conservée dans toute sa simplicité dans le Cabinet des armes à Chantilly; on lisait au dessous une Inscription latine de *Santeuil*.

(*Note de l'Auteur.*)

encore, et son goût naturel pour le jardinage se trouva un peu plus à l'aise que quand il cultivait des pots d'oeillets dans sa prison de Vincennes. Tous les changemens qu'il fit, tous les ouvrages qu'il créa, portent l'empreinte de son génie; les petites choses ne se présentaient jamais à son idée, et rien ne lui paraissait agréable, que ce qui portait le caractère de la noblesse et de la grandeur.

L'Élévation de son ame ne se manifesta pas moins dans le choix de sa société. Chantilly rassemblait alors ce qu'il y avait d'illustre dans tous les genres, Généraux, Magistrats, Négociateurs, Gens de Lettres, Artistes, y étaient indistinctement admis, et même desirés, pourvu qu'ils eussent du mérite. M. le Prince ne trouvait au dessous de lui que la médiocrité; supérieur dans plus d'un genre, instruit dans tous, le Héros s'entretenait avec *Créquy*, *Luxembourg* ou *Chamilly*; l'homme d'État, avec *d'Estrade*, *Barillon*, *Polignac*; le Prince instruit dans les Lois, avec *Boucherat* ou *Lamoignon*; le connaisseur, avec *Mansard*, *le Nôtre* ou *Coisevox*; l'homme éloquent avec *Bossuet* et *Bourdaloue*; le Philosophe, avec *la Bruyère* et *la Rochefoucaud*;

l'Homme de Lettres avec *Boileau*, *Racine*, *Santeuil*, *la Fare*, Mademoiselle *de Scudéry*, Madame *de la Fayette*, et quantité d'autres gens de talens et de mérite dans tous les genres, à qui la Postérité croit rendre un hommage de plus, en se rappelant qu'ils étaient de la Société de ce Grand Prince. Elle avait perdu depuis quelque temps le célèbre *Molière*, mort en 1673, et que ce Prince aimait beaucoup. Un Rimailleur qui ne cessait de l'assommer de ses ennuïeuses productions, vint lui présenter un jour l'épitaphe de cet illustre Écrivain : « Ah! » mon ami, lui dit le Prince, je t'avouerai » franchement que j'aimerais bien mieux que » *Molière* me présentât la tienne. » Les Ennuïeux lui étaient sur-tout insupportables. Il existait de son temps, à Paris, un homme de ce genre, et qu'il trouvait odieux par cette raison. Un jour que cet homme s'empressait près de lui, le Prince ne put s'empêcher de dire, dans la conversation : si j'avais connu deux hommes pareils en France, je crois, en vérité, que je n'aurais jamais pu me décider à y rentrer.

Au milieu de ces occupations, si propres à 1681.
charmer sa retraite, *Condé* n'oublia point la

plus nécessaire et la plus satisfaisante de toutes, la bienfaisance. Les malheureux l'approchaient avec confiance, et se retiraient contens ; il n'attendait pas les cris de l'indigence, il la cherchait pour la soulager ; et le bonheur extrême de faire des heureux, en fut un plus grand pour lui que tout l'éclat de sa gloire.

La maladie du Maréchal *de Grammont*, pour qui ce Prince avait toujours conservé la plus tendre amitié, vint l'arracher aux charmes de la vie paisible qu'il menait ; il vole de suite auprès de son Ami, lui prodigue ses veilles et ses soins ; il ne s'occupe, sans cesse, qu'à rassurer le malade, à tranquilliser sa Famille, à mettre les Médecins d'accord, et ce fut à l'assiduité du plus tendre des Amis, que le Maréchal dut son rétablissement. M. le Prince, alors, revint ensuite à Chantilly, reprendre ses occupations ordinaires. Il s'en fit une aussi noble qu'utile, de présider à l'éducation de son Petit-Fils, le Duc *de Bourbon*, qui se montra dans la suite digne élève d'un tel Maître. Il fit des prodiges de valeur à Steinkerque, et détermina la victoire de Nerwinde.

1682. *Louis XIV*, attentif à tout ce qui pouvait ajouter à la grandeur à laquelle il voulait élever

ses enfans légitimes, desira le Duc *de Bourbon* pour Mademoiselle *de Nantes*, et les Princes se firent un devoir de marquer à ce Grand Roi leur respect et leur soumission ; le Mariage se fit, et cette Alliance parut augmenter les bontés et l'attachement de *Louis XIV* pour cette Branche de sa Maison. Il donna au Duc *de Bourbon* la survivance de la charge de Grand-Maître de France, et du Gouvernement de Bourgogne, et vint à Chantilly avec toute la Cour. M. le Prince l'y reçut avec autant de grandeur et de magnificence qu'en 1671, quand 1683.
le Roi lui fit le même honneur. —84.

—85.

S'il est un âge où le dégoût du Monde et la nécessité ramènent au repos, il en est un plus avancé, où notre raison, et plus souvent encore nos infirmités, nous avertissent d'une fin prochaine ; alors, l'ambition d'exister, l'horreur du néant, et l'audacieuse fécondité de notre imagination, portent nos idées au-delà d'un Monde où nous sentons que nous allons bientôt cesser d'exister. Les idées de Religion fortement imprimées dans nos organes naissans, étouffées par les passions à mesure qu'ils se fortifient, se reproduisent aisément lorsque ces mêmes organes commencent à s'affaiblir.

M. le Prince, parvenu à l'âge de 64 ans, vivait depuis long-temps dans l'oubli de tous les devoirs de la Religion; mais son indévotion n'avait pour base que ses doutes. Ennemi de l'impiété comme de la superstition, il avait marché, toute sa vie, d'un pas égal entre la foi et l'incrédulité; mais la conversion de la Princesse *Palatine*, la mort édifiante du Prince *de Conti*, et sur-tout celle de la Duchesse *de Longueville*, firent plus en un moment, que 40 ans d'examen et de recherches. Cette Princesse, dont les conseils et les égaremens avaient eu tant de part aux erreurs de son Frère, après l'avoir souvent entretenu pendant sa maladie des idées pieuses dont elle se pénétrait, depuis long-temps, expirant à ses yeux, parut plutôt s'élancer vers le bonheur suprême, que subir le dernier malheur de l'humanité. L'ame du *Grand-Condé* pouvait-elle être insensible à tout ce qui portait l'empreinte du courage et de l'immortalité. Il ne se persuada pas que tant de vertu dût être ensevelie dans la nuit du tombeau, et la grandeur de la Religion le persuada de la vérité. La conversion de M. le Prince n'apporta presque aucun changement à la vie qu'il menait depuis quelque temps.

La morale des belles ames, n'est-elle pas

celle de l'Évangile ? Quel intérêt aurions-nous donc à trouver tant de différence entre les hommes vertueux ? La Religion et la vraie philosophie ne cherchent-elles pas également le plus grand bonheur de l'humanité ? Pourquoi se déchaîner sur les causes, quand on n'a qu'à se louer des effets ? Les malheureux ne sont-ils pas également soulagés par la bienfaisance ou par la charité ? La patience dans les maux et la résignation dans les souffrances, n'ont-elles pas le même mérite à nos yeux ? Des moeurs douces et pures ne caractérisent-elles pas aussi bien le vrai Philosophe que le vrai Chrétien ? *Condé* sut être l'un et l'autre ; éclairé par ses réflexions sur les maux qu'avaient entraîné ses erreurs passées, il ne renferma point, comme tant d'autres, ses regrets dans le secret d'un Oratoire ; et les bienfaits qu'il envoïa distribuer dans les Provinces qui avaient le plus souffert de la guerre, répandirent presqu'autant d'éclat sur son repentir que sur ses égaremens. Voilà la conversion d'un Grand-Homme.

Ce fut cette année que les Princes *de Conti*, ses Neveux, qui s'étaient déjà couverts de gloire, dans les Campagnes de Hongrie, s'échappèrent

de la Cour, pour voler à de nouveaux succès. *Louis XIV* qui souffrait impatiemment que le sang des *Bourbons* s'exposât à couler pour la Maison d'Autriche, les rappela, et M. le Prince leur écrivit très-vivement de se rendre aux ordres du Roi; ils furent disgraciés à leur retour, et se retirèrent à Chantilly: l'aîné, cependant, obtint bientôt la permission de reparaître à la Cour. Mais à peine était-il revenu qu'il fut attaqué, ainsi que la Princesse sa Femme, de la petite-vérole, à Fontainebleau. *Condé* s'y rendit auprès d'eux, et il eut la douleur de voir périr son Neveu sous ses yeux. Madame *de Maintenon*, déjà parvenue au comble de la faveur, mais non pas encore au rang suprême, était fort assidue auprès de la jeune Princesse qui était Fille du Roi, et à qui elle rendait les soins les plus empressés; et ce fut à cette occasion que le Prince, s'approchant de Madame *de Maintenon*, lui dit un jour à l'oreille: *Courage, Madame, courage, votre fortune n'est pas encore faite.*

Les Partisans de l'incrédulité, désespérés d'avoir perdu M. le Prince, qu'ils regardaient comme leur plus ferme appui, publiaient partout que son esprit était baissé; mais les cir-

constances de sa mort prouvèrent bientôt que la fermeté de son ame existait encore toute entière, et que les idées de Religion dont il s'était pénétré depuis quelque temps, non par faiblesse, mais par conviction, n'avaient point altéré cette tranquillité, ni cette présence d'esprit qui ne l'avaient jamais quitté, même dans les plus grands dangers.

LA Duchesse *de Bourbon* fut à son tour attaquée de la petite-vérole à Fontainebleau. *Condé*, toujours rempli du plus tendre intérêt pour ses Enfans, part sur-le-champ, malgré le dérangement de sa santé, pour se rendre auprès de sa Petite-Fille; il trouve en chemin le Duc *de Bourbon* et sa Sœur, que le Roi renvoïait à Paris pour ne les pas laisser dans l'air contagieux de cette cruelle maladie; ils furent effraïés de la pâleur de M. le Prince, et tâchèrent de le dissuader de continuer sa route; mais ils ne purent l'en empêcher. Dès qu'il fut à Fontainebleau, la fatigue du voïage, celle de se faire porter tous les jours chez sa Petite-Fille, le mauvais air et l'inquiétude, augmentèrent bientôt le dépérissement de sa santé. L'effort qu'il fit un jour pour aller au-devant du Roi et l'empêcher d'entrer dans le 1686.

chambre de la malade, le fit trouver mal, et cette marque d'attachement qui hâta sa fin, ne fut cependant pas encore la dernière de sa vie.

Louis XIV, de retour à Versailles, essuïait une opération dangereuse. Ce Monarque, au milieu des douleurs les plus aiguës, demandait sans cesse des nouvelles de M. le Prince, qui, de son côté, s'occupait bien plus de la santé du Roi que de la sienne; il renvoïa quatre fois auprès du Roi le Duc *d'Enghien*, en lui disant qu'il ne doutait point de sa tendresse, mais qu'avant tout, il fallait faire son devoir; et tel était l'enthousiasme de respect, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'inspirait alors *Louis XIV*, que les devoirs d'un Fils paraissaient même à son Père, inférieurs à ceux d'un Prince et d'un Sujet envers son Souverain.

L'État de M. le Prince devenait chaque jour plus dangereux; il reçut, sans se troubler, l'arrêt de mort qui lui fut prononcé par un de ses Médecins qu'il avait prié de lui parler franchement; et, dès ce moment, il s'occupa des soins d'un Père de famille, et des devoirs religieux d'un Chrétien. Il envoïa chercher son Fils et son Neveu; mais il résista aux instances de la

Duchesse *d'Enghien* qui voulait faire venir aussi le Duc *de Bourbon*, par la raison, lui dit-il, qu'il était Fils unique, que ses jours étaient précieux, et qu'il ne fallait point l'exposer à la contagion du mauvais air. Il dicta son Testament, avec sa présence d'esprit ordinaire. Après avoir satisfait aux devoirs de Père, de Maître, de Prince et d'Ami, *Condé* fit donner par une disposition particulière, 50,000 écus à *Gourville ;* mais ce fidèle serviteur, en faisant rédiger l'acte, n'oublia que ce qui le regardait ; M. le Prince le lui reprocha du ton le plus rempli de tendresse et d'amitié ; mais *Gourville* lui répondit : « Qu'il était trop païé » par l'excès de ses bontés, et qu'il ne voulait » d'autres bienfaits que la bienveillance des » Princes ses Enfans. » Il n'oublia, dans son Testament, ni les Pauvres, ni les Provinces maltraitées par la guerre civile, quoiqu'il y eût déjà répandu des bienfaits ; et il laissa 50,000 écus pour bâtir une église paroissiale à Chantilly.

Après avoir dicté ses dernières volontés, il voulut encore écrire au Roi, de sa main (1);

---

(1) Voir la Lettre et l'Addition à la fin de l'Ouvrage.

mais sa faiblesse ne le lui permit pas, et il fut obligé de dicter la lettre, dans laquelle, après les protestations d'un attachement constant au Roi, il lui demandait avec instances le retour du Prince *de Conti*. M. le Prince ordonna que cette lettre ne fût portée au Roi qu'au moment de sa mort; il acheva de mettre ordre à ses affaires, et se rapporta particulièrement à son Fils dont il connaissait la tendresse et les vertus, pour suppléer à ce qu'il pouvait avoir oublié !

Vers onze heures du soir, il s'assoupit dans un fauteuil et dormit environ deux heures : à son réveil, il demanda son Confesseur ; mais le Père *Deschamps* n'étant pas arrivé, il se confessa au Père *Bergier*. Ce Jésuite l'invita, suivant l'usage, à pardonner à ses Ennemis ; mais le Prince lui dit : « Ah ! pourquoi me » parlez-vous de pardon ? vous savez que je » n'ai jamais conservé le plus léger ressenti- » ment contre personne. » Avant de recevoir ses sacremens, la Religion exigeait de lui qu'il fît une réparation publique pour le scandale qu'il avait pu causer : trop faible pour pouvoir la prononcer lui-même, il en chargea son Confesseur qui s'en acquitta dans les termes

consacrés par l'usage et l'humilité chrétienne. Il reçut le viatique, et sa piété ne fut point troublée par les pleurs et les sanglots dont sa chambre retentissait.

Un moment après, le Duc *d'Enghien* arriva de Versailles, et annonça à son Père, qu'à sa considération, le Roi pardonnait au Prince *de Conti*. M. le Prince eût encore la force d'être sensible à l'émotion du contentement de l'ame qui se fit jour sur son visage à travers les horreurs de la mort ; il dit à son Fils qu'il ne pouvait lui apporter une nouvelle plus agréable, et demanda la lettre qu'il venait de dicter pour y faire ajouter l'expression de sa reconnaissance.

Après avoir satisfait à ses devoirs, M. le Prince se livra sans réserve à toute la tendresse d'un Père. Il prodigua ses caresses à son Fils, qu'il avait toujours tendrement aimé, et causa près d'une heure avec lui; ensuite il demanda la Duchesse *d'Enghien*, et fit sortir tout le monde; Alors il leur recommanda de vivre toujours dans l'étroite union qui les avait attachés jusqu'alors l'un à l'autre; et, après leur avoir donné des conseils, fondés sur l'expérience d'une vie aussi féconde en Evénemens, il serra ses Enfans

dans ses bras, avec cette effusion vive et touchante, dernier élan d'un coeur sensible et vertueux. Ils se jetèrent à ses genoux, fondans en larmes, et lui demandèrent sa bénédiction, qu'il leur donna.

Le Duc *d'Enghien*, aux pieds de son Père, pénétré de tendresse et de regrets, s'évanouit au moment où M. le Prince lui dit, *mon Fils vous n'avez plus de Père.* Dès qu'il eut repris ses sens, il se jeta à son cou, et le pria de lui pardonner si jamais il l'avait offensé; M. le Prince l'assura qu'il avait été aussi bon Fils qu'il avait tâché, lui, d'être bon Père. Il lui recommanda toute sa Maison; elle demandait à le voir pour la dernière fois. M. le Prince se sentit encore la force de soutenir l'affreux spectacle qu'elle allait lui présenter : il la fit entrer. Les gémissemens, la consternation, l'accablement et le désespoir d'une foule d'Officiers et de Valets, attendrirent sans doute son coeur, mais n'ébranlèrent pas la stoïque fermeté de son ame.

Le moment fatal s'approchait à pas lents, il demanda combien il pouvait encore avoir de temps à vivre; on lui répondit que cela dépendait de l'Etre-Suprême; il se résigna, récita

quelques prières, et s'occupa de ses Enfans et de leur douleur; son ame pieuse et sensible, ne voïait plus que sa Famille et son Dieu qui fussent dignes d'elle. Dans ce moment, arriva le Prince *de Conti*, M. le Prince eut encore du plaisir à le voir; il le fit approcher avec son Fils, et les embrassa tous deux, en leur recommandant de s'aimer tendrement, et d'être toujours fidèles à Dieu et au Roi. Ceux qui l'entouraient craignirent que sa sensibilité ne hâtât l'épuisement de ses forces; on lui parla de Dieu, il fit sortir sa Famille, et s'entretint avec le Père *Deschamps*, son Confesseur; mais ses Enfans lui firent demander la grâce de le voir encore une fois; il ne put la leur refuser; il fit connaître au Duc *d'Enghien* ses intentions sur sa sépulture, lui donna encore quelques conseils, l'embrassa pour la dernière fois, et le pria de se retirer, sentant que ses forces commençaient à l'abandonner. De ce moment il ne pensa plus qu'à son salut; il donna les plus grands exemples de pénitence et de piété, conserva sa tête jusqu'au dernier moment, et rendit le dernier soupir le lundi 11 Décembre à 7 heures du matin.

Le Duc *d'Enghien* qui était resté dans la

pièce voisine de celle où était le Prince, effraïé du mouvement qu'il entendit, voulut entrer : on l'en empêcha, et l'on parvint à le ramener chez lui, mais il fut impossible de l'y retenir; il se débarrassa de tout le monde, et courut au lit de son Père, dont on avait couvert le visage d'un mouchoir. Dieu! s'écria-t-il, en tombant à ses pieds et versant un torrent de larmes, *Est-ce là mon Père?... voilà donc tout ce qui reste de ce Grand-Homme!* On eut beaucoup de peine à l'arracher à ce spectacle affreux, dont la présence de la Duchesse *d'Enghien* et du Prince *de Conti* vinrent encore redoubler le déchirant tableau.

Enfin, le fidèle et malheureux *Gourville*, obligé par sa charge de penser à tout dans cet affreux moment, fit atteler une voiture, et se servant du pouvoir que l'attachement et les services acquièrent toujours sur les cœurs honnêtes, parvint à faire partir tous les Princes pour Paris. Ils rencontrèrent en chemin le Duc et la Duchesse *de Bourbon* qu'ils emmenèrent avec eux.

Louis XIV, en recevant la lettre de M. le Prince, s'écria : « J'ai perdu le plus Grand- » Homme de mes Etats. » La vanité, peut-

être, eut autant de part à cette expression que les regrets ; mais, heureux les Sujets dans lesquels un Monarque place ainsi son orgueil !

Le corps de M. le Prince fut transporté, comme il en avait eu le désir, à Valery, diocèse de Sens, pour être inhumé près de ses Ancêtres : la cérémonie s'en fit avec toute la pompe qui lui était due ; son cœur fut déposé en l'Eglise des Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris, aujourd'hui paroisse *Saint-Louis* (1). On lui fit à Notre-Dame un Service, lors duquel l'illustre *Bossuet* couronna sa célébrité dans l'Oraison funèbre qu'il prononça, et dans laquelle il

(1) En portant au même endroit le cœur de M. le Comte *de Clermont*, mon Oncle, j'ai eu occasion de voir tous les cœurs de nos Pères qui y sont déposés dans des boîtes de vermeil ; j'ai remarqué, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, que celui du *Grand-Condé* était du double plus grand que les autres. J'ignore si l'ouvrier qui avait fait la boîte, avait eu l'intention de faire allusion au cœur moral de M. le Prince, ou si cette partie de son corps était réellement plus volumineuse qu'à l'ordinaire ; mais quoi qu'il en soit, cette singularité m'a paru digne de remarque.

(*Note de l'Auteur.*)

Nota. L'Auteur n'aurait point été surpris de la différence qu'il a remarquée relativement au cœur du

parcourut avec le plus grand succès le vaste champ que la vie de M. le Prince avait ouvert à l'éloquence chargée de son éloge.

Ainsi termina sa brillante carrière, ce Grand Prince, dont le nom remplit encore l'Univers. Dès qu'il parut sur la scène du Monde, il s'environna de lumières, et fixa sur lui l'attention de l'Europe. Vainqueur à Rocroy, dans un âge où c'est un mérite d'aspirer à l'être un jour, il sut triompher en même temps des lenteurs de la timidité, des conseils de l'ambition, de la valeur de ses Ennemis et de l'inexpérience de son âge. A Fribourg, aussi brillant, mais plus étonnant encore, l'opiniâtreté de son courage lui fait surmonter, pendant trois jours, tous les genres d'obstacles réunis pour s'opposer à ses projets. Les retranchemens les plus forts, les abattis les plus impénétrables, la résistance la plus longue et la plus

Grand-Condé, s'il eût été à même de voir, comme les gens de l'art, l'ouverture des corps et l'extraction des cœurs; il aurait observé que les gens timides, lâches et avares, ont d'ordinaire ce viscère extrêmement serré; qu'au contraire, les gens braves, loïaux et généreux l'ont extrêmement dilaté.

(*Note de l'Editeur.*)

vigoureuse, l'épuisement de ses Troupes, l'escarpement des montagnes, l'épaisseur des bois, les horreurs de la nuit, tout semblait repousser sa gloire, et tout est forcé de céder aux efforts de son courage. L'année d'après (car il semblait que vivre et triompher ne fussent pour *Condé* qu'une même chose), il attaque à Norlingue les deux plus fameux généraux de l'Europe (le Général *Mercy* et *Jean de Wert*), dans la position la plus formidable; et par ses savantes dispositions, la justesse de son coup-d'oeil, et l'impétuosité de sa valeur, il remporte encore une victoire, malgré l'avis du *Grand-Turenne*, dont la sagesse s'opposait au combat, mais dont la conduite soumise, franche et valeureuse, eut une grande part à son succès.

Trois ans se passent à donner l'exemple de la valeur, de la subordination ou de l'empire sur soi-même; et bientôt le favori de la Victoire s'immortalise une troisième fois dans les plaines de Lens : dans cette fameuse journée qui sauva la France, il dut peut-être moins son triomphe à la valeur de son bras, qu'à l'emploi sage et réfléchi qu'il sut faire de ses talens et de son génie.

Mais l'intrigue et l'envie l'emportèrent bien-

tôt sur l'estime et la reconnaissance ; et le Héros de la France fut plongé dans les fers comme le plus vil des criminels. Reine faible et malheureuse ! Ministre impudent et trompeur ! avez-vous pu croire qu'un attentat sur sa liberté suffisait pour abaisser un Grand Prince innocent ? L'homme célèbre ne doit quelquefois sa renommée qu'aux circonstances ; la réputation du Héros peut être formée ou démentie par le hasard ; mais le Grand-Homme ne dépend que de lui-même. Peu importe à sa supériorité dans quel sens les hommes et les choses se meuvent autour de lui ; également grand dans le bonheur ou l'adversité, il donne du lustre à ses succès, et semble en recevoir de ses revers. Tel fut toujours M. le Prince, triomphant des Ennemis de l'Etat, succombant sous les siens, ou se relevant avec gloire, appuïé sur sa noble existence, et soutenu par l'enthousiasme des Français et l'admiration de l'Univers.

Ce Grand Prince eût été toute sa vie l'objet de la reconnaissance et de l'amour de son Païs, si le malheur des temps, les mauvais conseils de ses Amis, les intrigues du Cardinal *de Retz*, le caractère d'*Anne d'Autriche*, et la duplicité de *Mazarin*, ne l'avaient pas précipité

dans ces égaremens qui, sans doute, augmentent sa célébrité, mais que sa gloire désavoue. Dans ces temps orageux, où le choc des intérêts des Grands allume ces feux cachés dont les secousses ébranlent les Empires, et dont l'explosion souvent les embrâse, les grands Evénemens disposent des Grands-Hommes; et la modération, cette vertu si rare et si nécessaire, ne paraît alors aux ames élevées, que le partage de la faiblesse, ou le sceau de la médiocrité.

M. le Prince *de Condé* pouvait-il échapper au précipice qui s'ouvrait sous ses pas? Il tombe dans cette erreur dont les règnes précédens avaient fraïé la route dangereuse; et la France étonnée, en cherchant son Défenseur, ne s'accoutume point à pleurer sur les succès d'un Héros dont elle avait jusqu'alors partagé la gloire... Mais n'écoutons point la Renommée, et cachons, s'il est possible, sous les lauriers dont M. le Prince se couvrit en servant l'Etat, ceux qu'il ne cueillit qu'à regret en combattant contre la Cour.

L'orage se dissipe, la fureur des Factions s'appaise, la foudre cesse de gronder; *Condé* rentre dans le devoir, et le Traité des Pyrénées

rend à la France son Héros et ses beaux jours. Le mérite et la célébrité de M. le Prince ne s'éclipsent point avec les circonstances ; l'énergie de son ame subsiste toute entière, au milieu des douceurs du repos, et ses loisirs sont des projets de Conquêtes. Il médite celle de la Franche-Comté ; il la propose, il l'entreprend, tout est soumis en quinze jours. Nouvelle guerre, nouveaux succès ; l'active ambition de *Louis XIV* projette la destruction de la Hollande, et le plus fier des Rois ne croit pouvoir assurer sa vengeance qu'en servant lui-même sous les ordres du plus grand de ses Sujets. Déjà Wesel succombe ; Rées, Emméreck subissent la loi du Vainqueur ; un fleuve impétueux s'oppose en vain à ses projets ; son génie le maîtrise, son audace le franchit ; son courage dissipe ses défenseurs, et la rapidité des flots du Rhin ne peut arrêter celle de ses exploits. Tout couvert de son sang, ce Héros combat encore, et ne s'occupe de sa vie qu'après avoir assuré sa victoire ; sa blessure le force à quitter l'Armée..... Mais la fortune de la France veillait sans doute sur des jours si précieux, et tant de fois prodigués pour elle.

Condé se trouve bientôt en état de rendre

de nouveaux services ; il vole au secours de l'Alsace et de la Lorraine, menacées d'une invasion ; ses talens en préservent le Roïaume. Il fait plus, il conserve l'Etat par sa fermeté, sa patience, sa bienfaisance et son humanité, en secourant des milliers de Défenseurs qui succombaient sous le poids des fatigues et des maladies, victimes trop ordinaires de l'avidité, de l'insouciance ou de la barbarie des hommes.

La Campagne suivante nous offre un spectacle plus touchant encore ; c'est le *Grand-Condé* se livrant à cette sensibilité si rare et si précieuse dans les Héros ; c'est un Prince redoutable, à qui l'honneur de vaincre paraît le seul droit de la guerre ; c'est le plus humain des vainqueurs versant des larmes sur tous les maux qu'une politique barbare et mal entendue fait éprouver à de nouveaux Sujets. Ennemis de la France, il les combat, il les soumet ; hommes et malheureux, il les soulage et les console. Peuples des Païs-Bas, levez-vous avec moi pour rendre hommage à l'humanité d'un Héros à qui l'injuste Postérité s'obstine à refuser une ame sensible ! Vos malheurs ont assez attesté ses triomphes ; que votre recon-

naissance publie ses vertus. La sensibilité d'un Héros peut-elle être éclipsée par sa gloire? Non. Le bonheur des hommes est un trophée plus flatteur et plus sûr que le malheur des Nations.

Condé voulait former des sujets à son Souverain, mais *Louvois* ne voulait que des esclaves. *Louis XIV* se montrait plus orgueilleux qu'humain, ... et sa conquête s'évanouit. Le Protecteur des Peuples soumis, n'en est pas moins la terreur des Ennemis à vaincre. *Condé* sait rendre utile jusqu'à l'inaction même à laquelle il était condamné par le plan de *Louis XIV*, ou plutôt de son Ministre, et fait échouer les projets des Alliés; il sauve le Maréchal *de Bellefond*, et se retrouve bientôt dans le sein de la Victoire qui l'attendait à Senef.

Cette journée mémorable, qui fait autant d'honneur à la Nation qu'à son Chef, est le triomphe de l'audace et de la valeur. Dans trois combats sanglans, dont un seul eût suffi pour immortaliser un Guerrier ordinaire, le *Grand-Condé* chargea quinze fois à la tête de ses braves Soldats. Mais son intrépidité fut

toujours dirigée par ses talens, et jamais le tumulte de la mêlée ne lui fit perdre un instant de ce coup-d'œil qui choisit les endroits, et saisit les momens où la valeur sait frapper avec succès.

Dans la foule des Victoires de M. le Prince, le combat de Senef est celui que l'envie a choisi pour l'accuser au tribunal de la Postérité, d'avoir fait verser trop de sang. Il faut le ménager, sans doute, c'est une vérité qu'on ne saurait trop répéter aux Généraux pour encourager leur sagesse et modérer leur ardeur; mais il est peut-être plus important encore, de la rappeler aux Souverains. Quand ces derniers ont allumé le flambeau de la guerre, ce sont eux qui doivent répondre de ses effets destructeurs, car dans les grands Evénemens qui mêlent nécessairement les horreurs du carnage aux lauriers de la gloire, la nécessité de vaincre est le premier devoir du Général chargé des intérêts d'un Empire.

Pour rendre M. le Prince plus odieux ou plus coupable encore, on a voulu lui attribuer ce mot si connu touchant le nombre de Soldats tués dans une Bataille : *Bon ! Sire, ce n'est*

qu'une nuit de Paris ; mot qu'on ne pourrait regarder que comme une plaisanterie déplacée ; mais rien ne prouve que le *Grand-Condé* se la soit permise ou qu'elle lui soit échappée. Dans une ame honnête, il y a loin de la force à la dureté ; d'ailleurs, ceque nous avons vu de ce Héros, nous a toujours montré son cœur aussi loin de l'insensibilité que de la faiblesse. Le mot dont il s'agit a été attribué à plusieurs autres Généraux, et notamment au Maréchal *de Villars ;* mais cette incertitude même, paraît prouver que ce fait équivoque est une arme forgée par la calomnie, et dont elle n'a pas craint de se servir dans plus d'une occasion. Les Victoires les plus disputées sont nécessairement celles qui coûtent le plus de sang, et l'envie cherche toujours à fixer l'attention sur les malheurs de la guerre pour la détourner de la gloire des succès.

Le mérite brillant d'une valeur éprouvée, d'un courage intrépide, et d'une audace éclairée, presque toujours couronné par la Victoire peut suffire à la réputation d'un Héros ; mais non pas à celle d'un grand Capitaine. *Condé* fait échouer en Flandre tous les projets du Prince *d'Orange* dont l'Armée était supé-

rieure à la sienne ; mais bientôt *Louis XIV* l'appelle en Alsace où la mort d'un seul homme exposait le Roïaume aux incursions de ses Ennemis. Eh ! quel autre que *Condé* pouvait remplacer *Turenne ?* Ce grand Prince, le seul Guerrier peut-être à qui l'expérience pût conseiller la témérité, semble déposer la bouillante impétuosité de son génie, pour se revêtir de toute la sagesse de son prédécesseur. La prudence dirige ses talens, et l'ombre de *Turenne* s'étonne et s'applaudit d'ajouter, par ses exemples, à la gloire du *Grand-Condé*.

Brillant dès son aurore, plein de chaleur et d'éclat au milieu de sa carrière, *Condé* répand un jour doux et majestueux au crépuscule de sa vie. Il est d'autres lauriers que ceux de la Victoire, moins brillans mais plus purs ; *Condé* ne les dédaigna pas. Les lumières de son esprit, l'étendue de ses connaissances, la célébrité de son nom, rassemblent autour de lui tout ce que la France a de plus illustre. La naissance et la valeur, l'éloquence et la philosophie, les belles-lettres et les arts, s'empressent à l'envi d'embellir sa retraite ; et ce Grand-Homme en voulant abdiquer la gloire, la retrouve encore sous ses pas, jusque dans le sein du repos.

L'OBJET de tant d'hommages en jouit avec reconnaissance, mais ne s'en laisse point éblouir. Du sein de sa grandeur, *Condé* porte ses regards sur cette classe d'hommes que leur obscurité paraît condamner à l'oubli, comme à la pauvreté. L'innocence opprimée, le mérite indigent, la timide infortune, éprouvent, de toute part, les effets de sa sensibilité généreuse, et le Vainqueur des Nations devient le Bienfaiteur des hommes.

MALGRÉ tant de vertus, ce Héros, en arrachant notre admiration, eût moins mérité notre estime, si l'empire qu'il s'était acquis sur les faiblesses de la Nature, en avait étouffé les sentimens dans son cœur; mais au milieu des grands Evénemens qui tourmentèrent sa vie, nous le voïons toujours tendrement occupé de son amour pour sa Famille; il préside avec soin à l'Education de son Fils; dans l'horreur du carnage et des dangers, il lui donne des leçons frappantes de cet art meurtrier et malheureusement nécessaire dans lequel il était si supérieur. Il prodigue sa confiance à son Frère, il se rend la victime de sa tendresse pour sa Sœur; par-tout ses Parens et ses Amis éprouvent la candeur de son ame et la bonté de son cœur.

Il n'était plus qu'un genre de gloire que *Condé* n'eût pas réuni sur sa tête; la palme de la Religion était la seule qui ne parût pas destinée à flotter sur ce front auguste, couronné depuis si long-temps par les vertus et la Victoire. La mort édifiante et courageuse de la Duchesse *de Longueville* frappe ce grand Prince d'étonnement et d'admiration; il balance, et l'incrédulité pâlit; il se décide et la Religion triomphe: sans doute il était de la majesté de l'Etre-Suprême, de faire du plus beau de ses ouvrages son plus fervent adorateur..... Mais était-ce donc à la tendresse paternelle à répandre un voile funèbre sur tant de vertus. La petite-vérole exerce ses ravages à Fontaibleau; la Duchesse *de Bourbon*, est prête à périr. *Condé* souffrant, faible et languissant lui-même, apprend à Chantilly le danger de sa Petite-Fille..... Dès ce moment il oublie ses douleurs, son inquiétude paraît son seul mal; il ne consulte ni ses forces, ni son état; il n'écoute ni ses Serviteurs, ni ses Amis, ni ses Enfans; il vole, il arrive où sa sensibilité l'appelle..... La mort change de victime, prête à frapper, elle s'arrête, étonnée de son pouvoir; elle hésite à trancher le fil de ces jours précieux, marqués par la grandeur, consacrés

par la gloire, et dont les restes sont encore des exemples de vertus. Mais la vertu même ne peut changer l'ordre des destinées. Le tombeau s'ouvre..... *Condé* succombe, et le génie le plus mâle s'honore d'y descendre en Héros Chrétien.

Donnons de justes larmes à sa cendre, et cent ans encore après; honorons-nous de pleurer un Héros que l'Europe entière jugea digne de ses regrets. Eh! quel homme en effet eut jamais plus de droit à la vénération de l'Univers? Guerrier fameux, Prince illustre, homme éclairé, Père tendre, Ami fidèle, *Condé* réunissait en lui toutes les grandes qualités et tous les sentimens honnêtes; son caractère, unique dans les Annales du Monde, paraîtrait fabuleux avant d'avoir lu son Histoire. Plein de génie et d'agrément, de talens et de modestie, de grandeur et d'affabilité, *Condé* fut à la fois belliqueux et sensible, impétueux et refléchi, profond et dissipé, rebelle et citoïen; il aima les sciences et la guerre; l'agitation et le repos, les affaires et les plaisirs; il inspirait en même temps l'attachement et la jalousie, l'estime et la haine, l'intérêt et l'effroi; et, sous quelque point de vue que

l'Histoire le présente, il en est toujours le plus bel ornement; il éclaire tous les tableaux, enrichit tous les détails; il intéresse, il séduit, il entraîne par l'éclat qu'il répand sur les temps, les lieux, les actions et les hommes. Français, Princes, Guerriers, chérissez avec moi, la mémoire de ce Héros; rendez hommage à son génie, imitez ses vertus, évitez ses erreurs; et félicitons ensemble notre Patrie d'avoir produit un être dont l'existence honora, dans tous les temps, le Sang des Rois, la liste des Héros, et le Siècle des Grands-Hommes.

FIN.

LETTRES

DE

LOUIS DE BOURBON,

DEUXIÈME DU NOM,

SURNOMMÉ

LE GRAND-CONDÉ,

AU PRINCE SON PERE,

Pendant les années 1635 et 1636.

LETTRES
DE LOUIS DE BOURBON,
DEUXIÈME DU NOM,
SURNOMMÉ
LE GRAND-CONDÉ,
AU PRINCE SON PÈRE,
Pendant les années 1635 et 1636.

DOMINE MI PATER,

Tertium Institutionum *Librum jam propè perlegimus, venimusque ad titulum de mandato. Jucundum sanè mihi, cui nihil suaviùs esse potest, quàm obtemperare mandatis tuis. Parent etiam alii quibus præcepisti ut venationi vacare me permitterent, cum id temporis serenitas permitteret, illud enim jam frequentiùs ex mandato tuo permittunt, quod beneficio tuo sicut omnia debere me profiteor. Quod Dei donum est, firmatur in dies ætas mea, ut tibi*

LETTRES
DE LOUIS DE BOURBON,
DEUXIÈME DU NOM,
SURNOMMÉ
LE GRAND-CONDÉ,
AU PRINCE SON PÈRE,
Pendant les années 1635 et 1636.

MONSIEUR MON PERE,

J'ai presque fini le troisième livre des *Institutes* de *Justinien*, je suis arrivé au chapitre des Préceptes; je trouve dans cette étude un grand amusement, puisque je n'ai pas de plus grand plaisir que celui d'obéir à vos ordres. Ceux à qui vous avez dit de me procurer le plaisir de la chasse, quand le temps le permet, sont aussi très-attentifs à s'y conformer, et ils me l'accordent plus fréquemment; c'est une nouvelle grace que je dois encore à votre tendresse. Ce qui est aussi un nouveau bienfait

meliùs servire ac faciliùs præceptis tuis possim obsequi,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuæ

Servus humillimus et Filius semper obsequentissimus.

Ludovicus BORBONIUS.

Morono, 22 Octob. 1635.

de la Divinité, c'est que ma santé se fortifie de jour en jour, et par-là, je pourrai mieux m'acquitter de mes devoirs, et remplir plus facilement vos volontés.

Je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse,

le très-humble et très-obéissant
Fils et Serviteur.

Louis de BOURBON.

De Montrond, ce 22 Octobre 1635.

DOMINE MI PATER,

DECIMO quinto kalendas Novemb., Morono redii; dissimulare non possum sensus animi mei; cui enim candidiùs loquerer, quàm Parenti optimo! non sine dolore locum amœnissimum reliqui, cujus ne vel levissimum quidem fastidium fecerat trium propè mensium commoratio; invitabat quoque ad longiorem moram serenitas temporis, et adolescentis autumni jucunda temperies; at parare oportebat imperiis tuis, quibus toto vitæ decursu, cariùs mihi atque antiquiùs erit nihil. Cæterùm, satis valeo si vales, sum enim de tua valetudine sollicitus, cum à multis diebus nihil certi inaudierim: Deum precor ut te mihi servet incolumem. Vale,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuæ

Servus humillimus et Filius observantissimus:

LUDOVICUS BORBONIUS.

Biturgibus, 1e Novemb. 1635.

MONSIEUR MON PÈRE,

Je suis revenu de Montrond le 18 d'Octobre. Je ne puis vous dissimuler tout ce qui se passe dans mon ame ; avec qui, en effet, m'entretenir plus agréablement qu'avec le meilleur des Pères ? Ce n'est pas sans regret que j'ai quitté un endroit aussi agréable, où pendant un séjour d'environ trois mois, mes plaisirs n'ont pas été altérés par un instant d'ennui. La belle saison et l'Automne naissante m'invitaient à y rester plus long-temps ; mais il fallait obéir à vos ordres, qui me seront toute la vie la chose du monde la plus sacrée. Au reste, ma santé est bonne, que la vôtre soit de même ; j'en suis inquiet depuis plusieurs jours ; je n'en ai reçu que des nouvelles incertaines. Je prie le Seigneur qu'il veille sur vous et vous conserve.

Je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-respectueux

Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Bourges, ce 1er Novembre 1635.

DOMINE MI PATER,

AUDIVI sæpè numerò illud operæ longioris esse negotia, quæ cum pluribus tractanda sunt; quot enim inter homines capita tot fermè sunt sensus, quamobrem si cum multis hominibus res agenda sit, vix tandem efficias: ita omnes in eundem sensum conveniunt, ut dissideat nemo; ejusmodi est illud opus; quod autoritate tua ita provectum est ut tantum non fuerit confectum, de Bituricensi theologia toti Academiæ corpori inserenda: quas difficultates moliti sunt non nulli, et expertus es et vicisti: alias iterùm tentant nocendi vias quæ pracludi nisi tuo beneficio non possunt; ultimam, ut opinor, manum operi tuo non denegabis, tua est hæc theologia, tu illius parens, à quo illa, nisi a parente, hoc decus aut petat aut expectet, illud si adjeceris, nihil supererit quod alteri debere possit. Ego vero cum illa hoc tibi beneficium debebo. De cæterò quod scire cupis maximè sic valeo ut finem hodie INSTITUTIONIBUS Justinianæis

MONSIEUR MON PÈRE,

J'AI souvent ouï dire que les affaires que l'on confie à plusieurs personnes, ne finissent pas sitôt; car chacun a son opinion, c'est pour cette raison que l'on a tant de peine à finir quand il s'agit de réunir tous les suffrages; c'est ce qui est arrivé par rapport à la chaire de théologie de Bourges, qu'il s'agissait d'incorporer à l'Université sous vos auspices. On a fait naître des difficultés que votre sagesse a surmontées; on en prépare d'autres qu'il n'y a que vous qui puissiez vaincre. Au reste, c'est votre ouvrage; vous ne refuserez pas, j'espère, d'y mettre la dernière main, vous êtes le Père et le Protecteur de l'Université; de qui peut-elle espérer ce nouvel éclat, si ce n'est de son bienfaiteur? Si vous ne mettez le comble à vos bienfaits, il y aura lieu de craindre qu'elle n'ait recours à d'autres qui auraient le mérite de la chose; pour moi, je serai très-reconnaissant des nouvelles marques que vous lui donnerez de votre Protection; je ne doute pas que vous n'appreniez avec plaisir que je finis aujourd'hui, les Institutes de *Justinien*. Je trouve

imposuerim feliciter, sic ardenter amo quod imperas ut sim, et habear semper,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuæ

Servus humillimus et Filius semper obsequentissimus,

Ludovicus BORBONIUS.

Biturgibus, 21 Novemb. 1635.

la plus grande satisfaction à remplir vos ordres, et c'est dans ces sentimens, que je suis, et serai toujours,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-obéissant
Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Bourges, 21 Novembre 1635.

DOMINE MI PATER,

Si plures canes alui, quàm necessitas ad venandum requireret, aut voluptas, eam culpam ignosces primo ardori venationis quo abripiebar; est enim communis omnium error qui vehementiùs aliqua diligere incipiunt, ut multa sine delectu conquirant, quæ posteà suâ spontè abjiciant; nondum in me ego hunc errorem cognoveram : at postridie quàm illiùs litteris tuis fui admonitus, præter novem quos servari per te licebat, dimisi alios omnes. Ita mihi statim ea fastidio sunt quæ tibi non placent : Ita nulli rei meus amor inhærebit nisi tuæ voluntati : feceram hìc scribendi finem, cum venit ad me D. de Beaujeu, *Legionem meam, potius tuam, quinque cohortibus augeri dixit, oravitque, ut unius cohortis vexillum committerem nepoti cui nomen,* de Busseuil: *opinor, cum avunculos ejus duos jam elegeris in Legionibus meis duces, eorumque fidem ac virtutem probaveris, nepoti cohortis unius signum*

MONSIEUR MON PÈRE,

J'ai entretenu, il est vrai, plus de chiens que le besoin ou le plaisir de la chasse n'en demandait : vous pardonnerez cette faute à ma première ardeur pour cet amusement. C'est une manie ordinaire à tous les hommes, dès qu'ils sont épris de quelque objet, de rassembler inconsidérément tout ce qui y a rapport, et souvent, de le dédaigner ensuite. Je ne m'étois pas encore aperçu de cette faute ; mais dès que j'ai reçu votre lettre, le lendemain je me suis défait de tous mes chiens, excepté de neuf que vous me permettez de garder. Tout ce qui vous déplaît me devient fastidieux, et je n'ai rien de plus à cœur que de remplir vos desirs. J'avais fini ma lettre, lorsque M. *de Beaujeu* est venu me dire qu'on avait augmenté mon Régiment ou plutôt le vôtre, de cinq Compagnies ; il m'a demandé une place de Cornette, pour son Neveu, *de Busseuil.* Comme vous avez déjà élevé au grade de Capitaine dans mes Régimens, deux de ses Oncles dont vous avez éprouvé le zèle et la valeur,

non negabis, eâ sum valetudine quam tibi precibus optat,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuæ

Servus humillimus et Filius obsequentissimus,

LUDOVICUS BORBONIUS.

Biturgibus, 23 Décemb. 1635.

vous ne refuserez pas cette grâce au Neveu. Je jouis d'une bonne santé; je souhaite que la vôtre soit de même, et suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse,

le très-humble et très-respectueux
Fils et Serviteur,

LOUIS DE BOURBON.

Bourges, 23 Décembre 1635.

DOMINE MI PATER,

Ex litteris benè multis quas paucis mensibus ad te dedi, hactenùs nullæ inanes fuerunt; leve aliquot aut grave negotium apud te omnes egerunt: vacuæ istæ incipiunt esse, qui plures sunt qui litteras ad te meas deferre velint; quàm res mihi tecum gerendæ! unum tamen omnes, sive planæ, sive inanes, gerunt, ut me tui observantissimum esse significent, atque has quoniam nihil aliud agunt, eâ observantiæ testificatione plenissimas esse crede. Felicem ex animo tibi annum precor, quia sum,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuœ

Servus humillimius et Filius semper observantissimus,

LUDOVICUS ***BORBONIUS.***

Biturgibus, 1er Januarii 1636

MONSIEUR MON PÈRE,

De toutes les lettres que je vous ai écrites depuis plusieurs mois, aucune n'a été sans motif; j'avais toujours en vue un objet plus ou moins intéressant; mais elles commencent à n'être plus d'aucune importance, depuis que tout le monde s'empresse à m'en demander pour vous. Que j'aurais cependant de choses à vous dire ! Je m'arrête à une seule, qui est de vous donner par mes lettres, soit intéressantes ou non, des nouvelles preuves de mon respect et de ma tendresse; soyez persuadé que c'est-là mon but. Je fais pour vous les vœux les plus sincères au commencement de cette année, et suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-obéissant
Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Bourges, ce 1er Janvier 1636.

DOMINE MI PATER,

QUÆREBANT à te priores litteræ, an latinâ linguâ in posteriùm adscriberem, an gallicâ; consuetum morem retineo, dum quid eâ de re constituas, expecto. Aliud etiam est quod petam, an pomeridianum tempus studiis liberum esse velis. Miraberis id a me quæri, neque me silentio uti tuo tanquam vacandi facultate; verùm non ita mihi studendi labor insuetus est, aut injucundus, quin admodum placeat, si jubeos ei me incumbere, neque ita jucundus, quin eum libenter dimittam, si dimitti velis: itaque quidquid, eâ super re, statues, sequar, non invitus. Vale,

Domine mi Pater,

Celsitudinis tuæ

Servus humillimus et Filius semper observantissimus,

LUDOVICUS BORBONIUS.

Biturgibus, 8 Januarii 1636.

MONSIEUR MON PÈRE,

Je vous avais demandé dans ma dernière lettre, si dans la suite je vous écrirais en latin ou en français; en attendant votre réponse, je vous écris comme de coutume. J'ai une autre demande à vous faire, c'est de me permettre de suspendre mes exercices littéraires les après-midi. Vous serez surpris que je vous prévienne, et que je ne prenne pas votre silence pour un aveu; mais l'étude ne m'est pas si désagréable ni si fastidieuse qu'elle ne me plaise, quand vous me l'ordonnez; elle n'a pas non plus tant d'attraits pour moi que je ne m'en abstienne facilement, si vous le jugez à propos. Quelle que soit votre réponse, je m'y conformerai volontiers, et suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-obéissant
Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Bourges, ce 8 Janvier 1636.

MONSIEUR MON PERE,

Si j'ai reçu des honneurs et des témoignages d'affection dans les villes de votre Gouvernement, je vous en dois, après Dieu, les remercîmens; je ne veux pas que tous ces applaudissemens me fassent rien oublier de ce que je suis, et des devoirs de soumission que je suis obligé de vous rendre. Je sais trop bien ce que je suis et ce que vous êtes, pour être si malheureux que de jamais faire chose qui vous puisse déplaire, puisque je veux être toute ma vie,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble Serviteur et Fils
très-obéissant,

Louis de BOURBON.

D'Auxerre, ce 20 Février 1636.

MONSIEUR MON PÈRE,

Je lis avec contentement les héroïques actions de nos Rois dans l'Histoire, pendant que vous en faites de très-dignes pour la grossir, en me laissant un bel exemple et une sainte ambition de les imiter, et en suivre, quand l'âge et la capacité m'auront rendu tel que vous me desirez. Si j'étais témoin oculaire des vertus et sublimes actions que vous exercez maintenant dans les occasions, peut-être m'apprendraient-elles ce que je dois faire un jour; mais ce m'est assez, pour maintenant, d'être enfant de desirs, et n'avoir autre volonté que la vôtre, laquelle je veux prendre pour règle de ma vie que je vous dois, étant ce que je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Excellence

le très-humble et très-obéissant Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Dijon, ce 2 Juin 1636.

MONSIEUR MON PERE,

Si mes desirs étaient accomplis, je serais au camp pour vous y servir, et si je pouvais, pour y soulager vos douleurs, et prendre part à vos peines. Ce me serait une consolation qui ne peut être sans grande inquiétude, tandis que je saurai les dangers où vous êtes continuellement, et les martyrs que la gravelle vous fait souffrir; ce que je peux maintenant est d'offrir mes prières à Dieu pour votre conservation, et que je fais avec l'affection que je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-obéissant

Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Dijon, ce 2 Juin 1636.

MONSIEUR MON PERE,

Je souhaiterais pour le repos de mon esprit, lequel n'est jamais sans appréhension, vous sachant dans les occasions, être assez fort pour vous aller soulager dans vos peines, et relever des périls évidens que vous encourez. Tout ce que je peux maintenant est d'emploïer mes prières envers Dieu pour votre conservation, étant ce que je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-respectueux
Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

De Dijon, ce 7 Juin 1636.

MONSIEUR MON PERE,

J'ai reconnu par l'affection que les Messieurs d'Avallon m'ont témoignée, en votre considération, avec quel respect je dois recevoir les commandemens et instructions que vous m'avez donnés, à mon départ, pour gagner les cœurs, que je veux garder inviolablement. Je ne saurais dire avec quelle joie Mademoiselle la Grand'-Mère m'a reçu en sa Maison, et les bons traitemens qu'elle m'a faits. Je m'étudierai à lui apporter le moins d'incommodités que je pourrai; je n'ai apporté ici qu'un regret, de vous sentir dans les périls de guerre et de peste. Je prie Dieu vous vouloir préserver de tous les deux, avec la même affection que je suis,

Monsieur mon Père,

de votre Altesse

le très-humble et très-obéissant
Fils et Serviteur,

Louis de BOURBON.

D'Avallon, ce 7 Septembre 1636.

PIÈCES RENVOÏÉES A LA FIN DE L'OUVRAGE.

Page 116. *Arrêté du Parlement, du* 22 *Août* 1651.

L'ARRÊTÉ du Parlement fut : « Que la Reine
» supprimerait la déclaration du Roi et celle
» du Duc *d'Orléans ;* qu'elle justifierait M. le
» Prince des imputations publiées contre lui,
» et que M. le Prince se rendrait auprès du
» Roi pour l'aider, à son ordinaire, de ses
» conseils et de ses lumières. »

Page 148. *Réponse du* Grand-Condé *aux prétentions de l'Archiduc* Léopold.

« LE Prince répondit froidement que les
» Princes du Sang de France ne cédaient (la
» préséance) qu'aux Rois; que tout ce qu'il
» pouvait faire, en faveur de M. l'Archiduc, Fils
» et Frère de l'Empereur, était de consentir
» à l'égalité, à condition toutefois que ce
» Prince lui ferait les honneurs des Païs-Bas
» et lui céderait la préséance dans un lieu tiers.
» *Au reste,* ajouta-t-il, *je donne aux Minis-*
» *tres de votre Maître, vingt-quatre heures*

» *pour se décider ; si je ne reçois pas,*
» *avant qu'elles soient écoulées, une ré-*
» *ponse telle que je l'exige, je sortirai de*
» *Namur et des Païs-Bas ; je m'exposerai*
» *à tout, plutôt que de consentir que les*
» *droits que je tiens de la naissance, soient*
» *avilis et dégradés* (1). » *Histoire du Prince*
de *Condé*, par *Desormeaux*, t. 3, p. 402.

---

(1) La difficulté sur la préséance des Princes du Sang de *France*, vis-à-vis des Princes du Sang *Etranger*, s'est renouvelée en 1775, à l'occasion du voïage que l'Archiduc *Maximilien*, Frère de la Reine, fit alors en France, et de la prétention que ce Prince éleva d'être visité le premier, par les Princes du Sang, qui s'y refusèrent unanimement. Il en résulta contre eux un mécontentement à la Cour, qui donna lieu au Mémoire suivant, que les Princes adressèrent au Roi à ce sujet. Nous avons pensé qu'on le verrait avec d'autant plus d'intérêt, qu'il n'a point été connu du Public dans le temps. Nous le donnons sur le Manuscrit autographe, revêtu des signatures originales des Parties intéressées, comme monument de Politique et d'Histoire.

SIRE,

Les Princes de votre Sang croient devoir instruire Votre Majesté de l'ancienneté, de la solidité et de l'étendue des droits de la Couronne et de la Maison de France, qui leur ont prescrit la conduite qu'ils ont tenue envers M. l'Archiduc *Maximilien d'Autriche.*

La Couronne de France et ses Rois, Sire, ont eu de tous temps la prééminence et la préséance sur toutes les Couronnes de l'Europe.

Dès le temps de *Childebert,* Roi d'Austrasie, le Pape *S. Grégoire* lui écrivait : « Autant la » Dignité Roïale élève celui qui en est revêtu » au dessus de tous les autres hommes, autant l'excellence de votre Couronne l'em» porte indubitablement sur celles de toutes » les autres Nations (1). »

Mathieu Paris, Historien Anglais, par-

(1) « Quanto cœteros homines regia dignitas ante» cedit, tanto cœterarum Gentium, regna regni ves» tri profecto culmen excellit. » S. G. *Ep. VII,* dans le *Recueil des Historiens de France,* tom. IV, *p.* 17.

lant de S. *Louis* dont il était Contemporain, le qualifie *Roi des Rois de la terre* (1); et quant à la Dignité des Rois de France, il dit: *qu'elle était regardée comme supérieure à celle de tous les autres Rois* (2).

Amé, Comte de *Savoye*, dans un titre de 1397, appelle le Roi de France *le plus Grand et le plus Noble des Rois Chrétiens* (3).

« S'il était possible, disait l'Empereur
» *Maximilien Ier*., d'être Dieu, et que je le
» fusse, je voudrais que mon Aîné fût Dieu
» après moi, et mon second, Roi de Fran-
» ce (4). »

Balde, Jurisconsulte Allemand, cité par *du Haillan*, reconnaît, quoique Sujet de

---

(1) « Dominus Rex Francorum, qui terrestrium » Rex Regum est. » *Mathieu Paris*, en 1254.

(2) « Rex Francorum Regum censetur dignissimus. *Idem*, anno 1255. »

(3) Ducange, 27, Dissertation sur *Joinville*.

(4) *Jérôme Bignon*, de l'Excellence des Rois et Roïaume de France. *Page* 487.

l'Empire, que « le Roi de France est le pre-
» mier et le plus grand de tous les Princes et
» Rois Chrétiens (1). »

Mais la supériorité de la Couronne de France est trop connue de tous temps, pour qu'il soit besoin de multiplier les Autorités qui l'établissent. Il n'y a jamais eu que la Couronne Impériale qui, s'étaïant du fantôme de la grandeur Romaine, a prétendu la préséance sur la France. L'Empire l'a obtenue pour ses Ambassadeurs; mais lorsqu'il s'est agi de la Personne des Souverains, les Rois de France ne l'ont pas même cédée aux Empereurs, avec qui ils ont traité d'égal.

L'Auteur des *Grandeurs de la Maison de France* observe que *Robert*, Roi de France, et l'Empereur *Henri II*, se traitèrent ainsi dans leur entrevue sur la Meuse, et que *Philippe-le-Bel* et un autre *Henri*, en usèrent de même sur leurs frontières. Il remarque que *Charles-Quint*, quoique couronné Empereur, céda le pas au Roi *François Ier*., en 1521, à la

(1) De l'Etat et Succès des Affaires de France. Par *du Haillan*, page 278.

Conférence de Calais; il ajoute que, quand nos Rois et les Empereurs s'étaient rencontrés dans des passages étroits, ils avaient marché de côté, sans préséance, et que si nos Monarques ont rendu quelquefois des honneurs à l'Empepereur, ce n'était que par une déférence de pure civilité, mais qui ne fut jamais de devoir et d'obligation (1).

Lorsque le Pape *Grégoire IX* offrit, en 1239, l'Empire d'Allemagne à *Robert* de France, Comte *d'Artois*, Frère de S. *Louis*, la réponse des Barons de France aux Nonces du Pape fut : « Qu'il suffisait au Comte *d'Ar-*
» *tois* d'être Frère d'un aussi Grand Roi que
» le Roi de France, qu'ils estimaient plus ex-
» cellent qu'aucun Empereur, quel qu'il fût. »
Telle était la haute opinion que les Français avaient, dès-lors, de leurs Souverains; et ce sentiment, comme on vient de le voir, ne leur était point particulier.

Cette supériorité des Rois et de la Couronne de France sur les autres Couronnes de

---

(1) Grandeur de la Maison de France. *Pages* 86, 87 et 108.

l'Europe, si elle est émanée en partie de sa Puissance, elle l'a en même temps étendue et conservée, par l'impression que cette idée de grandeur fait sur l'esprit et le cœur des hommes, et particulièrement sur ceux de la Nation qui s'en glorifie; elle en porte d'autant plus de respect et d'attachement à ses Souverains, qu'elle regarde comme les Dépositaires et Conservateurs de cette grandeur, qui stimule l'honneur de la Nation même qui la possède, et en impose en proportion aux autres Nations. L'importance de cet avantage purement moral en apparence, a été reconnue bien sensiblement en diverses occasions par plusieurs de nos Rois; et *Louis XIV*, dont presque tout le Règne a été si glorieux, aurait plutôt risqué la perte de son Roïaume, que de souffrir les entreprises faites à Rome et à Londres par les Ambassadeurs de la Cour d'Espagne, pour avoir la préséance sur les siens. L'opposition qu'il forma à leurs prétentions, avec toute la fermeté d'un Monarque instruit et des droits de sa Couronne, et de la grandeur de sa Maison, et des conséquences importantes qui pouvaient résulter des tentatives qui tendaient à les diminuer, lui fit obtenir enfin une réparation authentique, qui sera un

Monument perpétuel de la supériorité des Rois de France sur les autres Rois de l'Europe.

En effet, cette prééminence est un des plus beaux apanages de cette Couronne, et une des plus nobles parties du Patrimoine assuré à la Race de nos Rois.

C'est de cette prééminence de la Couronne qu'est résultée de tout temps celle de nos Rois; et, de l'une et de l'autre, ainsi que du droit inaltérable de succession masculine assuré à tous les Princes Français, selon l'ordre de leur naissance, a dû résulter, et de fait, est résultée celle des Princes de la Maison de France sur tous les Princes de l'Europe qui ne portaient pas la Couronne.

Du Haillan dit: « Avant l'an 1558, jamais Prince Chrétien n'avait révoqué en doute la préséance de la Maison de France; tous lui déféraient sans aucune difficulté; et même les Anglais, en toutes leurs cérémonies, l'ont toujours préférée à celle d'Espagne, quoiqu'ils fussent anciens Ennemis de la nôtre, et anciens Amis et Alliés de l'autre. »

« L'on a toujours fait en France, dit le » même Auteur, grand cas des Princes du » Sang, qui ont été tellement par-tout res- » pectés, qu'ils ont, même en Païs Étrangers, » précédé tous autres Ducs étrangers Sou- » verains (1). »

Le sentiment de cet Écrivain est confirmé par des faits. On voit, dans le récit de l'entrevue de l'Empereur *Charles IV* avec le Roi de France, *Charles V*, qui se fit à Paris en 1278, récit rédigé dans le temps, et publié depuis par *Théodore Godefroy*, que les deux Princes s'étant rencontrés entre Saint-Denis et Paris, la marche fut telle : «Venaient après, » les Ducs *de Berry* et *de Bourgogne*, et » entre deux, au milieu, était le Duc *de Bra-* » *bant*, Frère de l'Empereur et Oncle du Roi. » Sur quoi *Godefroy* fait ces deux observations :

« 1°. Que dès-lors la coutume était, qu'entre » trois marchant de front, celui-ci tient le » lieu le plus honorable, qui est à main droite, » et non celui qui est au milieu ; 2°. qu'il est » remarquable que le Duc *de Berry*, Frère du

---

(1) *Du Haillan*, « Ubi suprà. » *Page* 278.

» Roi de France, précède en cette entrée et en
» tous autres actes le Duc *de Brabant*, Frère
» et Petit-Fils d'Empereur; et la cause est,
» ajoute-t-il, que la Dignité Impériale n'étant
» que précaire et sujette à élection, et non
» affectée à même Maison, le Duc *de Brabant* n'avait droit d'être par succession Empereur, comme le Duc *de Berry* d'être Roi
» de France. »

En 1420, à l'entrée du Roi *Charles VI* à Paris avec *Henri V*, Roi d'Angleterre, *Philippe-le-Bon*, Duc *de Bourgogne*, quoiqu'il ne fût ni Fils ni Petit-Fils de France, et qu'il fût seulement Parent du Roi, au troisième degré, précéda le Frère du Roi d'Angleterre, « et chevauchaient, dit *Warin*, les deux Rois
» moult noblement de front, l'un d'auprès
» l'autre, le Roi de France au dextre côté;
» et après eux étaient les Ducs *de Clarans* et
» *de Belfort*, Frères du Roi d'Angleterre, et
» à l'autre côté de la rue à la main senestre,
» chevauchait *Philippe-le-Bon*, Duc *de Bourgogne*, et après lui étaient les Chevaliers et
» les Écuïers de son Hôtel (1). »

(1) Chronique de *Monstrelet*. Page 232. Chronique

On voit dans les *Mémoires d'Olivier de la Marche*, que « le même *Philippe-le-Bon*, en » qualité de Prince du Sang de France, ne » voulut pas céder, en 1440, la préséance à » *Frédéric III*, Roi des Romains, dans la » Ville de Besançon, se baissant sur l'arçon, » voïant que le Roi des Romains ne se mettait » pas en état de mettre pied à terre. »

Cet Historien, qui était, alors, Page du Duc *de Bourgogne*, et qui avait été témoin de l'entrevue, réfléchissant, long-temps après, sur ce qu'il avait vu, se demandait à lui-même pourquoi le Duc *de Bourgogne* n'était point descendu de cheval, comme les autres Princes de l'Empire le faisaient journellement devant l'Empereur et le Roi des Romains. « Deux raisons, répond-il; la première, c'est que le » Duc *de Bourgogne* était Arrière-Petit-Fils » du Roi *Jean*, et issu paternellement du » noble lit, du Sang et de la Maison Roïale de » France; la seconde, que *Frédéric d'Autriche* n'était encore que Roi des Romains

---

d'Angleterre, de *Jean de Warin*, Chevalier du Païs d'Artois, Livre 2, Chap. 6.

» et non pas Empereur. » On remarque qu'*Olivier de la Marche* était Grand-Maître de la Maison de l'Empereur *Maximilien Ier.*, lorsqu'il écrivit ses Mémoires, et qu'il crut pouvoir rendre cet hommage à la Maison de France, sans risquer de déplaire à ce Prince (1).

VERS le même temps, le Concile de Bâle adjugea, par un Décret, au même Duc *de Bourgogne*, la préséance sur tous les Électeurs Séculiers, et lui donna rang immédiatement après les Rois, parce qu'il était issu du Sang de France, et à cause des Etats qu'il possédait (2).

EN 1652, le Prince *de Condé*, *Louis II*, obtint la préséance sur le Duc *de Lorraine*, *Charles IV*, le Prince de son temps, le plus jaloux de sa Souveraineté, et traita de chimériques les prétentions du Duc *de Lorraine*,

---

(1) *Olivier de la Marche*, page 68 et suiv.

(2) *Sainte-Marthe*, Histoire de la Maison de France, Tome I, Livre 12, page 742. *Voyez* aussi *Amelot de la Houssaye*, Tom. 3, page 149.

François Ier., qui exigeait de lui la première visite (1).

En 1653, ce Prince, dans une position bien critique, et qu'on ne rappelle ici qu'avec douleur, partit de Stenai pour se rendre a Bruxelles, et fut arrêté à Namur par la gravelle et la fièvre. « Les Espagnols, le voïant malade, » sans argent et sans Troupes, conjoncture » fâcheuse et délicate, ils ne doutèrent pas » que la nécessité qu'il avait de leur secours, » ne l'obligeât à relâcher quelque chose de ses » prétentions de Prince du Sang de France, en » faveur de M. l'Archiduc *Léopold*, Gouverneur des Païs-Bas. Ils tinrent pour cela de » grands Conseils à Bruxelles; ils lui envoïèrent des Députés pour obtenir de lui qu'il » voulût céder le pas à l'Archiduc. On lui faisait entrevoir mille avantages et mille dégoûts qui suivraient son consentement ou » son refus. C'eût été une rude épreuve pour » une ame moins grande que la sienne. »

Ce Prince, que l'adversité n'a jamais abattu,

---

(1) *Voyez* les Mémoires de *Beauvau*, de *Montglat* et de Mademoiselle de *Monpensier*.

répondit plus fièrement que dans la plus grande prospérité : « Qu'il était Prince du Sang de » France, et qu'en cette qualité, il ne pou- » vait consentir, tout au plus, qu'à une égalité » entre lui et M. l'Archiduc, quoique Fils et » Frère d'Empereur; qu'ils prissent leur parti » là-dessus; et que, si dans douze heures ils » n'avaient accepté ses offres, il sortirait de » Namur et des Païs-Pas, aimant mieux s'ex- » poser à tout, que de souffrir qu'on fît dans » sa Personne le moindre tort à sa Dignité. »

Les Cours de Vienne et de Madrid marquèrent de la répugnance à subir ces conditions; mais enfin elles cédèrent; elles ordonnèrent expressément qu'il serait traité par-tout comme l'Archiduc. Il se rendit bientôt à Bruxelles; tout y fut réglé à son entrée selon ses desirs, et on lui fit autant d'honneur qu'on en avait fait à l'Archiduc (1).

On prétend que *Louis XIV*, ayant appris

---

(1) Des actions mémorables du Prince *de Condé*, par le Père *F. Bergier*, Jésuite, 2e Lettre, Page 283. *Voyez* aussi l'Histoire du Prince *de Condé*, par *Coste*, et celle de *Desormeaux*, Année 1653.

la généreuse fermeté du Prince *de Condé*, approuva hautement sa conduite ; et, si on voulait le révoquer en doute, on le prouverait par le passage de l'Oraison Funèbre de ce Prince, prononcée de l'ordre de *Louis XIV* (1) par M. *Bossuet*, qui rappela ce trait au milieu de Paris et en présence de toute la Cour. Le sentiment d'un homme aussi célèbre que M. *Bossuet* est trop précieux, pour ne pas le mettre sous les yeux de Votre Majesté dans les mêmes termes dont il s'est servi. « S'il est entraîné, » dit ce Prélat, dans ces Guerres infortunées, » il y aura au moins cette gloire de n'avoir pas » laissé avilir la gloire de sa Maison chez les » Étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, » malgré la fierté de l'Autriche et les Cou» ronnes héréditaires attachées à cette Maison, » même dans la Branche qui domine en Al» lemagne, réfugié à Namur, soutenu de son » seul courage et de sa seule réputation, il » porta si loin les avantages d'un Prince de » France et de la première Maison de l'Uni» vers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, » fut qu'il consentirait de traiter d'égal avec » l'Archiduc, quoique Frère de l'Empereur et

(1) *Voyez* le commencement de l'Oraison funèbre.

» Fils de tant d'Empereurs, à condition qu'en
» lieu tiers, ce Prince ferait les honneurs des
» Païs-Bas. Le même traitement fut assuré
» au Duc *d'Enghien*, et la Maison de France
» garda son rang jusques dans Bruxelles. »

On voit, par ces derniers traits, qu'il fallait que les droits de la Maison de France, dans toutes ses Branches, et notamment, son rang vis-à-vis la Maison d'Autriche, fussent bien établis dans toutes les Cours de l'Europe, pour que l'Archiduc et le Duc *de Lorraine* se crussent obligés de les reconnaître, en faveur d'un Prince qui avait le plus grand besoin d'eux; et ces derniers mots de *Bossuet*, que *la Maison de France garda son rang*, prouvent incontestablement qu'elle jouissait à cet égard de la possession la plus constante.

Lorsque les Princes *de Conti* allèrent en Hongrie, l'an 1685, ils demandèrent, en passant par Vienne, comment l'Empereur (1) prétendait les traiter à l'Audience; et leur aïant été répondu qu'il les traiterait comme

---

(1) Mémoires Historiq. d'*Amelot de la Houssaye*. Tom. 2, page 146.

il traitait les Électeurs, ils partirent sans voir l'Empereur. M. *de Dangeau* dit qu'ils partirent, quoique l'Empereur leur eût fait offrir un fauteuil. (*Mémoires de Dangeau*, année 1689).

L'Empereur *Charles VII* a fait la même offre à M. le Prince *de Conti*, au commencement de l'année 1743, avec le reste du traitement qu'il faisait aux Electeurs; mais M. le Prince *de Conti*, à l'exemple de ses Pères, refusa de voir l'Empereur.

Dans l'instruction que M. le Prince *de Condé* donna aux Princes cités ici, qui étaient ses Neveux, instruction qui dirigea leur conduite, l'égalité avec les Electeurs et les Archiducs, était directement établie, et il y était recommandé d'exiger d'être baisé par la Reine de Pologne, et d'en recevoir un fauteuil, ainsi que du Roi de Pologne, comme cela s'était passé, dit M. le Prince, avec lui, de la part du Roi de Pologne, et de celle du Roi d'Angleterre.

M. le Prince *de Conti*, Père de celui qui vit aujourd'hui, a reçu un fauteuil de la Reine d'Espagne, à Baïonne, en 1710, et M. le Prince *de Conti* d'aujourd'hui, n'a jamais vu la Reine d'Espagne qui était ici, quoiqu'elle fût sa

belle-sœur, parce qu'elle faisait difficulté de le lui donner.

QUAND le Prince de Danemarck, depuis Roi sous le nom *de Frédéric IV*, vint à la Cour de France, M. le Prince *de Conti* ne le vit point à cause de l'égalité qu'il prétendait; et sur ce qu'on lui dit que *Frédéric* était l'héritier certain de la couronne de Danemarck, et que la branche *de Conti* était bien éloignée de la Succession au trône, il répondit que la couronne de France appartenait solidairement à tous les Princes du Sang; en sorte que le dernier y avait autant de droit que le premier (1).

AUSSI voit-on, bien anciennement dans les autorités ci-dessus citées, combien cette succession masculine, invariable, a fait d'impression de tous temps; et ce principe est bien clairement développé dans un de nos Jurisconsultes les plus estimés.

LOISEAU dit : « Les mâles issus de nos » Rois, sont appelés Princes, et notamment » Princes du Sang, comme étant du Sang » auquel la Principauté et Souveraineté est

---

(1) *Amelot de la Houssaye*. Ibidem.

» affectée, et encore Princes de la Couronne, » comme substitués à la Couronne, ce qui » n'est connu, je crois, ajoute-t-il, en au- » cun Etat du monde; et partant, j'estime » qu'il n'y a point de vrais Princes qu'en » France (1). »

Ce sont, Sire, ces droits fondés sur la grandeur de votre Etat, sur l'ancienneté de la Monarchie, sur l'ancienneté, infiniment supérieure à toute autre, du règne de la Maison dont vous êtes l'aîné et le Chef; ce sont ces droits fondés, encore, sur l'avantage unique que donne aux Princes de votre Maison, ce qui est appelé la *Loi Salique* parmi nous, ce sont ces droits, patrimoine précieux de toute notre Race, reconnus de tous temps, maintenus depuis près de neuf cents ans, et défendus par nos Pères, que les Princes de votre Sang se sont crus obligés de défendre encore aujourd'hui.

L'Archiduc *Maximilien* (2), est venu en France. L'*incognito* qu'il avait pris n'a pu nous

---

(1) *Loiseau*, Traité des Ord., Ch. 7.

(2) Frère de la Reine de France.

laisser imaginer qu'il ne suivrait point, par rapport à nous, la route qu'une infinité d'exemples lui traçaient dans cet état d'*incognito*.

L'USAGE (1) constant en France, est que ceux qui y viennent font les premières visites. M. le Comte *de Burgaud* n'a pas voulu nous les faire; il les attendait de nous, et en cela prétendait plus en quelque sorte qu'il n'eût pu prétendre s'il avoit voïagé sous son nom.

AUCUN Prince de l'Europe, SIRE, n'a droit de prétendre aucun acte de supériorité sur les Princes de votre Sang, et les Princes d'Autriche n'en peuvent avoir plus que d'autres.

ILS ne peuvent tirer ce droit, ni du Duché d'Autriche, fief d'Empire, jadis masculin (2),

---

(1) Le dernier exemple est celui des Princes de Suède venus à Paris en 1771. Le Princc Roïal, sous le nom du Comte *de Gotland*, son Frère *Adolphe*, sous le nom du Comte *Deutland*. Ces Princes, dont le premier était irrévocablement appelé au Trône, et qui a hérité de la Couronne pendant son séjour en France, nous ont fait la première visite.

(2) La masculinité en a été altérée par la Pragmatique Sanction de *Charles VI*.

érigé en Archiduché par *Frédéric III* (pour donner le pas à son Frère *Albert*, sur d'autres fiefs d'Empire); ni de la Toscanne qui représente la Lorraine, ni de la Dignité Impériale qui, étant élective, ne peut mettre à côté de nous les Princes qui descendent d'Empereurs, ni du Roïaume de Bohême originairement Duché (1), ni du Roïaume de Hongrie toujours électif, démembré de moitié, et devenu héréditaire seulement dans le dernier Siècle (2). Ces deux Roïaumes ne peuvent se comparer en puissance, ni en ancienneté à celui de Votre Majesté. D'ailleurs, les filles peuvent en hériter, à l'exclusion des mâles plus éloignés; et, dès là même, ces Roïaumes n'aïant point de Princes qui en soient les héritiers nécessaires, n'ont point

---

(1) Des Rois de Bohême ont servi les Rois de France et ont été Lieutenans-Généraux dans les Provinces; notamment en Guïenne et en Languedoc. Le Roi *Jean de Bohême*, fut tué à la bataille de Crécy, combattant pour la France avec *Charles* son Fils, Roi des Romains. (*Grandeur de la Maison de France*, p. 121, *Daniel*, Histoire de France, tom. 3, p. 318.)

(2) Le premier Roi de Hongrie fut couronné l'an 1020, six cents ans après la fondation de votre Monarchie.

à proprement parler de vrais Princes du Sang, et ne peuvent donner aucun avantage sur les Princes de France, à ceux de la Maison qui est actuellement en possession de ces Couronnes.

Si l'Archiduc *Maximilien* eût voïagé sous son nom, nous n'aurions pu, à l'exemple du Prince *de Condé*, traiter avec lui que d'égalité, et il semble que nous aïons eu le malheur de déplaire à la Reine, pour n'avoir pas fait plus; tandis que, peut-être, pour éviter l'égalité, même avec nous, il s'était couvert de l'*incognito*. Mais, comme nous venons de l'exposer à Votre Majesté, lui rendre sous cet *incognito* plus que nous n'aurions dû faire sous son propre nom, c'était lui rendre infiniment davantage, et abandonner un des plus beaux apanages de cette Couronne que vous portez, dont la gloire, par cela seul, nous serait précieuse, mais qui doit nous l'être aussi comme y étant imperturbablement appelés, et devant à ce titre en conserver les droits à notre Race à qui solidairement ils appartiennent.

On a tenté, Sire, de faire à l'évidence des droits qui viennent de vous être démontrés,

deux objections qu'on nous a données comme très-fortes. L'une est tirée d'un Acte particulier de Famille, peut-être déjà fait en secret, ou que la Maison d'Autriche a dessein de faire, pour établir l'hérédité masculine dans les Roïaumes de Hongrie et de Bohême, d'où doit, dit-on, résulter la destruction de tout doute sur la parité des Princes appelés désormais nécessairement à ces Roïaumes, avec ceux qui le sont à celui de Votre Majesté. Mais, Sire, jusqu'à ce que cette nouvelle Pragmatique, inverse de celle de *Charles VI*, et destructive des droits acquis à la Reine, puissent être loi pour les Peuples, pour les Princes issus par femmes et pour toute l'Europe, elle demeure sans forces et n'en peut acquérir que par les formalités, par les acquiescemens, et, peut être, par les guerres qu'il a fallu pour établir la loi contraire dans la postérité féminine de *Charles VI*. D'un autre côté, Sire, la puissance, l'étendue, l'ancienneté de cette nouvelle Monarchie qui deviendrait masculine, pourraient-elles être comparées avec celles de France ? Les Rois de Bohême et de Hongrie, pourraient-ils se mettre au rang de Votre Majesté, et une Convention de Famille, dans la Maison d'Autriche, pourrait-

entre eux (1), et l'éclat du Trône qui se répand de plus près sur les deux premiers degrés qui s'en séparent, leur assurent des prérogatives personnelles et plus distinguées, auxquelles les autres collatéraux s'empresseront toujours de rendre hommage; mais ces justes prérogatives, partant du même principe, ne font qu'en consolider la grandeur, sans lui nuire, et ne peuvent diminuer en rien les avantages que ce principe même a donné, de tout temps, à la Maison de Votre Majesté, sur toutes celles de l'Europe (2).

Les Princes de votre Sang se flattent aussi, Sire, et osent le demander instamment à Votre Majesté, qu'en approuvant leur conduite, elle voudra bien la protéger, et daignera être leur garant, auprès de la Reine, du regret qu'ils

---

(1) Le premier Prince du Sang jouit aussi de quelques avantages particuliers, ainsi que les Chefs des Maisons apanagées.

(2) *Louis XVI* n'a rien statué, dans le temps, sur le Mémoire des Princes, et ceux-ci, constans dans leurs prétentions, se sont abstenus de voir l'Archiduc *Maximilien*, pendant le séjour qu'il a fait en France.

(*Note de l'Éditeur.*)

ont eu de s'être trouvés dans l'impossibilité de lui témoigner, dans la personne de M. l'Archiduc, tout le desir qu'ils ont de lui plaire, de mériter ses bontés, et de lui donner, en toute occasion des marques de leur attachement sans bornes et de leur profond respect.

C'est avec le plus profond respect, que nous sommes,

SIRE,

De Votre Majesté,

Très-humbles, très-obéissans,
et très-Fidèles Serviteurs et Sujets,

L. Phil. d'Orléans.

L. P. J. d'Orléans.

Louis-Joseph de Bourbon.

Louis-Henri-Joseph de Bourbon.

L. F. de Bourbon.

L. F. J. de Bourbon.

Paris, ce 30 Mars 1775.

LETTRE
DU *GRAND-CONDÉ*
AU ROI.

SIRE,

Je supplie très-humblement Votre Majesté de trouver bon que je lui écrive, pour la dernière fois de ma vie. Je suis dans un état, où je ne serai pas long-temps sans aller rendre compte à Dieu de toutes mes actions; je souhaiterais, de tout mon cœur, que celles qui le regardent, fussent aussi innocentes, que presque toutes celles qui regardent Votre Majesté. J'ai tâché de remplir tous les devoirs auxquels ma naissance et le zèle sincère que j'avais pour la gloire de Votre Majesté, m'obligeaient. Il est vrai, que dans le milieu de ma vie, j'ai eu une conduite que j'ai condamnée le premier, et que vous avez eu la bonté de me pardonner. J'ai ensuite tâché de réparer ma faute par un attachement inviolable à Votre Majesté, et mon déplaisir a toujours été depuis ce temps-

là, de n'avoir pu faire d'assez grandes choses, qui méritassent les bontés que vous avez eues pour moi. J'ai, au moins, cette satisfaction de n'avoir rien oublié de ce que j'avais de plus cher et de plus précieux, pour marquer à Votre Majesté, que j'avais pour Elle et pour son Etat, tous les sentimens que je devais avoir. Après toutes les bontés dont vous m'avez comblé, oserais-je encore vous demander une grace, laquelle, dans l'Etat où je me vois réduit, me serait d'une consolation très-sensible; c'est en faveur du Prince *de Conti.* Il y a un an que je le conduis, et j'ai la satisfaction de l'avoir mis dans des sentimens tels que Votre Majesté peut les souhaiter. Ce Prince a assurément du mérite, et, si je ne lui avais pas reconnu pour vous, toute la soumission imaginable, et une envie très-sincère de n'avoir point d'autre règle de sa conduite, que la volonté de Votre Majesté, je ne la prierais pas, comme je fais très-humblement, de vouloir bien lui rendre ce qu'il estime plus que toutes choses au monde, l'honneur de ses bonnes graces. Il y a plus d'un an qu'il soupire, et qu'il se regarde en l'état où il est, comme s'il était en Purgatoire. Je conjure Votre Majesté de l'en vouloir tirer, et

de lui accorder un pardon général. Je me flatte peut-être un peu trop, mais que ne peut-on pas espérer du plus Grand Roi de la terre, de qui je meurs, comme j'ai vécu,

Très-humble et très-obéissant
Serviteur et Sujet.

LOUIS DE BOURBON,

P. S. MON Fils vient de m'apprendre en arrivant, la grace que Votre Majesté a eu la bonté de me faire, en pardonnant à M. le Prince *de Conti*. Je suis bien heureux qu'il me reste assez de vie pour en faire mes très-humbles remercîmens à Votre Majesté. Je meurs content si Elle veut bien me faire la justice de croire que personne n'a eu pour Elle des sentimens si remplis de respect et de dévouement, et si j'ose le dire, de tendresse.

LOUIS DE BOURBON.

AVERTISSEMENT.

L'*Oraison Funèbre* du *Grand-Condé*, composée par ordre du Roi, et prononcée par le célèbre *Bossuet*, en présence de toute la Cour, étant moins un Panégyrique ordinaire, qu'un discours servant de preuve aux faits qui forment l'Histoire de ce Prince, nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs, d'y joindre ce Chef-d'œuvre d'éloquence qui devient en même temps un monument historique.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ;

Prononcée dans l'Église de Notre-Dame de Paris, le 10e jour de Mars 1687.

Dominus tecum, virorum fortissime..... Vade in hac fortitudine..... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes ! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.

Aux Juges. vj. 12, 14, 16.

Monseigneur (1),

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de *Louis de Bourbon*, Prince *de Condé*, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et

(1) M. le Prince, Fils du défunt Prince *de Condé*.

s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les Victoires du Prince *de Condé*, et les merveilles de sa vie ? On les raconte partout : le Français qui les vante, n'apprend rien à l'étranger ; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au dessous. Nous ne pouvons rien, faibles Orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires : le Sage a raison de dire, que « (1) leurs « seules actions les peuvent louer : » toute autre louange languit auprès des grands noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du Prince *de Condé*. Mais en attendant que l'Histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le Roïaume à un Prince qui a honoré la Maison de France, tout le nom Français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité toute entière ? *Louis-le-*

---

(1) *Laudent eam in portis opera ejus.* PROVER. xxxj. 31.

Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce Grand-Homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre, ce que son Roïaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les Guerriers et les Conquérans (1). « C'est vous, » lui disait David, « qui avez instruit mes mains à combattre, » et mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoïe du Ciel les généreux sentimens, les sages conseils, et toutes les bonnes pensées; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il

(1) *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum.* Psal. cxliij. 1.

abandonné à ses Ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses Amis d'avec tous les autres, c'est la Piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du Ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la Piété, que serait-ce que le Prince *de Condé* avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Non, mes Frères, si la Piété n'avait comme consacré ses autres Vertus, ni ces Princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ses Prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si Grand-Homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple ; détruisons l'idole des Ambitieux ; qu'elle tombe anéantie devant ces Autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et, à la Gloire de la Vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'Univers, que ce qui fait les Héros, ce qui porte la Gloire du Monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie ; voilà pour l'esprit, ne se-

raient qu'une illusion, si la Piété ne s'y était jointe; et enfin, que la Piété est le tout de l'Homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du Sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les Conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un *Cyrus*, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les Oracles d'*Isaïe*? « Tu » n'es pas encore, lui disait-il (1); mais je te » vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'ap» pelleras *Cyrus*. Je marcherai devant toi dans » les Combats; à ton approche, je mettrai » les Rois en fuite; je briserai les portes

(1) *Hæc dicit Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram..... Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam..... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum..... Vocavi te nomine tuo..... Accinxi te, et non cognovisti me..... Ego Dominus et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc.* Isaï. xlv. 1, 2, 3, 4, 7.

» d'airain. C'est moi qui étends les Cieux, qui
» soutiens la Terre, qui nomme ce qui n'est
» pas comme ce qui est, c'est-à-dire, c'est
» moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'é-
» ternité, tout ce que je fais. » Quel autre a
pu former un *Alexandre*, si ce n'est ce même
Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des
figures si vives, l'ardeur indomptable à son
prophète Daniel? « Le voyez-vous, dit-il, ce
» Conquérant, avec quelle rapidité (1) il s'élève
» de l'Occident comme par bonds, et ne tou-
» che pas à terre? » Semblable dans ses sauts
hardis et dans sa légère démarche, à ces ani-
maux vigoureux et bondissans, il ne s'avance
que par vives et impétueuses saillies, et n'est
arrêté ni par montagnes ni par précipices.
Déjà le Roi de Perse est entre ses mains (2);
« à sa vue il s'est animé : *Efferatus est in*
» *eum*, dit le Prophète; il l'abat, il le foule

---

(1) *Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram.* DAN. viij. 5.

(2) *Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ : cumque appropinquasset propè arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem..... cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus.* Ibid. 6, 7.

» aux pieds : nul ne le peut défendre des coups » qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de *Daniel*, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure, *Alexandre* ou le Prince *de Condé?* Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître ce Roi chéri du Ciel, tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux Ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux Capitaines ; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le Duc *d'Enghien* pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les Vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la Victoire le justifia devant Rocroy. L'Armée Ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes Walonnes, Italiennes et Espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos Troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune Prince du Sang qui portait la

Victoire dans ses yeux? Don *Francisco de Mellos* l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux Généraux et les deux Armées semblent avoir voulu se renfermer dans des Bois et dans des Marais pour décider leur querelle, comme deux Braves en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? le jeune Prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande Ame se déclara toute entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des Ennemis, comme un vigilant Capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première Bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre *Alexandre*. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presqu'en même temps pousser l'aile droite des Ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi-vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter-par-tout la terreur, et étonner de ses regards étincelans

ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable Infanterie de l'Armée d'Espagne, dont les gros Bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune Vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides Combattans; trois fois il fut repoussé par le valeureux Comte *de Fuentès*, qu'on voïait porté dans sa chaise; et malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa Cavalerie toute fraîche, *Beck* précipite sa marche pour tomber sur nos Soldats épuisés. Le Prince l'a prévenu; les Bataillons enfoncés demandent quartier; mais la Victoire va devenir plus terrible pour le Duc *d'Enghien* que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces Braves Gens; ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroïable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le Soldat, jusqu'à ce que le Grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme

de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles Troupes et de leurs Braves Officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du Vainqueur? De quels yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont la Victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave Comte *de Fuentès!* mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts, dont l'Espagne sent encore la perte; elle ne savait pas que le Prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux Régimens à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi, la première Victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, et dans le champ de Bataille il rend au Dieu des Armées la gloire qu'il lui envoïait; là, on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable Ennemi tournées à sa honte, la Régence affermie, la France en repos, et un Règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'Armée commença l'action de Grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au Ciel le coup d'essai du Duc *d'Enghien*:

c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première Campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la Victoire de Rocroy, il passa pour un Capitaine également redoutable dans les Siéges et dans les Batailles. Mais voici dans un jeune Prince Victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la Victoire. La Cour qui lui préparait à son arrivée les applaudissemens qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La Reine régente lui a témoigné que le Roi était content de ses Services. C'est dans la bouche du Souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence. Telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce Prince. Aussi avait-il pour maxime: Econtez, c'est la maxime qui fait les Grands-Hommes; que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la Gloire après la Vertu; c'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le ten-

tait pas; tout tendait au vrai et au grand. De-là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du Roi et dans le bonheur de l'État; c'était-là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il fallait montrer par-tout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le Défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy; et pour éprouver sa vertu, la Guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? Ce ne sont pas seulement des Hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles, ce sont des ravines et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière, des ruisseaux, de prodigieux retranchemens; ce sont par-tout des Forts élevés et des Forêts abattues qui traversent des Chemins affreux; et au dedans c'est *Merci* avec ses Braves Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; *Merci* qu'on ne vit jamais reculer dans les Combats; *Merci* que le Prince *de Condé*, et le vigilant *Turenne* n'ont jamais surpris dans un mouvement irré-

gulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs Conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la Guerre. Nos Troupes semblent rebutées autant par la résistance des Ennemis, que par l'effroïable disposition des lieux, et le Prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre *Machabée* (1), « son bras ne l'abandonna » pas, et son courage irrité par tant de périls » vint à son secours. » On ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre, forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. *Merci* voit sa perte assurée; ses meilleurs Régimens sont défaits; la nuit sauve les restes de son Armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous aïons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la Nature à combattre. Quelqu'avantage que prenne un Ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne

(1) *Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi.* Is. lxiij. 5.

qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au Duc *d'Enghien*, non-seulement son Canon et son Bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche; Philisbourg qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des Rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Maïence, Landau, vingt autres Places de nom, ouvrent leurs Portes; *Merci* ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son Vainqueur : ce n'est pas assez, il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur; Nordlingue en verra la chute; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, Protecteur de la France et d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ses Ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du Duc *d'Enghien*; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes Places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une

seule qui pût échapper à ses mains, encore releva-t-elle la Gloire du Prince. L'Europe qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les Combats, s'étonna qu'il en fût le Maître, et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses Troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la Fortune, que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes, par-tout ailleurs, comme un de ces Hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser; c'est-là le caractère des Conquérans. Lorsque *David*, un si grand Guerrier, déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge (1) : « plus vîtes que les » aigles, plus courageux que les lions. » C'est l'image du Prince que nous regrettons; il paraît en un moment comme un éclair dans les Païs les plus éloignés; on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre; le diligent Officier qui porte ses Ordres, s'étonne d'être prévenu, et trouve

(1) *Aquilis velociores, leonibus fortiores.* 2. Reg. 1. 23.

déjà tout ranimé par la présence du Prince : il semble qu'il se multiplie dans une action ; ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang, si nécessaire à l'État, doit être épargnée : il répond qu'un Prince du Sang, plus intéressé par sa naissance à la Gloire du Roi et de la Couronne, doit, dans le besoin de l'État, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux Ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot : il fit respecter la Regente ; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'État ; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des Graces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire : je puis bien ici répéter devant ces Autels les paroles que j'ai recueillies

de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les Hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas! poursui-» vait-il, je ne respirois que le service du Roi » et la grandeur de l'État! » On ressentait dans ces paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la Gloire éternelle les fautes des Saints Pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la Divine Miséricorde, ne paraissent plus. Ainsi, dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du Prince, qui s'en repentit, et la clémence du Grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces Guerres infortunées, il y aura du moins cette Gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa Maison chez les Etrangers. Malgré la Majesté de l'Empire, malgré la fierté de l'Autriche, et

les Couronnes héréditaires attachées à cette Maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, refugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France, et de la première Maison de l'Univers, que tout ce qu'on put obténir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique Frère de l'Empereur, et Fils de tant d'Empereurs, à condition, qu'en lieu tiers, ce Prince ferait les honneurs des Païs-Bas. Le même traitement fut assuré au Duc *d'Enghien*, et la Maison de France garda son rang sur celle d'Autriche, jusques dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai Courage. Pendant que le Prince se soutenait si hautement avec l'Archiduc qui dóminait, il rendait au Roi d'Angleterre et au Duc *d'Yorck*, maintenant un Roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus; et il apprit enfin à l'Espagne, trop dédaigneuse, quelle était cette Majesté que la mauvaise Fortune ne pouvait ravir à de si Grands Princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au Traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses Ordres, et voyez si jamais un Parti-

culier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses Agens dans la Conférence, qu'il n'est pas juste que la Paix de la Chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses Amis; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa Fortune. Ah! quelle grande Victime se sacrifie au bien Public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg en pleine Souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand, quoi? son devoir et les bonnes grâces du Roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétait sans cesse au Duc *d'Enghien*. Le voilà dans son naturel: la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus; elle le revit dévoué plus que jamais à l'État et à son Roi. Mais dans ses premières Guerres, il n'avait qu'une seule vie à lui offrir: maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses Études, le Duc *d'Enghien* est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la Guerre, comme il a fait

jusqu'à la fin par ses Discours, le Prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons-le passer le Rhin, le prodige de notre Siècle, et de la vie de *Louis-le-Grand.* A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres Campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la Guerre aux côtés du Prince son Père. Au milieu de tant de périls, il voit ce Grand Prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le Prince abattu, il est blessé entre les bras d'un Père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la Piété et à la Gloire. Que pouvait penser le Prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne Fils, que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un Fils ni pour sa Famille qu'il avait des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croïez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses Amis; je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses

comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur, qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les Héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'Homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature Divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres Hommes. La grandeur qui vient pardessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les Grands, dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la Société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont

nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les Villes, et qui gagnait les Batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le Héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour être Grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les Villes l'abondance qu'il a répandue dans les Campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du Prince *de Condé*. Avez-vous un secret important? Versez-le hardiment dans ce noble coeur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grace, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie, ni si vive, ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission

du Roi, malgré les nécessités de sa Maison épuisée, fut donné à ses Amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnaissance aussi vive dans le Prince *de Condé*, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusques dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il envoyait à la Cour, il vantait les Conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avait son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des Troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du païs ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit; c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait par-tout. Qu'il est beau

après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme, et rien n'éblouit : qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole !

VENONS maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'Art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premièrement, quel Général porta jamais plus loin sa prévoïance ? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut en donner ou prendre ? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais

encore leurs humeurs et leurs caprices ! Le voyez-vous comme il compte la Cavalerie et l'Infanterie des Ennemis, par le naturel des païs, ou des Princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoïance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient : il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment ; car il tenait encore pour maxime, qu'une habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme un aigle qu'on voit toujours, soit qu'il vole au milieu des airs, soit qu'il se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi

vifs étaient les regards, aussi vîte et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du Prince *de Condé.* En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal; et comme dit le prophète : « (1) Toutes les » flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont » tendus. » En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je, qu'on repose? A Picton, près de ce corps redoutable que trois Puissances réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuels divertissemens: toute l'Armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des Ennemis. Le Prince, par son campement, avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos Soldats : il veille, c'est assez. Enfin, l'Ennemi décampe; c'est ce que le Prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'Armée Hollandaise avec ses superbes étendards, ne

---

(1) *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extensi.* Iasi. v. 28.

lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant, les Ennemis sont poussés par-tout: Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais ; la terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes : on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable Armée. Ce fut alors que *Louis*, qui, après avoir achevé le rude siége de *Besançon*, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, était revenu tout brillant de gloire, pour profiter de l'action de ses Armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez ; et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campemens de *César* firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux Capi-

taine (1), par l'avantage des postes, contraignit cinq Légions Romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combats; lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de *César*. Les Capitaines des Siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'Histoire racontera du campement de *Picton*, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de *Chatenoy* l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de *Schelestad*. Là, on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les Ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de *Saverne*, comme il avait fait un peu auparavant celui de *Haguenau*. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours, s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les Troupes, d'avoir servi sous le

---

(1) *De Bello Civili*. lib. 1.

Prince *de Condé*, et comme un titre, pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais, si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses : c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les Victoires, et dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les Conseils ; ici tout se présente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si Grand-Homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ses promptes saillies qu'il savait si vîte et si agréablement réparer, mais enfin, qu'on lui voïait quelquefois dans les occasions ordinaires ; vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain, et de si menaçant pour les Ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir

ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux Portes de la Ville et à la vue de ses Citoïens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince, où avec l'élite des Troupes, il avait en tête un Général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la Fortune : pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces momens où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors, tant son ame leur paraissait éclairée, comme d'en-haut, en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime au dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun raïon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de *Lens*, nom agréable à la France, l'Archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des Troupes fraîches à la place des Troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles Troupes périssent; son Canon où il avait mis sa confiance est entre nos mains, et *Beck*, qui

l'avait flatté d'une Victoire assurée, pris et blessé dans le Combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une Ville? le Prince saura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis que que le hasard lui porta du siége important, il traverse trop promptement tout un grand Païs, et d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un Ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les Troupes: il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs Généraux: Dunkerque est pris en treize jours au milieu des pluies de l'Automne; et ces barques si redoutées de nos Alliés, paraissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage Général doit le mieux connaître, ce sont ses Soldats et ses Chefs. Car delà vient ce parfait concert qui fait agir les

Armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Écriture, « Comme un seul homme (1) : » *Egressus est Israel tamquam vir unus.* Pourquoi comme un seul homme ? Parce que sous un même Chef, qui connaît, et les Soldats et les Chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de *Turenne*, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le Prince et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la Bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ça été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes Campagnes ces deux Hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands Capitaines des siècles passés, tantôt à la tête

(1) Reg. xj. 7.

de Corps séparés ; tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu dont, souvent, selon l'Écriture, la Sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité : celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dédans, lors même qu'il paraissait embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les Armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie :

l'autre comme un homme inspiré, dès sa première Bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du Genre humain, et fait taire l'Envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la Fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la Fortune dans ses desseins, et forcer les Destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'Armée le pleure comme son père, et la Cour et tout le Peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa Famille, et laisse tous les cœurs remplis

tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle : et ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands Chefs, et profiter du secours du Ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'Univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voila, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'Univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse; car ses divins attributs paraissent-ils mieux dans les Cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le Firmament, que le Prince *de Condé* n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de

l'éclat : son grand génie embrassait tout ; l'Antique comme le Moderne, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie la plus sublime, et les Arts avec les Sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût ; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt ; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talens ; et non-seulement aux Gens de guerre de leurs entreprises, aux Courtisans de leurs intérêts, aux Politiques de leurs négociations ; mais encore aux Voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la Nature, ou dans le Gouvernement, ou dans le Commerce ; à l'Artisan de ses inventions ; et enfin aux Savans de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute ? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas ? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'en orgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. S. *Augustin* considère parmi les Païens tant de Sages, tant de Conquérans, tant de graves Législateurs, tant d'excellens Citoïens,

un *Socrate*, un *Marc-Aurèle*, un *Scipion*, un *César*, un *Alexandre*, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son Roïaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le Ciel et dans la Terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? Et quels étaient les desseins particuliers de cette Sagesse profonde, qui ne fait jamais rien en vain? Écoutez la réponse de S. *Augustin*. « (1) Il les a faits, » nous dit-il, pour orner le siècle présent. » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* Il a fait dans les Grands-Hommes ces rares qualités, comme il a fait le Soleil. Qui n'admire ce bel astre? Qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du Monde. De même quand il a fait dans ses ennemis, aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces raïons de son intelligence, ces images de sa bonté : ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait

---

(1) Cont. *Julian*, l. v. n. 14.

ces riches présens ; c'est une décoration de l'Univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voïez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent ? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains desirs ? Non ; il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet *Alexandre* qui ne voulait que faire du bruit dans le Monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos Panégyriques ; et il semble par une espèce de fatalité glorieuse à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompence à ces grandes actions des *Romains*, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs desirs. Il leur donne pour récompense l'empire du Monde comme un présent de nul prix. O Rois, confondez-vous dans votre grandeur ! Conquérans, ne vantez pas vos victoires ! Il leur donne pour récompense la gloire des hommes ; récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi ? Peut-être à leurs médailles ou à leurs

statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monumens et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps, ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux, la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, Grands de la terre: saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces Grands-Hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueil dans les Enfers, ne leur a pas envié, dit S. *Augustin*, cette gloire tant desirée, et « (1) vains ils ont reçu » une récompense aussi vaine que leurs de- » sirs. » *Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince: l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure desirée, heure de miséricorde et de grace. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage Religieux qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience: il obéit, humble Chrétien, à sa décision; et nul n'a jamais

(1) In. *Psalm.* cxviij. Serm. xij. n. 2.

douté de sa bonne foi. Dès-lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Écriture, et dans ce Livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la Veuve et l'Orphelin, et le Pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfans, il ne cessait de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu; et ce jeune Prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa Maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la Religion Catholique? Ce n'était plus cet ardent Vainqueur qui semblait vouloir tout emporter : c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait

à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie; ce sont ces communes pratiques de la vie Chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints Anges, et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au dessus de ses actions les plus renommées, la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la Duchesse *de Bourbon* vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentimens du Prince *de Condé*, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du Roi? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce Héros! Celui que tant de Siéges et tant de Batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur qui le soutient seul depuis si long-

temps, achève à ce coup de l'accabler ; les forces qu'il lui fait trouver, l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du Roi qui approche de la Princesse malade ; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas ; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son Roi. Quoique la Duchesse d'*Enghien*, Princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette Princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et après que la jeune Princesse est hors de péril, la maladie du Roi va bien causer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand Roi en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'Univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses Peuples? De quels ïeux le regardions-nous lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation

de le voir; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voïons tous les jours non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses Jardins enchantés! Béni soit-il de Dieu et des Hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs il s'informait avec soin de l'état du Prince *de Condé*; et il marquait pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait ce grand Prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le Duc d'*Enghien*, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, et on déclare au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soïez attentifs, et venez apprendre à mourir, ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi! Attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans! Ah! Prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténè-

bres. Par-là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence ; et tout-à-coup : « O mon Dieu ! dit-il, vous le vou» lez, votre volonté soit faite : je me jette entre » vos bras ; donnez-moi la grace de bien » mourir. » Que desirez-vous davantage ? Dans cette courte prière, vous voïez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa Providence, la confiance en sa grace, et toute la piété. Dès-lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclattaient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres ; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des mar-

ques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel ; averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes : quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait ; qu'il n'y avait sans formalités qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au-delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'est un sentiment que la Nature inspire ; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir ; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la Religion, mériterait d'être raconté à toute la terre : non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi

dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un Prince si exposé à tout l'Univers ne donne rien aux Spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le Prince *de Condé* ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer : la meilleur préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du Saint-Viatique qu'il avait tant desiré, voïez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences, dont, hélas! on déshonore ce divin mystère. Les Chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice. On dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les SS. Pères, et que le sang de notre Victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent; et dans un temps où tout un Roïaume

se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphêmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations; à la mort, vous y penserez avec confusion et saisissement. Le Prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son Confesseur pour en demander pardon au Monde, à ses Domestiques et à ses Amis. On lui répondit par des sanglots : Ah ! On lui répondit par des sanglots : ah! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la Religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ? C'est ce qui justifie le pêcheur; c'est ce qui soutient le juste; c'est ce qui rassure le Chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisans, où dans les efforts que fait l'Église, on entend ses voeux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte Mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses Méde-

cins : « Voilà, dit-il, maintenant, mes vrais » Médecins : » Il montrait les Ecclésiastiques dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières ; les Pseaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés : sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre ; et au contraire il craignait toujours de trop donner à la Nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le Duc *d'Enghien?* quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du Père et les extrêmes douleurs du Fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ses mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent : il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis appelant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec

cette foi et avec ces voeux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs Enfans en particulier ; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince! son cher Neveu, et comme son second Fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressemens, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roi, le plus cher objet de vos voeux; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai plus les bontés du Roi qui prévinrent les desirs du Prince mourant, ni les généreux soins du Duc *d'Enghien* qui ménagea cette grace, ni le gré que lui sut le Prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher Parent. Pendant que son coeur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le Roi, le Prince *de Conti* arrive pénétré de reconnaissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux Princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur coeur ; et le Prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands

Hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au Roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes; le Prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David, ce ferme rocher où s'appuïait sa constance! Puis-je taire, durant ce temps, ce qui se faisait à la Cour et en la présence du Roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivait ce Grand-Homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquait le Prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes, dont il faisait une si sincère reconnaissance: il n'y eut coeur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les Héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciment, où le Prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore

assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnaissance, son dévouement, et s'il l'osait dire, sa tendresse : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus roïales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce Grand-Homme n'était plus. Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessât enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si Grand-Homme; mais pour l'amour de la vérité et la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il rendit en mourant. Averti par son Confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur

comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « (1) O Dieu ! créez en moi un » cœur pur. » A ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appelant le saint Religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, » dit-il, des Mytères de la Religion, quoi qu'on » ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuit-il, j'en » doute moins que jamais. Que ces vérités, » continuait-il avec une douceur ravissante, » se démêlent et s'éclaircissent dans mon es- » prit ! Oui, dit-il, nous verrons Dieu comme » il est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : (2) *Sècuti est, facie et faciem*, et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se fai- sait-il dans cette ame ? Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? Quel soudain raïon perçait la nue, et faisait comme évanouir, en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la Foi ? Que devinrent alors ces

(1) *Cor mundum crea in me, Deus*, Ps. 1. v. 12.
(2) 1. JOAN. iij. 2. — 1. COR. xiij. 12.

beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! Que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir ! Venez, Peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, Princes et Seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel ; et vous, plus que tous les autres, Princes et Princesses, Nobles rejettons de tant de Rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste Naissance, de tant de Grandeur, de tant de Gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un Héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces hon-

neurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux Héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la Gloire, ames guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand Capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés Capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la Terre, il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un Maître si bienfaisant; et vous,

ne viendrez-vous pas à ce triste monument ; vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses Amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un Héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire : non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est-là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de graces ces belles paroles du

bien-aimé Disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit Mundum, fides nostra* : « La véritable » victoire, celle qui met sous nos pieds le » Monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, Prince, de votre victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux, si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

FIN.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

Naissance du Grand-Condé. *Son éducation. Entrée du* Grand-Condé *à la Cour. Première Campagne du Prince au Siége d'*Arras. *Mariage du Prince* de Condé. *Il obtient le commandement de l'Armée de Champagne et de Picardie. Siége de* Rocroy; *Bataille de* Rocroy. *Siége de* Thionville. *Sa reddition. Combat de* Fribourg. *Prise de* Philipsbourg *et autres places. Bataille de* Norlingue. Condé *s'empare de* Norlingue *et de* Dunkespiel : *il passe dans les Païs-Bas ; Siége et prise de* Tournai ; *Prise de* Mardick. Condé *prend le commandement en chef de l'Armée de Flandres ; Siége et prise de* Dunkerque. *Mort de* Henri de Bourbon, *père du* Grand-Condé. *Ce dernier passe au commandement de l'Armée de Catalogne. Commencement de la guerre de la* Fronde.

*Siége et prise de la Ville d'*Ypres *par* Condé. *Bataille de* Lens. *Prise de* Furnes.

LIVRE SECOND.

RETOUR *de* Condé *à la Cour. Combat de Charenton contre les Frondeurs ; Victoire remportée sur les Parisiens. Le Prince est arrêté et conduit à la Bastille ; la Princesse son Epouse et son Fils échappés de Chantilly, se rendent à Montrond, et de là à Bordeaux.* Condé *est mis en liberté ; son retour à* Paris. *Il s'oppose au Mariage du Prince* de Conti, *avec une Nièce du Cardinal ; il se brouille de nouveau avec la Cour, et se retire à Saint-Maur ; il demande l'expulsion du Ministère et l'obtient ; il revient à Paris.*

LIVRE TROISIÈME.

DÉCLARATION *de la Cour contre le Prince. Il obtient l'appui du Duc* d'Orléans. *Querelle entre le Prince et le Cardinal de*

Retz. *Arrêté du Parlement en faveur de M. le Prince. La Reine reconnaît son innocence. Majorité du Roi.* Condé *ne paraît point à la cérémonie, de peur de se voir arrêté. On lui offre le Trône de* Naples; *il le refuse, et tâche de s'accommoder avec la Cour. Nouveaux troubles.* Condé *se retire à* Bourges : *il passe à son Gouvernement de Guïenne. La Guerre civile recommence : il s'empare de plusieurs provinces. La Reine excite contre lui le Parlement de* Bordeaux. La Rochelle *se rend aux Troupes du Roi.* Gaston *abandonne le parti du Prince;* Mazarin *rentre en France. Le Prince est déclaré coupable de Lèze-Majesté. Arrêt du Parlement en sa faveur. Traité d'union entre le Duc* d'Orléans *et* Condé. *La ville* d'Orléans *embrasse le parti des Princes. Combat de* Gergeau. Condé *quitte la Guïenne et arrive à l'Armée, déguisé en Courrier. Il s'empare de* Montargis. *Combat de* Gergeau. *Retour du Prince à Paris; il se rend au Parlement, assemblé à l'Hôtel-de-ville contre* Mazarin. *La Guerre recommence aux portes de Paris; le Prince s'empare de Saint-Denis. Combat du Fau-*

bourg Saint-Antoine. Mademoiselle sauve le Prince et l'Armée. Le Duc d'Orléans *est nommé Lieutenant-Général du Roïaume. Le Parlement est transféré à Pontoise. Mort du Duc* de Nemours. *Le Comte* de Rieux *manque au* Grand-Condé ; *il est conduit à la Bastille.* Mazarin *sort du Roïaume. Le Duc* de Lorraine *vient au secours des Princes.* Condé *bloque* Turenne *à Villeneuve-Saint-Georges ; il tombe malade et revient à Paris. Il quitte de nouveau cette ville, et s'empare d'une partie de la Champagne et du Barrois. La Cour rentre dans Paris. La Reine rend une nouvelle déclaration contre le Prince.* Mazarin *revient à Paris. Le Prince se rend à Bruxelles ; il s'empare* de Rocroy. *Mariage du Prince* de Conti. *Conversion de Madame* de Longueville. *Arrêt du Parlement rendu contre le Prince* de Condé, *qui le prive de son nom, de ses honneurs, de ses biens et de sa vie.* Condé *force* Turenne *de se retirer en Picardie. La Reine* Christine *se rend à* Bruxelles. Turenne *attaque* Landrecies. Mazarin *fait arrêter la Duchesse* de Châtillon. *Changement des Généraux Espagnols remplacés par Don*

Juan d'Autriche *et le Marquis* de Caracêne. Turenne *manque* Tournai, *et se replie sur* Valenciennes. *Combat dans lequel le Maréchal* de la Ferté *fut pris, ainsi que la moitié de son Armée. Les Espagnols assiégent la ville de* Condé *et réussissent. Le Duc* d'Orléans *abandonne le parti du Prince, et se raccommode avec la Cour.* Charles II, *Roi d'Angleterre, cherche une retraite dans les Païs-Bas, et* Condé *lui fait accorder tous les honneurs dus à son rang. Le Prince délivre* Cambrai *investi par* Turenne *: Médaille frappée à cette occasion. Le Prince tombe malade : inquiétude générale à son sujet.* Mazarin *tâche d'engager le Prince à faire sa Paix. La négociation est rompue. Siége de* Dunkerque ; *Défaite des Espagnols.* Louis XIV *tombe malade. L'Espagne propose la Paix. Conférences de* Louis de Haro *et de* Mazarin *dans l'île des Faisans. Les Polonais offrent à M. le Prince le Trône de Pologne ; il le refuse. Il est compris dans le Traité des Pyrénées, et rétabli dans ses biens, charges, titres et gouvernemens : Tous ses Amis sont également rétablis et indemnisés par*

l'Espagne. Le Prince va trouver, à Aix, le Roi, dont il est favorablement accueilli. Le Duc de Lorraine, *à l'instigation de* Mazarin, *veut enlever au Prince le Clermontois, et perd son procès. Mort de* Mazarin. *Le Prince se retire à* Chantilly, *pour surveiller l'éducation de son Fils. Mariage du Duc* d'Enghien *avec la Princesse Palatine* Anne de Bavière. *Libelle lancé contre M. le Prince.* Bussy-Rabutin *puni de la prison et de l'exil à cette occasion.* Louis XIV *veut s'emparer des Païs-Bas. Le Duc* d'Enghien *part pour l'Armée. Il tombe malade. Le Prince vole près de lui, et revient à* Chantilly. *Le Roi veut aussi s'emparer de la Franche-Comté; il charge* Condé *de l'exécution. Prise de* Besançon, Salins, Dôle, *et de toute la Province.* Louis XIV *fait la Paix avec les Espagnols, et rend la Franche-Comté. Naissance du Duc* de Bourbon, *Fils du Duc* d'Enghien. *Mort du Roi de Pologne.* Condé *sollicite en faveur de son Fils cette Couronne qu'il avait refusée. D'après l'ordre du Roi,* Condé *renonce à ses prétentions. Il demande cette Couronne pour le Duc* de

Longueville, *son Neveu. Il obtient du Roi le rappel de* Gourville, *et celui-ci rétablit les affaires du Prince.*

LIVRE QUATRIÈME.

(Page 184.)

Le Roi déclare la Guerre à la Hollande, et emmène avec lui le Prince son Fils, et Turenne. *Le Monarque fait marquer pour M. le Prince le plus beau logement. Prise d'*Emmerick *et autres Places. Passage du Rhin. Mort du Duc* de Longueville, *appelé au Trône de Pologne. Le Prince est blessé d'un coup de pistolet; on le transporte à* Emmerick. *Le Roi revient à* Versailles, *et M. le Prince à* Chantilly. *L'Abbé* d'Orléans, *Neveu du Prince, veut faire un Testament en faveur du Prince, qui le refuse, et qui le fait faire en faveur de Madame* de Longueville, *Mère de l'Abbé* d'Orléans, *avec substitution au profit du Prince de* Conti. *Le Roi charge le Prince de la défense du Haut-*

Rhin, de l'Alsace, de la Lorraine et du païs Messin. L'année suivante, le Roi donne au Prince le Commandement de l'Armée de Hollande. Le Prince se retire à Utrecht, *et se fait une société de Gens-de-Lettres.* Condé *se rend dans les Païs-Bas. Son retour à la Cour. Il propose de nouveau la Conquête de la* Franche-Comté; *bientôt elle tombe sous la puissance du Roi. Bataille de* Senef. Condé *remporte l'avantage; fait passer* 15,000 *hommes de son Armée à* Turenne, *et revient à Versailles. Le Roi vient au-devant de lui, et le reçoit de la manière la plus honorable et la plus flatteuse. Mort du Roi de* Pologne. *Le parti du Prince, dans ce païs, veut de nouveau le porter au Trône; il le refuse.* Condé, *déclaré généralissime, part pour les Païs-Bas avec le Roi. Prise de* Limbourg, Tirlemont, Saint-Tron *et autres places. Le Prince est appelé en Alsace. Il s'oppose par-tout aux entreprises de* Montecucully, *et finit par ravager le Brisgaw. Fin des Campagnes, et Retraite du* Grand-Condé. *Il demande au Roi de lui adjoindre le Duc* d'Enghien. Louvois *s'y oppose, et fait*

nommer Luxembourg, *en remplacement du Prince, qui se retire à* Chantilly. *Il continue de donner au Roi ses Conseils; peu après, il se retire de la Cour. Mariage du Prince* de Conti. Condé *reparaît à la Cour d'une manière brillante, et retourne ensuite à* Chantilly, *qu'il embellit chaque jour. Société brillante qu'il y rassemble, prise dans tous les états distingués, et sur-tout parmi les savans, et les gens à talens. Il répand ses bienfaits sur tout ce qui l'environne. Il va consoler le Maréchal* de Grammont, *malade, et contribue par ses soins à le rendre à la vie. De retour chez lui, ce Prince s'occupe de l'éducation du Duc* de Bourbon, *son Petit-Fils. Ce jeune Prince fait des prodiges de valeur à* Steinkerque, *et détermine la victoire de* Nerwinde. *Mariage du Duc* de Bourbon *avec Mademoiselle* de Nantes. *Le Roi vient à Chantilly. Mort de la Duchesse* de Longueville. *Retour du Prince à la Religion. Les Princes* de Conti *vont servir en Allemagne. Le Roi les rappelle. L'aîné de ces Princes et sa*

Femme sont attaqués de la petite-vérole. Condé *vole auprès d'eux; il voit mourir son Neveu sous ses yeux. La Duchesse* de Bourbon *fut à son tour attaquée de la petite-vérole à Fontainebleau. Le Prince, déjà malade, part aussitôt pour se rendre près d'elle; ses Enfans le rencontrent en route, et veulent l'empêcher de la continuer; il persiste et se rend près de la malade. Il empêche le Roi d'entrer auprès d'elle. Le mauvais air et la fatigue aggravent la situation du Prince : elle va toujours en empirant.* Condé *se sentant affaibli de jour en jour, s'occupe de régler les affaires de sa conscience et de sa Maison. Il fait son Testament. Il écrit au Roi pour lui demander la rentrée du Prince* de Conti *dans les bonnes grâces. Le Roi y consent.* Condé *reçoit le Viatique, entouré de sa Maison. Le Prince décède le lundi* 11 *Décembre* 1686, *au milieu des larmes et de la consternation générale de sa Famille et de ses Domestiques. Regrets de* Louis XIV, *exprimés de la manière la plus honorable au*

Grand-Condé. *Le Prince est enterré à* Valery, *et son cœur porté aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Service ordonné par le Roi à Notre-Dame, et Oraison funèbre prononcée par le célèbre* Bossuet. *Résumé de cette histoire.*

LIVRES NOUVEAUX qui paraîtront le 20 Novembre, chez LÉOPOLD COLLIN, *Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.*

Paradis perdu de Milton, traduit en français, par M. de Solgues, 1 vol. *in*-8°., avec le portrait de Milton.................................. 5 l.
En papier vélin......................... 10

Cette traduction manuscrite, a servi à M. Legouvé, Membre de l'Institut et Professeur au Collége de France, pour faire son cours de l'an dernier : on n'ignore pas qu'il n'existe point encore de bonne traduction du *Paradis perdu.*

Mémoires et anecdotes secrètes, galantes, historiques et inédites, sur Mesdames de la Vallière, Montespan, Fontanges, Maintenon et autres Personnages illustres, du siècle de Louis XIV. 2 vol. *in*-8°., ornés de trois portraits.

Description géographique et statistique de la Hollande. 1 vol. *in*-8°.

Cet Ouvrage est absolument neuf. Nous n'avons encore rien d'écrit séparément sur cette belle et riche partie de l'Europe.

Annales poétiques du XIXe. Siècle, contenant un choix rigoureux de poésies faites depuis 1806, par une Société de Gens de Lettres. 2 vol. *in*-18.

Cet Ouvrage peut faire suite aux anciennes Annales poétiques.

Histoire des Républiques Italiennes du moyen Age; par M. Simonde, Membre de plusieurs Sociétés savantes. 4 vol. *in*-8°.

Abrégé des Institutes de Justinien, à l'usage des Elèves des Ecoles de Droit; dédié à S. A. S. Monseigneur le Prince Cambacérès, Archi-Chancelier de l'Empire, par M. Doubdès, ex-Législateur, et Juge au Tribunal Civil du Département de la Seine. 1 vol. *in*-12.





